



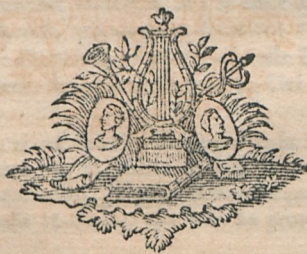
BABIOLLES  
LITTERAIRES  
ET  
CRITIQUES,  
EN PROSE ET EN VERS

---

*Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.*

---

TOME III.



---

à HAMBOURG  
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1 7 6 3.

BIBLIOTHEQUE

LITTERAIRES  
LE VOYAGEUR DE RETOUR

EN SATYRIE

CRITIQUE

EN PROSE ET EN VERS

Le monde ne veut pas l'honneur d'être connu  
Il aime mieux être méprisé que méconnu  
L'ambition est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices

Comme dans cet ouvrage on voit  
Le monde ne veut pas l'honneur d'être connu  
Il aime mieux être méprisé que méconnu  
L'ambition est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices  
Elle est le plus vil des vices

Le grand Pétrole au lieu de la Métrique  
S'oppose au bon sens et au bon goût  
Indignement elle se vante de son progrès  
Il n'est plus de la Métrique  
Il n'est plus de la Métrique  
Il n'est plus de la Métrique  
Il n'est plus de la Métrique

Le T. I. est en deux tomes  
Le T. II. est en deux tomes  
Le T. III. est en deux tomes  
Le T. IV. est en deux tomes

HAMBURG  
CHARLES BOHN  
Le T. I. est en deux tomes  
Le T. II. est en deux tomes  
Le T. III. est en deux tomes  
Le T. IV. est en deux tomes





A L I  
O U  
LE VOYAGEUR DE RETOUR  
EN SA PATRIE.

— — — *Le Monde est fait pour les Tyrans.*

*Voltaire en son Mahomet,  
Aft. dern. Sc. dern.*

**L**e Monde ne vaut pas l'honneur d'être connu,  
Encor faut-il le voir, sans trop en être vû,  
Pour apprendre à le fuir, sans vivre en Misantrope;  
Pour mépriser Laïs, pour chérir Pénélope; \*  
Et pour sortir enfin de ce Globe rusé,  
Comme d'un Bal en masque, où l'on s'est amusé.

Je connois toutefois, & j'ai droit de le dire,  
Des Mortels, qui toujours devoient rester chez eux,  
Il est bon d'ignorer, en plus d'un vaste Empire,  
Les Biens, dont on jouit sous un Ciel plus heureux.

Ali, grand Pelérin, au retour de la Mécque,  
S'apperçût qu'un Amant ne doit pas voyager.  
Indignement trahi par une Belle grecque,  
Il maudit Mahomet, qui Peût dû protéger. \*\*

Le Turc eut tort. Pareil outrage  
Ne doit jamais nous étonner.

A 2

Mais

\* *Voyez Diog. Laert. in Aristippo.*

\*\* Le Pelérinage à la Mécque est expressément commandé dans l'Alcoran, ou pour mieux dire dans le *Coran*. Mahomet, né à la Mécque, dans l'Arabie Petrée en 570. favorisa sa Patrie, en établissant un Pelérinage si profitable.

Mais quel Jaloux est toujours sage,  
 Lors qu'il s'agit de pardonner?  
 Ali poignarda l'Infidelle,  
 Et s'en repentit tout d'abord;  
 Il ne scût pas jouer cette Scene si belle,  
 Zaire! où ton Amant se donne aussi la mort.

Ali sortit de sa Patrie,  
 Et, dans son désespoir, bût du Vin en Hongrie.  
 Parlant bien le François, parlant l'Italien,  
 Il parcourrût l'Europe, à la Foi près, Chrétien.  
 Il adoptoit toujours, en Voyageur habile,  
 Les Mœurs des Nations, les Goûts de chaque Ville,  
 Bon Citoyen par tout, étranger nulle part,  
 Il aimoit les Vertus, il supportoit les Vices;  
 Et, faisant de ses jours un tissu de delices,  
 Les Belles le trompoient, sans craindre son poignard.  
 Bourgeois de l'Univers, qu'il cherchoit à connoître,  
 Il boutonnoit son cœur, il en restoit le maître.  
 Il cachoit son ennui, quand le Noble ennuyeux  
 Sçavoit parler Blason, & compter des Ayeux.  
 S'il souffroit, quand deux Foux, dupes d'un faux Système,  
 S'entre-tuoient en fots, & se damnoient de même:  
 Sous cape Ali rioit, lorsqu'en nos Tribunaux,  
 Il voyoit des Dandins grûger des Chicaneaux.\*

Ali, toujours Ami de l'Homme,  
 Ne decidoit jamais entre Genève & Rome.\*\*  
 Il laissoit, à l'Etre-Eternel,  
 Juger les causes de l'Autel.

Il ne

\* Les Turcs ont des Querelles & des Différens. Ils ne connoissent point nos Duels, ni nos longs Procés. En Turquie, il n'y a point de Noblesse, c'est à dire point de Gentils-hommes. Mais les Arabes ont une considération infinie pour l'ancienne Noblesse de leurs Chevaux.

\*\* Vers emprunté de la Henriade. Ch. II. v. 5.

Il ne bénissoit pas les Têtes baptisées,  
 Qui, par l'interêt seul à jamais divisées,  
 Font, sur le vil espoir d'aggrandir leurs Etats,  
 D'un Monde de Chrétiens, un Monde de Soldats,  
 Détruivent des Trésors, & dépeuplent la Terre,  
 Et ne jurent des Paix, que pour rentrer en Guerre ;  
 Ce Mage de Byfance appelloit, non à tort,  
 La Discorde des Grands l'Emule de la Mort.

Amoureux des Climats, où l'on fait bonne chère,  
 Où l'Hymen pour rival n'a que le seul Amour,  
 Ali ne laissa point d'écouter la Chimère,  
 Qui marque au Voyageur le tems de son retour ;  
 L'ardente Attraction, le Mal fievreux du Suisse,  
 Au Foyer paternel ramena mon Ulysse.

Il revit sa Mosquée ; il revit le Divan ;

Il reprit ses habits, \* sa barbe & son turban.

Mais reprit-il ses mœurs anciennes ?

L'Apôtre en son Serrail porta des mœurs chrétiennes.

Quel Voyageur peut s'empêcher  
 De vouloir réformer ceux qui le virent naître ?

S'il obtient le droit de prêcher,

Il n'obtient pas le droit d'être chez lui son Maître.

Ali, bûvant du Vin, qui réjouit le cœur,  
 Osa se déclarer pour la Monogamie.

On s'écria : quelle infamie !

Quel fanatique Séducteur !

De son état l'Homme est indigne,

S'il renonce à l'Amour pour le jus de la vigne ;

A 3

Le

\* Ali n'avoit pas tort. Il n'est point d'habillement aussi  
 lesté, aussi commode, que celui des Turcs & des Persans.  
 Le nôtre est ridicule, & pour le Soldat pernicieux. Le feu  
 C. de Saxe en avertit en ses *Reveries*. En profitera-t-on ?  
 Non, dit-il, les hommes sont trop attachés à leurs chères  
 habitudes.

Le Prophète inspiré, cet Oracle divin,  
 En faveur du Beau - Sexe, a desfiendu le Vin;  
 A l'Allemagne, à la Pologne,  
 Renvoyons un si chaste Yvrogne.

Ali, bûvant donc seul, ferma son Cabinet,  
 Et connoissant l'esprit des Femmes,  
 Fit ouvrir son Harem, \* pour donner à ses Dames  
 Le droit de voir le Monde, & d'avoir du caquet.

Le Sexe, pour le coup docile,  
 N'eut garde de blâmer un procédé si beau.  
 On loua beaucoup l'Evangile,  
 L'Esprit de liberté, dit-on, en est le sceau.  
 On profita de la licence,  
 On en abusa même, au point qu'on auroit pris  
 Un Temple de la Contenance,  
 Pour quelque Maison de Paris.  
 La Jeunesse s'y plût. Mais les Têtes caduques,  
 Les Faux - Devots & les Eunuques,  
 Firent damner l'Apôtre Ali.  
 Leur Parti triomphant soutint à sa moustache,  
 Que n'étant plus jaloux, il n'étoit plus qu'un Lâche,  
 Retourne, lui dit-on, en France, Sor poli!

Sans son amour pour la Patrie,  
 Le Réformateur méprisé,  
 Aimant la bonne Compagnie,  
 Auroit pris ce parti sensé.  
 O Ciel! disoit-il en lui même,  
 Chez quel Peuple ai-je vû le jour!  
 Je dois quitter le Vin que j'aime,  
 Et tenir un Harem, lorsque je hâis l'Amour!

Falloit

\* Ce n'est point dans le Serrail, comme on croit communément, c'est dans le Harem, que les Turcs tiennent leurs Femmes renfermées.



Falloit-il vous connoître, ô Chrétiens sociables !  
 Si j'ignorois encor comme on vit parmi vous,  
 Sçaurois-je que les Turcs sont foux & misérables,  
 Que vous êtes heureux, quand vous n'êtes pas foux ?

Ali, si sage, étoit à plaindre,  
 Les regrets & l'ennui ne le quittoient jamais.  
 Pour avoir voyagé, non sans d'énormes fraix,  
 Il se faisoit haïr & craindre.  
 Les Dervis le disoient Chrétien,  
 Ou Catholique ou Calviniste,  
 Grec schismatique ou Luthérien;  
 Et le bon Diable étoit Déiste.

Il avoit encor le malheur,  
 Au pais des Mûets, d'être assez beau Parleur;  
 Il mardoit, en raillant, les Esprits taciturnes,  
 Et vantoit, bon François, tous les plaisirs nocturnes.  
 Il défoloit l'Orgueil des Grands,  
 Sur deux Articles d'importance,  
 Qu'on ne sçavoit dîner que chez les Allemands,  
 Qu'on ne sçavoit souper qu'en France.  
 Il osoit démontrer, qu'un sage Souverain  
 Doit à ses *bons Sujets* fournir de bons Spectacles,  
 Et laisser les Santons sans pain,  
 Quand ces vils Histrions ne font point de Miracles.

Le Mouphti, rude Inquisiteur,  
 Fût bientôt informé, que le Réformateur  
 Songeoit à renverser le Coran & l'Empire.  
 Soudain on se fait du Prêcheur obstiné,  
 Qui se crût trop heureux d'être prédestiné  
 A courrir, en héros, aux honneurs du Martyre.  
 Devant le Grand-Vizir le Novateur conduit,  
 Accusé, convaincu, condamné par sentence,  
 Voit le Cordeau fatal; il le voit & rougit;  
 Ali pense en Anglois; il parle; on fait silence.

Vous qui n'avez pour Loix, dit-il, que des Erreurs,  
 Les Ordres d'un Déspote, ou vos propres Fureurs,  
 Sans doute vous croyez, en éteignant ma vie,  
 Et venger le Coran & venger la Patrie:  
 Je dois vous détromper, Liseurs de mon Dessein!  
 Vous n'affassinerez qu'un Amant Assassin.  
 Vous ne punirez point un Impie, un Rebelle,  
 Vous vengerez le sang d'une Femme infidelle,  
 Que j'ai sçu poignarder, dans ce transport jaloux,  
 Que nos funestes Mœurs excusent parmi nous.  
 De remords déchiré, j'ai vû, pour me distraire,  
 Pour me calmer le cœur, j'ai vû l'Europe entière.  
 Voyageur de retour, oui, j'ai l'ambition  
 D'instruire & de polir ma rude Nation;  
 Oui, je voudrois pouvoir la guérir des Chimères,  
 Et des Faux-Préjugés, hérités de nos Pères;  
 Je voudrois servir l'Homme, & sous le Ciel natal,  
 Sémier des Verités, en Laboureur moral.  
 Imitons les Chrétiens. Les vrais Chrétiens sont rares;  
 Mais chez eux on sçait vivre, & nos Mœurs sont barbares.  
 Nous ne jouissons point, Grand Dieu! de tes bontés,  
 Peux tu te plaire à voir tes Enfans tourmentés?  
 Non, me dit le Bon Sens, l'Auteur de la Nature,  
 Comblant de ses bienfaits sa chère Créature,  
 Nous devons recevoir les présents de sa main.  
 Pourquoi souffrir la soif? pourquoi souffrir la faim?  
 L'Amour de la Santé prescrit la tempérance;  
 Au Malade il enjoint le jeûne ou l'abstinence;  
 Le Ciel, qui nous fournit tant de Mets délicats,  
 Et tant de Vins exquis, ne nous en sévre pas.  
 Vous citez une Loi: souffrez qu'on l'examine;  
 Dès qu'elle est inhumaine, elle n'est point divine,

C'est

\* Le Ramafan, le Carême des Turcs, est excessivement rude.  
 Il ne leur est pas permis de boire ou de manger, depuis le  
 lever du Soleil, jusqu'à son couchant.

C'est l'Ouvrage d'un Fourbe ou bien d'un Conquérant ;  
 Tout Dogme est trop suspect, dès qu'il nous vient  
 d'un Grand.

Du Sacré séparons l'horrible Politique,  
 Et foyons sourds aux cris d'un zèle fanatique.

Aux dons du Créateur, pour jamais, renoncer,  
 Ce n'est pas le servir, c'est plus tôt l'offenser ;

Dans le Cuite divin se rendre misérable,

De Dieu c'est se forger une image exécration.

Parle moi, Grand Vizir ! ton Dieu, notre Sultan,  
 Sans ses Adulateurs, seroit-il mon Tyran ?

A ses yeux si je suis un dangereux Séctaire,  
 A toi c'est à parler, à prouver le contraire,

Quand tu vois que mes soins, mes efforts généreux  
 Ne tendent qu'à vous rendre, Ottomans ! plus heureux.

Sécourons noblement tout joug irraisonnable,

Et faisons d'un Déspote un Monarque estimable ;

Revenons en tous nos Droits, & que le fier Divan  
 Soit juste & responsable au Peuple Musulman.

Les Hommes devroient tous aimer les Républiques.

Les Chrétiens ont des Rois, & des Rois despotiques :

Mais ces Rois ont des Meurs, les Sujets ont des Droits,

Et les Droits des Sujets font des Loix pour les Rois.

Aimes-tu le Sultan ? aimes-tu la Patrie ?

Que l'Europe t'enseigne à regner sur l'Asie ;

Va, chez le sage Anglois, apprendre le Secret

De rendre heureux & grands le Prince & le Sujet.

J'ai dit. A vos erreurs immolez l'innocence,

Je meurs, en t'adorant, divine Providence !

O généreux Martyr ! sublime Musulman ! \*

Quel fier Nazaréen brave ainsi son Tyran ?

Nos saintes Libertés, augustes Héroïnes,

Sont toutes, sans Tuteur, pupilles-orphelines ;

Servile, abject, rampant, aujourd'hui le Chrétien,

Qu'est-il ? homme de Cour ; il n'est plus Citoyen.

A 5

Le

\* Musulman, c'est le nom que les Turcs donnent à tout  
 Turc, resigné à la volonté divine.

Le Bonheur du Public est le Fantôme atroce,  
 Qu' idolâtra, dit-on, l' Antiquité féroce.  
 En ce Siecle si noble, ennemi des Bourgeois,  
 Les Maximes de Cour fixent l' *Esprit des Loix* ;  
 A nos yeux courtisans, le plus hideux des Etres,  
 C' est l' Homme deffenseur du Droit de ses Ancêtres !  
 Honorons le Guerrier, qui, le fer à la main,  
 Combat pour la Patrie, ou pour son Souverain :  
 Couronnons de Lauriers le *Maupeou*, mon Idôle,  
 Qui, parlant à Paris, semble être au Capitôle.

Pour prix de sa Morale & de sa probité,  
 Ali, le brave Ali, reçût la Liberté.  
 Le bon Vizir lui dit du ton d' un tendre Père :  
 Vis pour toi, sage Ali ! la Verité m' est chère.  
 Si pour changer nos Mœurs, tu viens braver la mort,  
 Ton cœur fait son devoir, & ton esprit a tort.  
 Pourquoi rendre odieux l' Empire & le Prophète,  
 Quand, pour les réformer, tu n' as rien que ta tête ?  
 Ce n' est que m' affliger ; ce n' est que m' avilir ;  
 Censure des abus que je puisse abolir.  
 Grace à notre ignorance, au tems, à l' habitude,  
 Nous ne rougissons plus de notre servitude.  
 Qui nâquit en des fers, portés par ses ayeux,  
 N' en connoit point le poids, si terrible à tes yeux ;  
 Il se croit presque libre, & lorsqu' il sent sa chaîne,  
 Il n' impute le mal qu' à la Nature humaine ;  
 Ainsi que des Trésors, tant qu' ils sont ignorés,  
 Sont des Trésors toujours, mais jamais désirés,  
 Tous les Biens de l' Europe, inconnus à l' Asie,  
 Ne sont pas des objets pour notre jalousie.  
 Du bonheur des Chrétiens tu me rendrois jaloux,  
 Si j' ignorois qu' ils sont aussi chargés de jougs.  
 Souvent leurs Droits sacrés, leurs plus beaux Privilèges,  
 Pour eux sont des écueils, ou deviennent des pièges.  
 L' Europe a ses Sultans, l' Europe a ses Vizirs,  
 Qui font, au lieu des Loix, parler leurs *Bons Plaisirs* ;  
 Et

Et dès-lors le Chrétien, le jouët des Caprices,  
Doit sentir, plus que nous, l'horreur des injustices.  
Tu vanter les Anglois: Les Anglois sont heureux;  
Ce n'est que sous leur Ciel, qu'on peut penser  
comme eux.

Auroient-ils tant de Droits, tant de Loix salutaires,  
S'ils n'eussent le bonheur d'être des Insulaires?

Quand, par un coup du Sort, nos fers seroient fondus,  
Ils se réforgeroient du manque des Vertus.

Nos Vices dominants sont les Tyrans horribles,  
Qu'on devoit détrôner, & qu'on rend invincibles;

A la honte de l'Homme & de l'humanité,  
Peu de Peuples sont faits pour vivre en liberté.

Habitant du Climat, où le Ciel me fit naître,  
Je suis maître de moi, quoiqu' esclave d'un Maître.

Que j'ignore toujours la Fortune d'autrui,  
De crainte d'y trouver une source d'ennui.

Je détourne les yeux d'un objet désirable,  
Dont je ne puis jouir, sans me rendre coupable;

Et mes regards contents sont fixés à jamais  
Sur les objets chéris, que je possède en paix.

Ton dégoût, tes desirs, ton chagrin, tes souffrances,  
Sont les fruits, Voyageur! de trop de connoissances;

Je dois, pour te montrer que je te plains, Ali!  
Des Biens, que tu n'as plus, te souhaiter l'oubli.



SUR



SUR LES  
EQUIVOQUES  
FRANÇOISES.\*

**L**es François se déclarent ennemis mortels des Equivoques. Ils avertissent, que leur Langue est telle, qu'on n'y évite guere les doubles Sens, à moins qu'on ne soit perpétuellement sur ses gardes.

Ce sont cependant les Ecrivains nés françois, qui tombent le plus dans les Equivoques les plus plaisantes, C'est ce qu'il faut pardonner à la vivacité de la Nation. La Nation en revanche, devoit un peu plus d'indulgence pour les *Ecrivains qui résident dans les Pays étrangers*. L'illustre M. de *Voltaire*, qui a tant résidé dans les pais étrangers, qui reside actuellement non loin de Genève, dans une Maison d'*Aristippe*, & en des Jardins d'*Epicture*, M. de *Voltaire* est néantmoins peu disposé à faire grace aux Ecrivains hors de France. „Si la „Langue Françoise doit bientôt se corrompre, cette al- „teration (*selon M. d. V.*) \*\* viendra de deux sources, „l'une est le stile affecté des Auteurs qui vivent en „France, l'autre est la négligence des *Ecrivains, qui „résident dans les Pays étrangers. Les Papiers pu- „bliers & les Journaux sont infectés continuellement „d'expressions impropres, auxquelles le Public s'ac- „coutume, à force de les relire.*„

Il est

\* En toutes les Langues, on trouve des expressions, des phrases & des Periodes susceptibles de plus d'un Sens. Les Rhétoriciens les rapportent à leur lieu commun de *l'Amphibologie, & ἀμφιβολία*. Les Dialecticiens distinguent entre *l'Amphibologie*, qui est selon eux, l'ambiguïté des phrases & des Discours, & *l'Homonymie*, qui se dit, lorsque l'Equivoque est dans un seul terme.

\*\* V. ses Oeuvr. T. VI. p. 318. Edit. d'Amst. 1745. Conseils à un Journaliste.

Il est vrai, que ces Papiers & ces Journaux sont quelquefois infectés d'expressions assez impropres. La chose n'est point étonnante. Mais il est étonnant, que ces Ecrits ne sont que rarement infectés de Double-Sens, tandis que des Ecrits faits, révus, corrigés, approuvés & imprimés à Paris, sont très-souvent infectés d'Equivoques très-ridicules. Il y a long tems, qu'on s'en est aperçu en France. Pour s'en disculper finement, certains Auteurs de poids ont bien voulu déclarer, que le Double-Sens ne fera plus double, au moment que le second sens impliquera une contradiction; ou présentera ce que les Anglois appellent *Non-Sense*; ou contiendra une absurdité, une sottise, une obscénité palpable &c. &c.

Cette Déclaration est extrêmement favorable & commode. *Despréaux* ne s'en seroit point accommodé. Il ne s'agira pas ici du Monstre, que *Despréaux* combattit, assez foiblement, en sa XII. Satire; il s'agira seulement de cette Equivoque innocente, fille de la négligence ou de la vivacité Francoise: Néanmoins il faut être du sentiment de *Richelét*. „On doit dans le François, dit-il, éviter avec soin les *Amphibologies*: tout le monde les condamne: & on ne les peut souffrir que dans les rimes de T. de L. & autres misérables gâsteurs de papier.“ \*

Or je soutiens, que de tous les bons Ecrivains, qui résident dans les pays étrangers, le plus négligent n'a jamais fait imprimer une Amphibologie approchante d'une, qu'on rencontre dans les Oeuvres de l'illustre M. de *Voltaire*.

Dans le même Tome VI, où cet excellent Genie donne à tout Journaliste d'excellents Conseils, & de bonnes reprimandes aux Ecrivains hors de France, on trouve à la page 179.

## REPONSE

\* Dicit. Art. Amphibologie. Le Lecteur curieux doit consulter les Remarq. sur la Lang. Franç. de *Vaugelas* avec les Notes de T. *Corneille*, Art. Equivoque, à la fin du second Tome. Les Remarq. & Doutes du P. *Bouhours*, &c. &c.

## REPONSE

## A UNE LETTRE

*dont le Roi de Prusse honora l'Auteur, à son  
Avenement à la Couronne.*

Lorsque les Grammairiens, qui residioient dans la Tyr des Baraves, lirent le commencement de la page citée: ils fermerent le Livre. Ils coururent chez son libraire *Etienne Ledet*, pour sçavoir de lui, à quelle Couronne M. de Voltaire étoit *venu* ou parvenu? Etienne Ledet n'en sçavoit rien. Les Polissons debitoient que la Couronne imperiale, vacante dans l'Empire des Lettres, étoit échue à M. d. V. par une Election unanime, celebrée par tous les Electeurs de ce vaste Empire. Les Gens sensés rirent d'une faute si plaisante, & la mirent sur le compte du bon Ledet. Le bon Ledet prouva, je ne sçai plus comment, son innocence. Dans la *Table des Pièces contenues dans le Tome VI.* on lût également: *Reponse en vers à une Lettre, dont le Roi de Prusse honora l'Auteur à son Avenement à la Couronne-179.*

En 1748. à Dresde, le Libraire *Walther* fit une nouvelle & belle Edition des Oeuvres de M. d. V. Consultez le Tome III. & la Table des Matières: Vous trouverez les mêmes Equivoques fidèlement conservées.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans la dernière Edition, executée *sous les yeux de l'Auteur*, à Geneve en 1757. chez les freres Cramer, on retrouve T. II. la même Reponse à la Lettre, dont le Roi de Prusse honora l'Auteur, à son *avenement à la Couronne.*

Comme entre autres, on se propose ici, la satisfaction de consoler les Ecrivains étrangers, qui tombent en des fautes grossieres contre la Langue Française: on ne



on ne scauroit passer sous silence certaines Ambiguités, qu'on observe dans les Poësies de M. d. V. D'ailleurs il est bon d'en avertir les futurs Editeurs de ses Ouvrages, afin qu'ils levent les Equivoques, apperçues par des Etrangers mêmes. Ces derniers ne sont point édifîés de quatre Vers, à double entente, composés sans contredit en France, & que voici fidèlement copiés :

Cependant je vous attendrai,  
Tranquille admirateur de votre Astronomie,  
Sur mon Meridien, dans les champs de Cirey,  
N'observant désormais que l'*Astre d'Emilie*.

L'*Astre d'Emilie*, sur le Meridien de Voltaire, dans les champs de Cirey, est un Phénoméne obscur & équivoque, disent les Astronomes du Nord.

Dans les Vers sur la mort de la *Le Couvreur*, il se présente un double Sens, dit-on, qu'il faudroit reformer, ou expliquer dans une Note :

Exemple de l'Europe, ô Londres! heureuse Terre,  
Ainsi que vos Tyrans, vous avez sù chasser  
Les Préjugés honteux, qui nous livrent la guerre.

On ne sçait si Londres, cette heureuse Terre, a sù chasser les Préjugés, à l'exemple des Tyrans Anglois; ou si Londres a sù chasser ces Préjugés, comme elle a sù chasser ses Tyrans. *Fiat Lux!*

Des Calvinistes sont choqués, toutes les fois qu'ils relisent les deux Vers suivans :

Sur les pas de Calvin, ce Fou sombre & severe,  
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colere.

*Alla prima vista*, on jureroit, dit-on, que Calvin y est traité de fou sombre & severe. Cela n'est point: cependant l'Auteur n'auroit pas dû mettre, si près de Calvin, ce Fou. Que diroit M. d. V. dit-on, si le Baron de Thunder-

Thunder-ten-Tronckh, \* dinant dans son Chateau de Tournay, lui disoit: *Je n'aime pas les Truites du Lac Leman, mais j'aime beaucoup le Porc, mon cher Hôte?* Dans *Alzire*, le bon *Alvarès* lache une incongruité bien plus forte. Le Vieillard dit:

Je n'ai forcé personne,  
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.  
*Act. I. Sc. I.*

Ce dernier vers ne blesse pas les yeux d'un Lecteur raisonnable. Mais ce vers, prononcé sur le Théâtre, choque étrangement les oreilles délicates. Elles s'étonnent d'entendre dire à *Alvarès*: le vrai Dieu, mon Fils. Mon Fils, est un Dieu qui pardonne. Il est constant, que ce *Fils* se trouve de trop; n'en disons pas davantage.

Avertissons encore, que pour rendre certains Vers plus frappants, M. d. V. hazarde volontiers une Equivoque, contre la construction grammaticale. Le grand Poète est en droit de mépriser les petites regles, & de sacrifier par consequent celles qui concernent le *Relatif*, au *Beau* de la Poësie. Par exemple, le Chantre de Bourbon, en parlant des Courtisans Français, a dit que

De l'ombre du repos ils volent aux hazards;  
*Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars.*

Rien de plus juste. Le Poète auroit manqué, si par un respect pueril pour l'usage en prose, il eût dit foiblement:

*Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars,*  
*De l'ombre du repos ils volent aux hazards.*

Il savoit bien, que personne ne s'aviferoit de prendre les *hazards* pour des flatteurs & pour des Héros. Mais je m'imagine, que le Poète eut tort de dire, Ch. III. v. 145.

Joyeuse,

\* Gentilhomme de Westphalie, où l'on mange beaucoup de Jambons. v. *Candide* ou l'Optimisme.

Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,  
*Ministre impétueux des foiblesses du Roi.*

Je proteste en homme d'honneur, que je ne fais pas ces Remarques, pour m'ériger en Censeur de l'inimitable M. de Voltaire. Je respecte trop son excellente plume. Mais comme il est déjà un Auteur classique en sa langue: il convient d'avertir, que même ce grand Ecrivain, en vers ainsi qu'en prose, n'a pû se garantir des Equivoques. J'ai dû citer les inadvertances d'un Héros littéraire, afin d'effrayer d'autant plus mes Lecteurs.

Dans cette vue, j'observe encore, qu'à Paris même, des Auteurs célèbres sont si negligents, qu'ils font imprimer des Equivoques impertinentes, jusques aux frontispices de leurs Ouvrages. En veut-on une preuve assez divertissante, assez risible? Qu'on examine le Titre suivant:

NOUVEAU SYSTEME  
 DE L'UNIVERS,

Sous le Titre  
 de CHROA - GENESIE,

Ou Critique des prétendues Découvertes de  
 Newton, dédié au ROI.

Par Mr. GAUTIER, Pensionnaire de SA Majesté, Auteur du nouvel Art d'imprimer les Tableaux à Paris 1750 & 1751. deux Tom.

Ce fier & redoutable Ouvrage \* est donc dédié au Roi. A quel Roi? Belle demande: L'Ouvrage, imprimé à Paris, naturellement est dédié au Roi de France:

\* C'est de quoi on avertit les Errangers, afin qu'ils ne s'imaginent point, qu'en ce Livre Newton a été dédié au Roi comme le titre

France. A quel Roi de France? Mauvaise question encore: Le Livre imprimé à Paris, en 1750. & 1751. est dédié par conséquent à Louis XV. Nous voilà éclaircis; reste une troisième question à débrouiller: M. Gautier se dit Pensionnaire de *SA Majesté, Auteur du nouvel Art d'imprimer les Tableaux*: Seroit-il bien vrai, que le Monarque inventa cet Art? M. Gautier en assure le Public, & même dans un beau Vers Alexandrin, Sa Majesté,

*Auteur du nouvel Art d'imprimer des Tableaux!*

Mais des Parisiens, accoutumés sans doute aux équivoques, me desabusent. „Apprenez, *me disent-ils*, que „M. Gautier, intrépide Destructeur des Visions Newtoniennes, est lui même l'Auteur du nouvel Art. C'est „en cette considération, qu'il est Pensionnaire de sa „Majesté. Ce grand homme, (c'est à dire M. Gautier) „ne songeant qu'à dégrader Newton & les Comètes, est „tombe dans une équivoque, dont on peut deviner le „vrai sens; Lisez: *par Mr. Gautier, Auteur de l'art „d'imprimer des Tableaux, & Pensionnaire de Sa Ma- „jesté: l'Equivoque sera levée.*“

Un Auteur, Anonyme caustique, commit une incongruité pareille au frontispice de son méchant Livre, intitulé: *Memoires du Chevalier de Ravanne*, Page de S. A. le Duc Regent & Mousquetaire. 1740. 2. V. in 8.\*

Mr. le Marquis d'Argens, qui d'ailleurs veille si soigneusement sur sa bonne plume, est pourtant tombé dans le même cas. Au lieu de dire, que Sandoval, Evêque de Pampelune, étoit Historiographe de Philippe III, M. le Marq. dit plaisamment, que Sandoval étoit historiographe de Philippe III, Evêque de Pampelune.\*\*

Des

le titre l'insinue. Ceux qui n'entendent pas le Grec, sont priés de croire, que Chroa-généfie, en bon François, signifie *Génération des Couleurs*.

\* Ces Memoires, réimprimés à Amst. en trois Vol. in 8. déclarent encore S. A. R. le Duc, Regent Mousquetaire.

\*\* V. la Philosophie du Bon Sens T. I. p. 54. M. l'Abbé le Blanc.

Des bevnies de cette nature échappent, dans le feu de la composition, à l'Auteur le plus vigilant même. Il est seulement inconcevable, comment des Philosophes, bons Ecrivains, exacts & scrupuleux, ne laissent point, *en France*, de donner dans la faute en question, jusqu'aux frontispices de leurs Ouvrages. Il me semble que l'endroit sur lequel tout Auteur est attentif, & qu'il ne perd jamais de vue, c'est le Titre de son Manuscrit. Un Philosophe François, Membre très-estimable de l'Acad. Roy. de Berlin, s'est pourtant négligé sur cet Article d'une façon, qui prouve merveilleusement ma Thèse. Il en faut avertir les Editeurs futurs de l'Ouvrage dont je parle. Je parle du

### TRAITE' DES ANIMAUX,

Où, après avoir fait des Observations critiques sur le Sentiment de Descartes & sur celui de M. de Buffon, on entreprend d'expliquer

*Leurs principales Facultés.*

Par. Mr. l'Abbé de Condillac, &c. &c.

A Paris 1755. in 12.

Il faudroit être étrangement lourd, pour ne point comprendre, que Mr. l'Abbé de Condillac, (après des Observations critiques sur les sentiments de Descartes & de Mr. de Buffon, *touchant les Animaux*,) promet d'expliquer les principales Facultés *des Animaux*.

C'est cependant, ce que le titre du Livre ne nous annonce pas. Il promet, au contraire, des Observations critiques sur le Sentiment de *Descartes* & de *Buffon*. Ensuite de quoi l'Entreprise d'expliquer *Leurs* principales

B 2

Blanc a erigé ainsi M. de Buffon en *Intendant de l'Académie Royale des Sciences*. V. Lettres d'un François T. I. Lettre III. p. 10. Lett. V. p. 20.

pales Facultés, c'est à dire en bon François, les principales facultés de Descartes & de Mr. de Buffon. Ce Relatif *Leurs* ne scauroit se rapporter aux Animaux trop éloignés de lui. Ainsi tout naturellement il se rapporte aux Philosophes critiques, ses voisins les plus proches.

J'ignore quel Poëte françois a regalé Cromwel, de l'Epitaphe rapportée dans le Tome II. du fameux Livre de l'*Esprit* p. 100. Voici cette Epitaphe :

Ci gît le Destructeur d'un *Pouvoir legitime*,  
 Jusqu' à son dernier jour favorisé des Cieux,  
 Dont les Vertus meritoient mieux  
 Que le Sceptre, acquis par un Crime.  
 Sur quel Destin faut-il, par quelle étrange Loi,  
 Qu'à tous ceux, qui sont nés pour porter la Couronne,  
 Ce soit l'usurpateur qui donne  
 L'Exemple des Vertus, que doit avoir un Roi!

En lisant avec attention les quatre premiers vers de l'Epitaphe, naturellement je me demande: quel *Pouvoir legitime* jusqu'à son dernier jour, fut favorisé des Cieux? Je demande ensuite: quelles *Vertus des Cieux* meritoient des Recompenses? Je me demande enfin, comment ces Vertus des Cieux meritoient mieux que le *Sceptre acquis par un Crime*? Un Sceptre pareil que peut-il meriter?

Je passe sous silence les quatres derniers Vers, parce qu'ils ne sont point équivoques; au contraire ils disent clairement, que leur Auteur, à tort étonné, . . . .  
*Supprimât Orator &c.*

On sçait comment l'Auteur de l'*Esprit*, Mr. Helvetius, a été tourmenté à l'occasion de cet Ouvrage. On sçait comment l'Auteur a été plaint, disculpé & justifié par des Ecrivains certainement très-respectables. La Posterité impartiale jugera donc du Livre de l'*Esprit*. En attendant il me sera permis d'observer, que l'Auteur, possédant

possédant parfaitement la Langue françoise, n'a pas laissé de s'expliquer quelquefois d'une façon assez équivoque.

„Les Vertus meritoires, dit-il \* *par exemple*, ne sont jamais des Vertus sûres. Il est impossible, dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des Batailles à ses Passions, sans en perdre un grand nombre.“

Je devine aisément, je l'avoüe, que l'Auteur a voulu dire „les Vertus meritoires ne sont jamais si sûres, qu'on puisse toujours s'y fier sûrement: Mais je ne devine pas d'abord le sens de l'Auteur, à la fin de sa Periode. En livrant tous les jours des Batailles à ses Passions, perd-on un grand nombre de Passions, ou perd-on un grand nombre de Batailles? Ce dernier Sens est celui de l'auteur sans doute. Cependant, selon la règle, le Relatif *en* se rapporte à *Passions*.

Dans le Tome III. p. 123. on trouve la Note suivante: „l'Anc, dit à ce sujet Montaigne, est le plus sûr, ricux des Animaux.“ La Ponctuation, à la vérité, leve l'Equivoque. Néanmoins on conviendra, que, plus attentif, l'Auteur auroit mis: *Montaigne dit, à ce sujet, que l'Anc Est. Est.*

Que dirai-je du brave Abbé de Vertot, du grave Historien, qui dans les *Revolutions de la République Romaine*, nous assure, que les Romains tiroient les Vives de leurs derrières? L'Abbé Des Fontaines, selon moi, eut tort de fourrer cette mauvaise expression en son *Dictionnaire Neologique*; l'Expression, échappée au bon Abbé de Vertot, n'étant point d'une nature à se faire recevoir en France.

De tout cela il résulte, je le repete, que les Ecrivains \*\* les plus soigneux, de tems en tems, sont sujets

B 3

à tomber

\* De l'Esprit T. II. Disc. III. p. 187. Edit. de Paris 1758.

\*\* Les Amateurs de la langue latine, liront, à ce sujet, avec plaisir une Dissertation, dont voici le titre: *Ioan. Freder. Reitwini*

à tomber dans les Equivoques les plus odieuses ou les plus risibles.

J'aurois, certes, beau jeu, en cette Babiologie, si j'avois le courage de furetter, (quoique simple Grammairien) dans les vastes Champs de la Théologie. Ils sont fertiles en Equivoques, en doubles sens, en Amphibologies. Pour éviter ici toute Equivoque, je declare que je ne parle que de *certain* Docteurs, Commentateurs, Prédicateurs, Casuistes &c. &c. &c. Je declare encore que je ne parle point de ces misérables Equivoques, que la Malice produit, pour couvrir des Erreurs ou de fausses Maximes, dans les Païs scientifiques. En Babioliste, je ne parle que d'Equivoques sans malice, que le Public excuse volontiers.

Anges tutelaires de l'Europe & de l'Amérique! veillez sur ces bonnes Plumes de Cabinet, qui travaillent ou travailleront un jour à ces grands ouvrages politiques, dont on formera en fin le Traité solennel d'une Paix générale. Préservez cet Instrument, si salutaire, de toute expression louche ou obscure, amphibologique ou équivoque. Que tout y soit si clair & si net, si juste & si décisif, que la Critique, la Discorde & la Chicanerie désespèrent d'y découvrir jamais un seul mot ambigu, un terme susceptible d'une double entente, ou d'une interpretation arbitraire.

A M E N !



SUR

*Retraius de Ambiguis mediis & contrariis: sive de Significatione Verborum & Phrasium ambigua. Ultraj. ad Rhen. 1736 in 8.*





S U R  
LES TRADUCTIONS  
R A R E S.

Les bonnes Traductions sont rares. On connoit des Traductions bien plus rares encore. Ce sont celles, qui, suivant l'expression de *Boileau*, joûtent avec leurs originaux: ce sont celles, qui effacent leurs originaux, & les font oublier aux lecteurs, également forts en l'une & l'autre langue. Les Connoisseurs non prévénus conviendront de cette vérité: ainsi cette Babiote ne les regarde presque point. Il ne s'agira ici, que de l'injustice de ces Esprits délicats, qui affectent de mépriser toutes les Traductions, \* parce qu'ils sçavent se passer d'elles. Les Traducteurs ont assez le sort des Médecins. N'a-t-on pas besoin d'eux? on s'en moque. A-t-on besoin d'eux? on les consulte humblement, avec trop de confiance même.

Je confesse volontiers, que certains ouvrages sont moralement *intraduisibles*, parce qu'ils sont marqués au coin d'un Goût national, soit par rapport à la Langue, soit par rapport aux Mœurs, aux Usages, aux Rituels particuliers à une Nation: on ne devoit seulement pas songer à les traduire. Cependant que ne traduit-on point? le Bon sens déclare, par exemple, *Ra-*

B 4

*belais*

\* *Mich. de Cervantes*, a dit le premier, qu'une Traduction n'est que le Revers d'une Tapiserie. *Jacq. Howel*, Ecuyer, en ses *Familiar Lettres Domestique and Forren*, à Londres 1688. six. Edit. dit en anglois, que les Versions sont comme les revers d'un Tapis de Turquie, qui est plein de nœuds & de fils, & jamais si égal que le coté droit. Qu'une Version est comme du Vin, que l'on tire de dessus la lie, pour le mettre en d'autres vaisseaux; il perd toujours de sa force en s'évaporant. Vol. III. Let. 21. Le P. *Bouhours* a fait usage de ces Pensées.

*belais* absolument intraduisible. Les Anglois néanmoins ont un *Rabelais* anglois. Le Bon sens declare intraduisible le *Hudibras* de *Butler*. Neantmoins en Suisse on a vû naitre & peut être déjà mourir un *Hudibras* Tudesque. *Hudibras* a été traduit en vers françois, avec des Remarques & des Figures, avec l'Original Anglois à coté, à Londres, en 1757. Le trait est si hardi, qu'il faut admirer le Courage du Traducteur & de son Libraire. Peutêtre aurons nous un jour un *Hudibras* Latin. Citons en une pensée grottesque, \* assez bien renduë.

On se garde bien d'examiner curieusement ici, les succès de ces Traductions étonnantes. Volontiers, on les abandonne à la mauvaise humeur, à l'indignation de ceux, qui n'admettent que des Originaux. Que ces fins connoisseurs imitent, à la bonne heure, les Amateurs outrés de la Peinture; qu'ils tournent le dos aux meilleures Copies, uniquement par ce qu'elles ne sont réellement que des Copies. Il ne faut pas disputer de gout, dit Mr. l'Abbé *Trublet*, avec les Gens, qui n'ont point de goût. Je me borne donc à citer simplement un petit nombre de Traductions, en priant le Lecteur de juger, si elles ne valent point, si elles ne surpassent pas même leurs Originaux; c'est le sujet de cette Babiole, un peu sérieuse.

Mais pour bien juger, il faut se depouiller entièrement de la première impression, faite sur nous par l'Original; chose souvent assez difficile. Ce n'est pas tout: il faut, (également fort dans les deux Langues) être sans prédilection pour l'une ou pour l'autre.

Le Savant, qui se trouvera en cet Equilibre, si équitable & si rare, est donc prié de faire une ou deux expériences.

\* *Sic hypochondriacis inclusa meatibus Aura  
Desinet in crepitum, si fertur prona per alvum;  
Sed si summa petat, montisque invaserit arcem,  
Divinus furor est, & conscia flamma futuri.*

periences. On l'invite à lire en grec la Poétique d'*Aristote*. \* C'est sans contredit le meilleur Traité que nous ayons sur cet Art. Tout ce que les Anciens & les Modernes de depuis ont écrit, sur le même sujet, a été tiré de cette Poétique. Ceux qui sur elle ont voulu rencherir, & dire quelque chose de nouveau, sur la nature de la Poësie, sont ordinairement tombés, ou en des redites, ou en des erreurs manifestes. Cependant je desirois *Caritides* même, lde ne pas convenir, qu'*Aristote*, obscur en tous ses Ouvrages, est principalement obscur en son Art poétique. La Matière n'est ni abstraite, ni abstruse. Mais le Philosophe, en ce Traité, est si succint & si avare de paroles, que pour le comprendre, il faut l'étudier sans cesse.

C'est, si je ne me trompe, un defaut considerable en tout Art poétique. Ce Defaut dispaeroit dans la Traduction françoise. Par la netteté de sa version & au moyen de bonnes & claires Notes, le docte *Dacier* a mis l'Art Poétique d'*Aristote*, à la portée de tous ceux qui entendent le François & la Matière.

En son Temple du Goût, Mr. de *Voltaire* s'est divertí, aux depens du bon *Dacier*. Mais le Public n'ignore pas, que sans les Traducteurs, Mr. de *Voltaire* ne connoitroit guere la Poétique d'*Aristote*. On convient que *Dacier*, toujours idolâtre des Auteurs qu'il traduisoit, n'auroit pas dû adopter aveuglément tous les sentiments d'*Aristote*; & qu'en certains endroits, il lui prette ses propres opinions, par inadvertance. \*\*

B 5

Cette

\* Il paroít qu'on n'eut point, avant *Aristote*, communément une Idée bien juste de la Poësie, qu'on avilissoit, par des abus scandaleux, en plein Théâtre. *Aristote* écrit donc ce Traité, pour montrer que la Poësie étoit un Art, qui se propose un bût certain, celui d'être utile à l'Homme. *Aristote* fait là-dessus l'Eloge de la Tragédie, qu'il semble préférer au Poëme Epique, moins utile, étant si rare.

\*\* Et dans ses remarques sur le Chap. VI. p. 82. *Dacier*, qui sçavoit tant, & ne sçavoit pas tout, s'est mépris, comme tant d'autres interprètes. Faute de connoître le Théâtre d'Athènes,

Cette faute pardonnable n'empêchera point le Juge impartial, de sentir & de déclarer, que la Traduction françoise, si nette & si claire, par son utilité, surpasse l'Original, trop succinct & très-obscur, pour les plus grands Grecs de l'Europe.

Les *Triffotins* & les *Vadius* ne tomberont jamais d'accord d'une vérité si scandaleuse. Ils soutiendront que je blasphème, en préférant le moderne Dacier \* à l'ancien Aristote. On les supplie de sauter le Passage sui vant, pour eux bien plus prophane encore.

En 1753. un Critique d'Allemagne, \*\* homme de sçavoir & de jugement, de goût & de lecture, publia, en sa langue, une Traduction de l'Art Poétique d'Aristote, avec des Remarques, suivies de petites Dissertations critiques. Cet Ouvrage, qui ne fait qu'un Volume in 8. assez mince, est un Chef d'oeuvre sans contredit. J'ignore absolument, ce que les Savants & les Journalistes en ont pû dire. Je proteste de n'avoir point l'avantage de connoître la personne du Savant hannovrien. Ainsi, c'est sans la moindre prévention, que je juge de son travail. Je dis donc que je le trouve bien préférable à celui de Dacier. En sa Préface, l'Auteur allemand fait gloire d'avoir profité du Traducteur & Commentateur françois. A mon tour, je fais gloire de profiter du Traducteur & Commentateur allemand. Mes bornes ne me permettent pas de placer ici son Eloge raisonné & fondé sur de bonnes preuves. Néant-

d'Athènes, on prend la Melopée & la Saltation des Grecs, pour notre Musique, & pour nos Danfes d'Opera. V. Reflex. Crit. sur la Poés. & sur la Peint. de *du Bos*, T. III. p. 43 &c. Edit. d'Utrecht.

\* Certainement on n'est point préoccupé, en faveur du bon Dacier. V. la première Babilole *l'Horace vengé*. T. I. p. 1. &c.

\*\* Mr. Michel Conrad Curtius à Hannover, où l'Ouvrage en question a été imprimé chez Richter, in 8. 1753.

Néanmoins j'ai le front d'asseurer, que les Remarques de Mr. *Curtius* meritent d'être traduites en François, en Anglois, & en Italien encore. C'est par conséquent une seconde Traduction, qui surpasse son Original. Les Amateurs d'Aristote liront avec plaisir l'Explication & Correction d'un passage de sa Poétique, qui se trouve dans l'Hist. de l'Acad. des Inscript. & B. L. Tome IV. p. 289. Edit. d'Amst. 1736.

Après ce coup d'essai, j'ose inviter le Savant à lire seulement le premier Livre du Droit de la Nature & des Gens, Ouvrage du celebre *Puffendorff*, & de lire, tout de suite, le même premier Livre, traduit en François par le savant *Barbeyrac*.

A moins qu'on ne soit un partisan juré de la Langue Latine, & l'ennemi juré de la Langue françoise, on doit s'appercevoir d'abord, que le fidelle interprète est cent brasses au dessus de son illustre Original. Mr. de *Voltaire* prétend, que l'Ouvrage de *H. Grotius*, touchant le Droit de la Guerre & de la Paix, & celui de *Puffendorff* sont également infructueux & inutiles, puisque les Grands du Monde & leurs Ministres ne se régulent guere sur les Preceptes de ces Legislatateurs.

Tout cela n'est peut être que trop vrai. Néanmoins l'Europe doit être ravie, de ce que tous ses Souverains, & leurs Ministres & leurs Généraux, leurs Favoris & leurs Favorites, sont aujourd'hui du moins en état de lire *Grotius* & *Puffendorff*, & d'apprendre les Droits de la Guerre & de la Paix, les Droits de la Nature & des Gens. L'Europe a cette obligation à un Professeur de Groningue.

L'Europe doit à Mr. le *Coste*, l'avantage heureux de connoître l'Entendement humain, autant que l'homme puisse le connoître. On sçait que sous les yeux de l'illustre *Locke* même, le *Coste* traduisit en François ce Chef d'oeuvre metaphysique, avec tant de succès, que bien des Anglois préfèrent la Traduction à l'Original. L'année suivante, un Anglois nommé *Bur-*  
*rigd,*

*rigd*, en publica une traduction latine in folio. Quoiqu'elle soit inferieure à la françoise, elle ne laisse point d'avoir un merite infini, pour ceux qui ne sont pas accoutumés à étudier la Metaphysique en langues vivantes. En faveur de ces derniers, on vit encore paroître une seconde traduction latine. J'ignore si elle vaut celle de l'habile *Burrigd*: je sçai seulement, que le celebre *Jean le Clerc*, qui possédoit si bien les Langues, qui avoit une estime infinie pour Locke, son ami de cœur, étudioit volontiers l'Entendement humain, dans la traduction françoise de le Coste. Je sçai de plus, comme témoin oculaire & auriculaire, que le brave le Clerc, Juge competant, exhortoit de jeunes Anglois à consulter *le Coste*, dès qu'ils seroient en état de le bien comprendre.

Les Allemands possèdent aujourd'hui une Traduction de cet Entendement, faite par Mr. le Professeur *Poley*, \* sur la belle Edition des Oeuvres de Locke en trois Vol. in folio 1727. A force de travailler lentement M. Poley est parvenu à fournir une Traduction superieure à la latine & à la françoise même, en quoi le Genie de la langue allemande lui a été extrêmement favorable. Ce n'est pas tout: le Traducteur Philosophe s'est fait un devoir, de fournir à sa Nation, un Entendement humain, exempt des reproches, qu'on fait à l'original anglois. Je n'entre point en cette matière, étrangère à mon sujet. Je me contente d'indiquer la belle et la rare Traduction. Voilà donc un Philosophe ancien & un Philosophe moderne, Aristote & Locke, surpassés par des Traducteurs françois & allemands.

Citons maintenant un grand Ouvrage allemand, dans un autre genre & d'une autre espèce. Citons la Theologie de l'Eau, ouvrage précieux de feu M. *Jean Albert Fabricius*, Dr. en Theol. & Prof. à Hambourg. Ce

\* Henri Engelhard Poley. Prof. de Philos. & de Mathem. à Weissenfels. Cette Traduction est imprimée in gr. 4. à Altenbourg 1757.

Ce Livre fait à son savant auteur un honneur infini; on ne scauroit lui donner assez de louanges. Mais l'immense Erudition, à ontrance prodiguée, y rend la Théologie de l'Eau toute trouble, & à tel point, que souvent on la perd entièrement de vuë. Un Philosophe en Hollande prit donc l'heureux parti de la traduire en François, \* & de détourner finement d'elle, ce Torrent de savantes & curieuses Recherches. Les Allemands les plus prévenus, & les amis les plus intimes de feu M. Fabricius, s'ils sont gens de goût, avoueront sans peine, que cette Version, simple & modeste, surpasse son Original, d'ailleurs toujours très-estimable.

La chose est plus difficile, dans les Ouvrages, qui ne sont absolument que des ouvrages d'esprit. Ceux qui traduisent en vers des Poëtes, anciens ou modernes, en donnent de bonnes et frequentes preuves. Cependant quelques fois ils réussissent.

*Jean de la Fontaine* trouva les Fables grécques & latines, si simples, si naturelles, si belles, si édifiantes, qu'il conçut le projet hardi de les traduire en vers françois. Il en parla à ses amis. Tous tacherent de le détourner d'un travail ingrat, qui ne tourneroit jamais à son honneur & gloire. Sur tout *Patru*, reconnu pour le *Quintilien* de la France, declara (en cette qualité sans doute) que la Langue françoise n'étoit pas propre pour l'Apologue; que la Fontaine n'attrapperoit jamais ces tours simples & heureux, qu'on admire dans les vers de Phédre &c. Jean de la Fontaine n'en crût rien. Il traduisit quelques Fables; & ses coups d'essai furent reconnus pour des coups de maitre. On lui dit alors, qu'il étoit né avec tous les talents, requis pour bien traduire. En effect le bon *Jean* n'étoit rien moins qu'un Esprit Créateur. Traduisoit-il? il con-

vertissoit

\* Sous le titre de Théologie de l'Eau, ou Essai sur la Bonté, la Sageffe & la Puissance de Dieu, manifestées dans la Creation de l'Eau, à la Haye, gr. 8. 1741.

vertissoit souvent le cuivre en or, & les Cailloux du Rhin souvent en Pierres précieuses. \* Enfin il faut convenir, que certaines *Fables*, & tous les *Contes* de la Fontaine, sont des Traductions, qui presque toujours effacent leurs Originaux.

*Notez, Lecteur! notez, que je dis toujours presque.*

Quand j'ose en dire d'avantage des *Fables* & des *Contes*, en vers allemands, traductions de feu Mr. de Hagedorn: repondra-t-on, que mon Esprit est la dupe de mon Cœur? Je me persuade, que les Allemands, qui connoissent leur langue, ne me feront ni cet honneur ni ce chagrin sensible. Ils trouveront dans les Oeuvres de l'illustre Hagedorn, \*\* de quoi se convaincre de la verité, qu'on soutient en cette Babilone.

Maintenant je hazarderai un Paradoxe, qu'on trouvera digne d'un vrai Babiloniste. Le *Télémaque* de M. de *Fenelon*, selon les uns, est un Poëme Epique en prose. Selon d'autres, ce n'est qu'un Roman Heroïque. Quoiqu'il en soit, *Télémaque* a l'approbation générale de toutes les Nations civilisées. Je ne le relis point, sans un plaisir nouveau. Veux-je me *délecter* en cette Lecture? je relis le *Télémaque* Italien. Il surpasse le François. La Langue italienne comporte, bien mieux que la françoise, les Poëmes épiques en prose, & les Romans heroïques ou sublimes. Dans le *Télémaque* françois, je m'aperçois toujours, que son Auteur est Poëte, & même excellent Poëte. J'y trouve pourtant quelque chose à desirer; \*\*\* & je découvre enfin, que

\* Il est pourtant vrai, que la Fontaine auroit dû se dispenser de farcir ses *Fables* de certains *Enjolivements* puëris, qu'il ne trouva point en Phédre. C'est bien dommage, que par une superstition Littéraire, on ne retranche point ces superfluités nullement naïves, souvent très-ennuyeuses.

\*\* Dans le Tome second de ses Oeuvres poëtiques, belle Edition, en III. T. avec un bon Portrait de l'Auteur Hambourg, grand 8. 1757.

\*\*\* Les Allemands & les Anglois se trouvent communément dans



que je serois entièrement satisfait, si le Poëte eût été encore Versificateur habile. Rien ne me manque dans le *Telemaque* italien. Le Fils d'Ulyffe y parle, selon moi, aussi bien que son Mentor, que Calypso & toutes ses Nymphes, & tout le Monde, un langage si harmonieux, que mon esprit n'en demande pas d'avantage. Les seules terminaisons des Noms propres contribuent mêmes à ce prestige; & comme sans contredit, la langue italienne est plus majestueuse que la françoise; il n'est pas étonnant, que la première l'emporte, dans un ouvrage de cette nature. Ajoutons, que rien n'approche de l'*Euphonie* de l'Italien.

Par la raison du contraire, j'ai toujours préféré le *Newtonianisme pour les Dames*, traduit en François, par M. du Perron de Castera, au *Newtonianisme* original de M. *Algarotti*. J'ai vu, que des Savants, à Venise & à Verone, sans trop s'expliquer là dessus, étoient fort de mon opinion. A Vienne, j'en fis confidence au celebre Abbé *Metastasio*. Il m'assura que j'avois raison. „Notre langue, me dit-il, n'est guere propre à ce badinage philosophique dont Fontenelle est l'inventeur. *Algarotti* eut tort de vouloir le faire goûter à sa Patrie.“ En effect, le Stile didactico-comique ne fera jamais fortune qu'en France. Encore fera-t-on bien de ne l'employer qu'en vers, pour le Beau-Sexe.

Le Temple de Gnide, élevé par l'illustre Mr. de *Montesquieu*, est certainement un bel Edifice: Il est superbe

dans le même cas. Un Poëte allemand, nommé *Benjamin Neukirch*, mit donc le *Telemaque* en vers héroïques. Il ne debuta pas mal; mais dans le sein de la misère, il perdit bientôt toutes ses forces; & son Poëme in folio devint à la fin insupportable. Un Anglois, nommé *Gibbons Bagnal*, entreprit la même chose en sa langue. Il en publia un Essai 1756. mais il n'eut pas l'honneur d'être bien accueilli à Londres. M. Sybrand Faiteima a mis le *Telemaque* en vers hollandois avec un succès extraordinaire. A Berlin en 1743. on imprima en Vers latins *Telemachi fata* &c.

superbe en Italien. J'ignore si déjà il est imprimé; il devoit l'être. \*

L'Histoire du Concile de Trente, par *Fra Paolo Sarpi*, est un Présent précieux, fait au Public, grace à la République de Venise. *Amelot de la Houffaye* ne manqua point de procurer à sa nation une assez bonne traduction de ce Bijou historique. Le Père *Courayer*, Chanoine regulier de Ste. Genéviève de Paris, & Docteur en Théologie, de l'université d'Oxford, publia néanmoins à Londres une nouvelle traduction de la même histoire. Ce Religieux s'acquitta si bien de sa tâche, que, ceux qui entendent le metier, ne liront plus ni *Fra-Paolo Sarpi*, ni *Amelot de la Houffaye*; ils liront le P. *Courayer*.

Les Remarques solides, dont un fin traducteur sçait toujours étoffer sa copie, font aisément oublier l'Original bien copié, à moins qu'on ne doive le consulter, pour en rapporter les propres paroles.

On accuse les Anglois, de n'estimer pas assez le mérite des autres Nations. Il est pourtant connu, que les Anglois traduisent, ou font traduire, presque tous les Ouvrages dignes & susceptibles de cet honneur. \*\* C'est une preuve, il me semble, sans réplique, de la justice qu'ils rendent aux Livres étrangers. Il est vrai, qu'ordinairement,

\* Chacun connoit les Lettres d'une Peruvienne de feu Madame de *Grafigny*. Elles viennent d'être traduites en Italien à Paris par M. *Deodati*. Voilà encore une Copie, qui efface son Original.

\*\* Le Marquis d'Hallifax trouva la Traduction angloise des Essais de Montaigne fort supérieure à l'Original. C'est de quoi il assura le Traducteur M. *Cotton*, dans une Lettre que M. *Cotton* fit imprimer, devant sa traduction. Mais cette Lettre ne prouve rien, si non le fait, que le M. d'Hallifax comprenoit mieux l'Anglois de *Cotton*, que le François de Montaigne. Les Anglois ont trois traductions différentes des Horaces de P. *Corneille*. On a traduit, en vers non rimés, la *Henriade*. D'autres traductions n'attendent que la paix pour paroître. En attendant on a traduit les Oeuvres Satiriques de *Rabener*.

dinairement, ils prennent, en ennemis de l'esclavage, la liberté de traduire à la cavalière, ou paraphrastically, par voye de paraphrase. Ils accommodent leurs versions au Goût regnant en leurs Isles; & c'est sur quoi on pourroit aisément les excuser. Toutefois il est des Traducteurs anglois, qui, fidèles interprètes, se piquent, pour ainsi dire, de travailler avec la Probité d'un habile Notaire. On n'en alleguera qu'un seul exemple, mais encore récent, et appuyé de si bons témoignages, qu'on se croit dispensé d'en donner d'autres preuves.

C'est Mr. *Maclaine*, Pasteur de l'Eglise Angloise à la Haye, que j'ai préférablement à citer. Ce digne Ecclesiastique Philosophe, que je voudrois pouvoir dignement louer, devoit servir de modèle à tous les Traducteurs de l'Europe. Rapportons les propres expressions d'un Journaliste impartial & bon juge. \*

„Il arrive bien rarement, qu'un grand Peintre en  
„imité un autre, avec tant d'art, que l'Original & la  
„Copie meritent également l'admiration des Connois-  
„seurs. C'est néanmoins le Spectacle qu'offre à nos  
„yeux la traduction angloise des *Dialogues Socrati-*  
„*ques*, dont M. *Vernet*, Professeur à Genève, est l'au-  
„teur. En passant sous le pinceau de Mr. *Maclaine*, ils  
„n'ont rien perdu de leurs graces; désormais on pourra  
„les lire dans l'une & dans l'autre Langue, avec le  
„même fruit & le même plaisir.“

Il s'en faut bien, qu'à ce court préambule, le Journaliste borne l'Eloge de Mr. *Maclaine*. L'Article entier merite d'être lû, dans la Bibliothèque impartiale; & les Journaux littéraires, imprimés à Londres & ailleurs, sont tous montés sur le même ton. J'ai tiré l'Horoscope des Discours Socratiques. Je prédis, en conséquence, que toutes les Nations estimeront également & P O.

\* Voyez la Biblioth. impart. Janv. & Fevr. 1754. ou T. IX. prem. part. Art. VI. p. 92.

& l'Original & la Copie; que les Anglois feront pour l'Original: & que les François, qui savent l'Anglois, donneront la préférence à la Copie.

Expliquons ce Phénomène; il paroît d'abord étrange, & il n'est que tout naturel. Un Ouvrage excellent, écrit en notre langue maternelle, nous charme & nous ravit. Il fait honneur à notre Patrie; &, souvent sans le sentir même, nous nous intéressons en sa fortune. Traduit on heureusement cet ouvrage en quelque langue, à nous familière? Notre satisfaction se renouvelle; nous prenons part à la fortune du livre; nous voulons du bien à son brave Traducteur; il étend la gloire de notre Nation; nous lui avons des obligations, selon nous, réelles, & nous nous attachons à lui, au point d'oublier entièrement l'Auteur, notre compatriote, qui ne nous a fait que le premier plaisir. Ajoutons, que l'Amour propre, souvent accompagné d'une vanité secrète, nous detache peu à peu de la Langue maternelle, apprise sans peine dans l'enfance. Les Langues, péniblement apprises, s'emparent alors de notre prédilection. La chose est si vraie, qu'en tous les païs chrétiens, on trouve des Savants, ignorants en leur propres langues, & très-versés en des langues mortes ou étrangères.

*Tel est l'esprit & tel le cœur humain:*  
On se flatte d'avoir prouvé, que nous possédons des Traductions, que j'appelle *rare*s.



SUR



S U R  
L' A M O U R  
P L A T O N I Q U E.

*Si quis in hoc artem populo non novit amandi,  
Me legat, & lecto carmine, doctus amet.*

*Ovid. de Arte amandi.*

**L'**illustre Historien de la Reine de ce Monde, \* avec son érudition ordinaire, nous apprend les sentimens & les opinions des Anciens & des Modernes, sur le chapitre de l'Amour. Toutefois, comme les plus grands Ecrivains sont quelquefois sujets à faire des fautes d'omission; il se trouve que cet habile Historien n'a point traité de l'Amour Platonique. Le sujet méritoit pourtant d'être traité tout au long, par un Marquis françois & philosophe! Voici comment il esleura la matière. „Platon, *dit-il*, \*\* a distingué deux Venus, „l'une appelée céleste ou Uranie, qui est la plus ancienne, fille du Ciel, & qui de même que Minerve n'a „point eu de mere; cette Venus méprise la volupté, & „ne s'attache qu'à la Vertu; l'autre vulgaire, nommée „Aphrodite, est fille de Jupiter & de Dione, ou selon „d'autres, elle est née de l'écume des flots de la mer, & „elle exerce son empire sur les sens. Cette Philosophie „payenne couvre de confusion ceux qui débitent d'in- „décentes railleries sur un amour pur, qui s'élève au

C 2

„dessus

\* M. Gilbert Charles le Gendre, Marquis de S. Aubin sur Loire, Auteur du Traité sur l'Opinion, dont on a déjà quatre éditions; la dernière s'est faite à Paris 1758. en IX Vol. in 8.

\*\* T. III. p. 207. quatr. Edit.

„dessus des sens, & qui est capable d'inspirer la vertu,  
 „en même tems, qu'il produit les plaisirs les plus doux  
 „& les plus durables.“

L'Auteur parle ensuite de notre Amour romanesque & mêlé de Chevalerie, inconnu à l'Antiquité. Ainsi l'Auteur à réellement dit quelque chose à l'honneur de la Passion, dont il s'agit ici; il en a même fait l'éloge en passant. Mais pourquoi ne lui point donner le nom qui la caractérise? Dumoins devoit-on trouver l'Amour *Platonique* dans la Table des Matières. M. le Marquis cite bravement *Des Cartes, Pascal, Senault* & d'autres modernes, à propos de la Venus Aphrodite. A propos de la Venus Uranie, il ne cite personne, lui qui cite à tout propos.

Sans doute ce sage Ecrivain eut ses bonnes raisons, de ne point s'étendre, à *Paris*, sur un Amour métaphysique, auquel on dispute l'honneur d'une existence réelle.

Il est singulier & triste de voir, que des Philosophes se piquent de connoître parfaitement le cœur humain, & le déclarent incapable de nourrir un amour platonique! Pourroit-on faire, au Genre humain, un affront plus insultant, plus injurieux, plus déshonorable? Comme je n'ai point autant de lecture, que je devois avoir, j'ignore si quelque Femme de bien, \* Auteur de quelque Erit, eut jamais le front de déclarer son cœur inaccessible à l'Amour en question. Les Biographes & le Fabricateur des Lettres de *Ninon de l'Enclos*, soutiennent que leur Héroïne ne connoissoit que l'Amour physique. C'étoit leur jeu naturel, & le plus sûr pour eux. Cependant s'ils eussent voulu, il n'auroit tenu qu'à eux, de faire regner également, dans le cœur de *Ninon*, & la Venus Aphrodite & la Venus Uranie. Selon les propos

\* En revanche je sçai, que l'Amour platonique eut d'illustrés Protectrices, entre autres la célèbre Marq. de Lambert. & tout Etre qui sçait lire, je recommande les Oeuvres de cette Dame, recueillis à Lausanne en 8. 1747.

pres aveus de ces Ecrivains caustiques, Ninon aimoit éperdûment ses amis folides. Incapable de les trahir ou de les abandonner, elle trahissoit & abandonnoit ses Galants. En sa quatre-vingtième année, elle devint infidelle au savant Abbé *Gedoy*n, Traducteur de *Quintilien* & de *Pausanias*; tandis qu'elle restoit constamment fidelle aux chers objets de son amour métaphysique.

L'ingenieux & fameux Auteur du Livre intitulé: *de l'Esprit* (*M. Helvetius*) dit que *l'Amour est la fleur de la Vertu*. On passe à l'Auteur cette expression, comme on passa, il y a plus d'un demi-siècle, à un Poète allemand, \* un Vers dans lequel il déclare, que *l'Amour est la Phtisie du Bon-Sens*. Le Poète allemand étoit en droit de lâcher ce Vers, dans la pièce où il se trouve. Mais peut-on, ou plus tôt doit-on, pardonner à un Philosophe françois, d'avoir soutenu en son Ouvrage, \*\* que *l'Amour (platonique) ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance*? Ce n'est point sur quoi cet Ecrivain a été si mal traité à Paris. Je me contenterai de citer ici quatre Vers d'un Poète & d'un Ami que j'idolâtre; il dit:

*Per che l'altrui misura  
Ciascun dal proprio core,  
Confonde il nostro errore  
La colpa, e la virtù.*

*P. Metastasio Isip. Atto. I. Sc. VI.*

C'est, selon moi, la réponse, qu'on devoit faire à quiconque déclare chimérique l'innocente Passion, dont je plaide la cause, en bonne conscience, & sur la foi de l'Histoire.

C 3

Quoi!

\* Hoffmannswaldau.

\*\* De l'Esprit T. III. p. 129. dans la note, Edit. de Paris 1758. L'auteur n'est pas moins injuste envers l'Amour paternel: il le traite de *Postéromanie*.

Quoi! seroit-il impossible, moralement et physiquement impossible à l'Homme d'honneur, d'aimer une Femme de bien, sans le *desir secret* de la déshonorer?

Quoi! seroit-il impossible, moralement & physiquement, à la Femme d'honneur, d'aimer un homme de bien, sans le *desir secret* d'en être déshonorée?

Qu'on suppose, à la bonne heure, la chose extrêmement difficile. Ne sçait-on pas, ne convient-on pas, que tant de cœurs sont si sages, ou si foux, ou si forts, ou si foibles, que d'eux on peut tout attendre?

Quand on me prouveroit, bon papier sur table, que D. Quichotte de la Manche, Chevalier des Lions & de la triste figure, nourrissoit en son cœur le *desir secret de jouir* de sa Dulcinée du Toboso: on ne me prouveroit rien, contre ma Thèse. Je prouverois, au contraire, par vingt Romances Espagnols, que l'Amour Platonique a régné en Espagne, pendant de longues années, publiquement & à l'honneur de la Nation. Ces Romances certes n'existeroient point, & Cervantes n'auroit pas été goûté par toutes les Nations de l'Europe, si dans le D. Quichotte, il n'eût attaqué que des Chimères. On prétend que par cette excellente Satire, Cervantes fit un tort infini à toute l'Espagne. Pour éviter leur ridicule, les Espagnols tombèrent, dit-on, dans les vices dominants d'un Peuple voisin. La Venus Aphrodite triompha par tout de la Venus Uranie, si bien qu'on n'eut plus, pour le Beau-Sexe, ces sentiments respectueux, délicats & épurés, dont on faisoit anciennement parade;

*O n'aimoit plus, comme on aimoit jadis.*

A Paris, l'immortelle *Deshoulières* fit cette plainte, dans une Balade digne d'elle, à laquelle le Duc de *Saint Aignan* répondit, par une Balade digne de lui. Je conjure mes Lecteurs, de consulter les *Poësies de Madame Deshoulières*. Cette dixième Muse chantoit l'Amour métaphysique, dans l'espérance de le faire dominer dans sa patrie. En effect les Oeuvres touchantes de



de cette Femme si gracieuse, sont toutes propres à inspirer un amour vertueux, qui fait également honneur à l'un & l'autre Sexe. On peut reprocher au célèbre *Petrarque*, le nombre excessif de ses Sonnets amoureux; peut-on refuser des éloges, à sa constante tendresse pour l'incomparable *Laure*? Ses cendres, pendant dix ans, furent encore adorées, preuves évidentes de la solidité de leurs amours platoniques.

A regret je dois reprendre ici un *Ecrivain illustre*, dont j'honorerai les cendres, jusqu'au dernier jour de ma vie. Je dois reprendre feu M. de *Fontenelle*. Il démentit son cœur, son esprit, son caractère & sa politesse, dans un Dialogue des Morts, où *Platon*, en libertin, insulte une Reine d'Ecosse. Comment se peut-il, qu'un beau Génie. . . Mais respectons ce beau Génie, & parlons ici du divin Platon.

Platon avoit appris de *Socrate*, son Maître en Morale, comment le Sage peut aimer une Femme de bien, & toute digne d'être aimée. Pour joindre la Pratique à la Théorie, le divin Platon (ce Philosophe surnommé le *Moïse Athénien*, & dont les mœurs étoient si conformes aux nôtres) faisoit profession publique d'être l'Amant déclaré de Dame *Archéanasse*, Matrone respectable par ses vertus, par son mérite, & par son âge encore. Point d'Amourettes, point de Mariage de conscience ou sans conscience: rien de tout cela. Platon \* aimoit Archéanasse; Archéanasse aimoit Platon, sans aucun désir contraire à la vertu. Venus Uranie combloit de ses douceurs leur union cordiale; & voilà comment cet Amour, absolument métaphysique, fut appelé *platonique*, par excellence.

Socrate, ayant été sur le même pié *Cicisbeo d'Aspasie*, femme de *Pericles*, naturellement auroit dû donner

C 4

ner

\* Ce Philosophe enjoué disoit, que les Amours se nichoient dans les rides d'Archéanasse. M. de Fontenelle a traduit en vers cette belle Epigramme de Platon. *Dial. entre Platon & la Reine d'Ecosse.*

ner son nom à cette Passion vertueuse & féconde en plaisirs solides & durables. Mais Socrate fut toujours malheureux. Il lui arriva, ce que bien de Siècles après, arriva au brave *Christophe Colomb*. *Colomb* decouvrit le nouveau Monde: *Americ Vespuce* eut l'honneur de lui donner le nom d'*Amérique*.

Pour donner, à mes jeunes Lecteurs, une idée sensible du véritable objet de cette Babiole, je la finirai par un Dialogue en Vers. Je me flatte, qu'au moins toutes les Femmes d'honneur voudront bien le préférer au Dialogue de feu M. de Fontenelle, auquel il servira d'Antidote; Je ne dis point cela par vanité ou par orgueil, mais simplement sur la bonté de la Cause.

ASPASIE ET SOCRATE,  
DIALOGUE.

ASPASIE.

L'Oracle a prononcé: des Mortels le plus sage,  
C'est, selon lui, Socrate.

SOCRATE.

Et, selon vous?

ASPASIE.

Je gage,  
Que vous prendrez d'abord le parti criminel  
De donner à l'Oracle un démenti formel.

SOCRATE.

Je serois à la fois impudent & modeste.

ASPASIE.

Cet Oracle embarrasse; & moi, je vous proteste,  
Que j'aurois démenti tout Oracle imposteur,  
Qui vous n'eût pas nommé.

SOCRATE.

## S O C R A T E .

Quel compliment flatteur !  
 Mais vous n'ignorez pas que j'aime l'Ironie ;  
 En votre bouche au moins la grace est infinie.  
 L'Oracle est bien heureux : il seroit contredit,  
 Sans votre aimable humeur, sans votre tour d'esprit.

## A S P A S I E .

Je suis votre écolière, & fais gloire de l'être,  
 Sans pousser le sçavoir jusqu'à jouer mon Maître.  
 Pourtant l'aveu du Dieu, qui vous fait tant d'honneur,  
 Et ravit vos amis, m'attriste au fond du cœur ;  
 Pour ne vous mentir point, entre nous, je souhaite  
 Que l'Oracle ait menti, comme un Fourbe-Propète.

## S O C R A T E .

Aspasie est charmante, & jusqu'en ses souhaits,  
 Son Esprit enjoué ne se dement jamais ;  
 A cette égalité j'aime à le reconnoître.

## A S P A S I E .

Ou l'Oracle nous trompe, ou vous n'êtes qu'un traître.

## S O C R A T E .

Votre Logique est fiere, on ne l'entendra pas.

## A S P A S I E .

Vous vous montrez épris de mes foibles appas,  
 Et, si je vous en crois, vous m'aimez à la rage ;  
 Seriez-vous des Humains en effet le plus sage,  
 Mon Amant & l'Ami Rival de mon Epoux ?  
 Plustôt, pour votre honneur, soyez le Roi des Foux,  
 Et vous serez en droit d'avoir une foiblesse.

## S O C R A T E .

L'Amour que j'ai pour vous, nâquit de la Sagesse.

Pericles, notre Ami, dont je suis le Rival,  
 Si je vous aimois moins, m'en voudroit trop de mal.  
 Il a fait un beau choix, je l'approuve & l'honore;  
 Au moment qu'on est sage, il faut qu'on vous adore.  
 Sachez, pour concevoir ce sublime argument,  
 Que, même né sans yeux, je serois votre Amant.  
 En fou qu'Alcibiade idolatre Aspasia,  
 Je ne l'honore point d'un grain de jalousie;  
 En devenir jaloux: ce seroit mal penser;  
 Ce seroit m'avilir, de plus vous offenser.  
 Ne vous adorer point: ce seroit, en Sauvage,  
 Au Chef d'oeuvre du Ciel refuser mon hommage.  
 Voyez, si maintenant vous pouvez presumer,  
 Que j'ose vous connoître, & ne point vous aimer;  
 Voyez si vous pourrez, sans devenir ingrate,  
 Songer à vos vertus, & soupçonner Socrate.

## A S P A S I E.

Je ne m'attendois point au compliment si doux,  
 Qu'un Sage doit m'aimer, & n'être pas jaloux,  
 Votre Esprit familier dicta-t-il la maxime?

## S O C R A T E.

C'est lui, qui de surplus me promet votre estime.

## A S P A S I E.

Il ne vous trompa point. Jamais ma vanité  
 N'a pû goûter l'encens d'un Mortel éventé,  
 Qui, tel qu'Alcibiade, esclave d'un caprice,  
 Sur la foi de ses sens, m'apporte un sacrifice.  
 J'aime à plaire, il est vrai; mais c'est lorsque je voi,  
 Qu'on aime l'honnête Homme, & non la Femme en moi;  
 Socrate, né sans yeux, non sans intelligence,  
 Ne se plaindroit jamais de mon indifférence.

SOCRATE.

## S O C R A T E .

O divine Aspasse! osez-vous assurer,  
 Qu'aveugle, dans un sens, je sçai vous adorer.  
 A l' Ame la plus noble, à l' Ame la plus belle,  
 J'ai consacré mon cœur, peut être digne d'elle.  
 Rappellez-vous ces tems, où, certes sans amour,  
 Je bénissois mon sort de vous voir chaque jour,  
 Et vous vous convaincrez, qu'aujourd'huy ma tendresse  
 N'est que le fruit tardif de la pure Sagesse.  
 Occupé du devoir de chérir vos vertus,  
 J'admire, en vos attraits, des attraits superflus,  
 Quand vous les perdriez; cette perte terrible,  
 Pour moi, seroit à peine une perte sensible.

## A S P A S I E .

Vous êtes philosophe, & pour mieux m'estimer,  
 Vous m'aimez, vous voulez de moi vous faire aimer.

## S O C R A T E .

Aspasse a des yeux: je n'ai point d'espérance.

## A S P A S I E .

Fondé sur un soupçon, ce reproche m' offense.  
 Croyez que je suis juste, & qu'aveugle à mon tour,  
 Je pourrois convertir mon estime en amour;  
 Votre exemple est trop beau, pour être inimitable,  
 Et ma Gloire m' invite à vous trouver aimable.  
 La Raison m'avertit, de ne plus rejeter  
 Un cœur, que la Vertu me permet d'accepter.  
 N'ignorez plus, pour prix d'une amitié si tendre,  
 Que je vous donne un cœur, que j'aurois pû défendre,  
 Que j'ai sçu refuser à tant d'Adorateurs,  
 Nés pour plaire à mon Sexe, en fiers Triomphateurs.  
 Sentez-vous glorieux. Dites-vous à vous même,  
 En vos plus grands révers: „L'Objet que j'aime, m'aime!  
 „J'obtiens par mon Amour, fondé sur la Vertu,

„Le

„Le plus grand des bonheurs, & ce bonheur m'est dû ;  
Pardons, en attendant, que la juste Aspasia  
Enseigne l'art d'aimer à la Philosophie.

## S O C R A T E .

J'accepte votre cœur, ce trésor précieux,  
Ainsi que l'on reçoit le plus beau Don des Cieux.  
Je sens, comme je dois, ma gloire & ma fortune,  
Et pardonne aux Humains leur haine & leur rancune ;  
Vous m'aimez, c'est assez. Quel Théâtre charmant,  
Sera, pour moi, ce Monde, où je suis votre Amant !  
Sentez, à votre tour, sentez, belle Aspasia !  
La douceur de fonder l'agrément de ma vie.  
Dites-vous à vous même, en des moments facheux :  
„Socrate est des Mortels, par moi, le plus heureux ;  
„Et sa félicité sera toujours suprême,  
„Il m'aime, pour m'aimer ; je l'aime, comme il m'aime.“  
Ainsi que l'on se plaît à voir l'Objet chéri,  
Qui, sans nos soins touchants, déjà seroit péri,  
Plaisez-vous à me voir ; rappelez-vous sans cesse,  
Que mes jours ne sont beaux, que par votre tendresse ;  
Que si, par vous, mon Sort est le Sort le plus doux,  
C'est pour vous que je vis, prêt à mourir pour vous ;  
Pardons, en attendant, que la Philosophie  
Enseigne l'Art d'aimer à l'aimable Aspasia.



TITRES

TITRES  
B A B I L L A R D S.

J'appelle *Titre babillard*, le Titre de tout *Ouvrage d'esprit*, qui, contre les règles de l'Art, me développe le *fin* de l'*Ouvrage*, que l'*Auteur* auroit dû me cacher; soit pour entretenir plus long tems ma curiosité; soit pour me menager une agréable surprise; soit pour exciter en moi d'autant plus d'étonnement ou d'admiration, d'autant plus de compassion, d'horreur, ou d'autres sensations humaines. L'Ecrivain me choque, quand il m'instruit d'abord en gros d'un fait, que je ne dois apprendre, que peu à peu, par un détail artistiquement compassé; la chose est simple & naturelle. J'avoue, que sur cet article, je ne conçois pas le Goût de nos Anciens. Avec plaisir, je relis encore les Comédies jouées à la Cour d'Auguste. Je puis supporter les *Prologues*, qu'on trouve devant les Pièces de *Terence*: Je faute \* presque tous les Arguments de celles de *Plaute*. Le Mot d'un Enigme me paroît ridiculement placé à la tête de l'Enigme. Par le même sentiment, je désapprouve le Titre babillard, au moment qu'il trahit le Secret de son Livre. Je suis trop jaloux de tous les plaisirs de l'esprit, pour ne point m'ouvrir là dessus, envers nos Auteurs futurs, mes chers Confrères en Littérature. Seduits par de grands exemples, ils pourroient aisément & même fort naturellement tomber dans la faute en question, qu'on évite sans peine, dès qu'on la reconnoît pour une faute. Il est donc juste, que

\* Je faute de même les Arguments placés devant les Chants ou les Livres de nos Poèmes. Si l'usage les autorise, l'intérêt du Lecteur exige qu'il évite d'apprendre trop tôt en Prose, des Faits qu'on va lui narrer en vers pompeux ou sublimes.

que j'indique ici quelques Ouvrages connus, & trop clairement baptisés, pour l'intérêt du Lecteur, qui perd toujours à cette espèce de découverte prématurée.

Avec la sainte permission de la noble Nation Angloise, je dirai nettement, que l'illustre *Milton* eut tort de donner à son Poëme, le Titre de *Paradis perdu*. Le *Paradis perdu* m'annonce d'abord l'horrible disgrâce d'Adam & de son Eve. Attristé avant que de commencer à lire, je ne m'attends qu'à des lamentations en vers, & je suis déjà au fait de ce Poëme historique. Il me semble pourtant, que je ne devois pas l'être, au seul aspect du titre. A ce titre, le Poëte fidelle, m'afflige encore par son début. Soudain j'apprends, qu'il chante la désobéissance du premier homme; les funestes effets du fruit défendu, la perte d'un Paradis, & le mal & la mort triomphants sur la Terre.

L'adorable *Madame du Bocage* s'est bien apperçue de l'faute de *Milton*. Le beau Poëme françois qu'elle a sçu tirer du Poëme anglois, porte précisément le titre que *Milton* auroit dû choisir, c'est à dire, celui de *paradis terrestre*. *Me. du Bocage* ne commence point par effrayer ses Lecteurs, quoiqu'elle debute par la description des Enfers. Mais il ne s'agit ici que de la différence des Titres. Il faut avouer, que le françois est gracieux & attrayant, au lieu que l'anglois est funeste, rébutant & de mauvais augure.

Le *Milton* des Italiens, le *Tasse* est tombé dans une autre extremité, en nommant son Poëme: *Il Goffredo, ovvero Gierusalemme liberata*. Qu'on le lise avec quelque attention. On s'apercevra, que le *Tasse* auroit dû supprimer le second titre, & menager de loin au Lecteur le plaisir d'apprendre la délivrance de *Jérusalem*. La certitude de voir enfin *Jérusalem* délivrée, suivant la sainte promesse du Titre, ne permet plus de sentir la moindre inquietude pour cette Ville. \* Il ne reste

\* Non seulement on se fie à la promesse du titre; mais encore



reste au lecteur, que la foible curiosité d'apprendre les moyens de la délivrance. L'Espérance, la Crainte & le Doute, sont cependant trois ressorts admirables, qu'il ne faut point anéantir, dès la page du Titre.

*Otway*, à la Venise préservée, Tragédie fort estimée encore en Angleterre, fit le même tort, que le Tasse avoit fait à son Poëme Epique. Il est bien surprennant, que cela soit échappé à la sagacité de Mr. de Voltaire, dont nous avons une *Rome sauvée*.

Mr. de Voltaire, à l'exemple de *Pierre Corneille*, auteur de la Mort de Pompée, Tragédie, enrichit encore le Théâtre de la Mort de César, Tragédie.

Neantmoins j'ai le courage de demander: si ces deux grands Matadors du Théâtre ne pechèrent point contre le dogme, pour lequel je plaide ici de toutes mes forces? Je soutiens que Corneille auroit dû nous donner *Pompée*, \* & M. de Voltaire son *Jules-César*, sans nous avertir, par les titres, de la Catastrophe mortelle de leurs Héros massacrés. Ai-je tort? convenoit-il d'annoncer d'avance la fin tragique de ces Grands infortunés? En ce cas, les Poëtes auroient dû s'expliquer encore plus précisément, & circonstancier les choses. Ils avoient à leur service un mot tout propre, à marquer le genre de mort. Corneille auroit dû mettre: *L'Assassinat de Pompée*. M. de Voltaire auroit dû mettre *L'Assassinat de Jules-César*. Plus j'y pense, & plus je m'affermis dans le dogme. Il falloit, ou ne point parler de la mort, ou lacher le mot d'assassinat, à la tête de la Tragédie.

Je fais le même reproche à deux beaux Opéra du celebre Abbé *Metastasio*. Je dis, que le titre de sa *Didone*

core à la bêtise du Diable, qui, dans ce Poëme est bien un pauvre Diable. Seroit-ce une Satyre italienne contre le Diable?

\*\* Et Polyucte sur tout, sans le nommer Martyr. *Hondart de la Morle* sans doute s'en est aperçu, en mettant les *Machabées*.

*Didone abbandonata* m'instruit trop tôt de l'affront de cette Reine, & de l'ingratitude du pieux *Enée*.<sup>\*</sup> Pour quoi me prévenir là dessus? *Alla prima vista del Titolo traditore*, je suis initié dans le Mystère. Je suis très-informé & assuré, que l'Aventurier Troyen trahira, quittera & abandonnera la Reine de Carthage. Le Titre instructif & positif de la pièce ne souffre pas, que je me flatte du contraire. *Enée* a beau jouer le rôle de l'Amant le plus tendre: je sçai, & peut-être mieux que lui, que la *povera Regina al fin sarà abbandonata*. Je ne suis donc nullement surpris de voir arriver ce malheur, prédit & promis par le Poète. Préparé à digérer cet abandonnement, je ne m'en afflige guere. Au contraire j'en suis bien aise, pour l'honneur du cher *Metastasio*. Il nous auroit manqué de parole, si sa *Didon* n'eût point été abandonnée par son Amant devot. Le Poète Romain auroit-il pû affliger à ce point les Manes de *Virgile*?

Je me trouve dans une situation bien plus tranquille encore, à la représentation, comme à la lecture de *la Clemenza di Tito*. Le titre de ce superbe Opéra est non seulement babillard & confident, mais de surplus caution de la bénignité inaltérable de cet Empereur Romain. Je ne crains donc rien, de sa part, pour tous les Amants, qui, dans cette pièce si touchante, m'allarmeroient extrêmement, sans le titre officieux & consolant, sur lequel je me repose.

Mr. l'Abbé *Metastasio* est un Savant trop aimable, & d'ailleurs trop galant homme, pour prendre en mau-

vaise

bées au Théâtre, sans les déclarer Martyrs d'avance. La mort d'*Hercule* sur le mont *Oera*, est le sujet d'une Tragédie de *Sophocles*, qu'il a intitulée: les *Trachiniennes*.

\* M. le *Franc*, heureux imitateur de *Racine*, a enrichi le Théâtre françois d'une *Didon*, Tragédie, sans prévenir l'Auditoire sur le sort de cette Reine. Je suis, par conséquent, en droit de me flatter, que M. le *Franc* ne condamnera point mon averfion pour les titres babillards.

vaïse part ma double remarque. Je ne critique point ses Ouvrages; j'en suis idolâtre. Je declare seulement, que selon les sensations de mon cœur, je voudrois oter *P'abandonnata* à sa Didon, & la *Clemenza* à son Tite. Pardon si là dessus je me trompe; mon cœur n'est rien moins que Pape.

Toujours il est connu, que *Racine*, l'immortel Racine, se garda bien de donner à ses Tragédies des Titres babillards ou traitres. Il n'auroit tenu qu'à lui, d'en pourvoir sa *Berenice*, Reine aussi abandonnée, & renvoyée, qui pis est, par Titus son Fiancé, au rapport de *Suetone*. Racine étoit le maître d'intituler son *Alexandre le Grand*: *La Magnanimité d'Alexandre le Grand*. Racine n'en fit rien, par la grande raison, qui me dicte cette Babiole.

Proverbialement on dit: qu'il ne faut point *decouvrir le pôt aux roses*. Verité dont je voudrois convaincre ces Beaux-Esprits, qui de peur d'être obscurs, pourroient se rendre trop intelligibles. Excès pour excès, à un Ouvrage d'esprit, j'aurois mieux donner un Titre obscur, qu'un Titre trop clair, trop transparent, trop declaratoire, terme de Jurisprudence. L'ingénieux Dr. Swift régala le Public d'un *Conte du Tonneau*. Il ne donna point à cet Enfant un Nom significatif, propre & énergique. Son ami *Pope* auroit pu mieux bâtiser l'insultante *Dunciade*. En Italie, *Salvator Rosa* auroit dû se dispenser de nommer *Satires* ses Satires. Ce Titre est babillard & offensant à la fois. Il suppose incivilement, que j'ai besoin d'être admonété, comme quoi on m'offre des Satires.

Sans l'Usage, ce Tyran Protecteur de tant de sottises, ne se moqueroit-on pas de nos *Phédres* modernes, qui à chaque Fable nous avertissent, que c'est une Fable?

J'en dirai autant de certains Contes en vers. Si j'avois à en faire, je laisserois au Lecteur le choix de prendre mes Contes pour des Contes, ou pour des Avan-

tures, ou pour des Historiettes, de petites Histoires, mêlées de quelque peu de fiction.

Par la même raison, je crois que nos Epigrammatistes devroient s'épargner la peine de marquer la tête de chaque pièce, au coin de l'Epigramme moderne. Pourquoi m'annoncer indistinctement la rencontre infaillible d'une pointe ingénieuse? Suppose-t-on, que je n'ai pas le nez assez fin, pour sentir une pointe, ou quelque chose qui tient lieu d'une pointe? Les Diseurs de Bons-Mots seroient insupportables, s'ils s'avissoient d'avertir, qu'ils vont lacher de bons-mots.

Supposé que ma Critique soit fondée, le grand Molière auroit dû représenter son *Malade*, sans s'avisier d'avertir, que c'étoit un *Malade imaginaire*. En supprimant cette Epithete *ampliative & explicative*, il auroit rendu plus frappant & plus comique, \* le Comique de cette excellente pièce, par malheur un peu trop outrée. Quel dommage qu'on ne la corrige point de ce défaut!

J'en dirois davantage de son Sganarelle, ou de son C. . . imaginaire, si ce dernier titre n'avoit banni de presque tous les Théâtres, ce morceau réellement théâtral, & dont on pourroit faire une bonne pièce, dans le bas Comique s'entend.

Je crois encore que Molière auroit dû se dispenser de nous avertir, que ses *Précieuses* sont *ridicules*: Il me semble que selon les règles de son art, il auroit dû s'abstenir de nous donner le ton si décisif. Se desioit-il du jugement de la France? Craignoit-il, que les Belles de Paris ne s'avisassent de trouver ses *Précieuses* très-aimables, très-dignes d'être imitées? Ce n'est pas tout: Molière, en mettant sur le Théâtre des *Précieuses ridicules*, semble insinuer tacitement, que nous avons des *Précieuses*

\* Pour preuve de cette vérité, tout Paris a vû avec plaisir, *Montmeny*, Comédien gros & gras, avec un visage de Saint & de Prosperité, jouer ce rôle de *Malade imaginaire*.

Précieuses *non* ridicules. Il résulte de tout cela, que Molière auroit dû se contenter de bien représenter les *Précieuses*, & laisser au Public le soin de les déclarer ridicules.

Le Philosophe marié, selon moi, est le Chef d'Oeuvre de *Nericault Destouches*. Je m'imagine, que si j'avois fait le Philosophe marié, j'en serois aussi glorieux, que le Comte de *Tuffiers* est glorieux de sa Noblesse & de son Merite. De tout mon cœur, j'aime *Ariste & sa Femme*. Celiante, Coquette bizarre, m'amuse extrêmement, & je veux du bien au brave Damon, qui a le courage de l'épouser. Je respecte & j'honore le Sage, père d'*Ariste*. Le Marquis du Lauret a mon approbation entière; & quant à Géronte, l'Oncle d'*Ariste*: oh! je consens de boire bouteille avec lui. Je puis fort bien souffrir *Finette*. Je lui pardonne la petite sottise qu'elle dit à son bon Maître. \* En un mot, je suis enchanté du Chef d'Oeuvre de *Destouches*. Cet enchantement ne m'empêche pas de sentir, que l'Autheur mal à propos pourvut sa pièce d'un double Titre. Le premier, celui de Philosophe marié, dicté par le Bon-Sens même, étoit suffisant sans doute. Le second degrade le premier. Quel est-il? *Le Mari honteux de l'être*. Ce dernier titre est à la fois babillard & mystérieux. Au moins on est en droit de demander, si le Philosophe marié est le Mari honteux de l'être, par ce qu'il est philosophe? ou s'il est honteux d'être le Mari de sa femme? ou s'il est honteux d'être marié, n'osant point l'être, suivant son état? Les gens éclairés se doutent de la foiblesse comique du Sage, & tous n'en sont pas fort édifiés. Au contraire, ils se sachent d'être obligés de si bien deviner. Ils y perdent le plaisir de la surprise. Ils n'apprennent rien de nouveau, rien de piquant, lorsque le Philosophe confesse à son Confident, pourquoi il est honteux de son mariage.

D 2

„Nous

\* Acte I. Sc. IV.

„Nous le sçavons, disent-ils, Destouches a trahi le secret de sa Comédie, en lui donnant un second titre, absolument superflu, & même assez préjudiciable.“

*Le Jaloux desabusé*, malgré ses petits deffauts, sera toujours un Bijou théâtral. Il plairait davantage, si ses Lecteurs & ses Spectateurs n'étoient pas assurés, que cet Epoux *jaloux* seroit indubitablement *desabusé*, à la fin de la pièce.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de Poëtes. Voyons maintenant, si je puis reprocher la même faute à nos Profateurs. Je demande pardon au Lecteur, si d'abord je ne lui présente qu'une Payfanne. Mais aussi c'est *la Payfanne parvenue*. Certes, j'ai tout le respect imaginable pour cette Payfanne. Je suis charmé de ce qu'elle est *parvenue*. Seulement je voudrois, que son Biographe eût eu, pour moi, le menagement de ne point m'apprendre, par le Titre, que cette Villageoise sûrement *devoit parvenir*. Peut être suis-je d'un goût particulier. Toujours il me paroît que cette aimable Payfanne m'auroit fait bien plus de plaisir, si j'eusse pû ignorer, pendant quelque tems, la Fortune future & immancable de la Belle.

Ici naturellement j'amène le Payfan *parvenu*. J'ai pour ce Payfan toute la considération, qui lui est due. Je suis charmé de ce qu'il est *parvenu*. Seulement je voudrois que dès la première page, on ne fût point assuré, que le Manant *parviendrait* infailliblement. Cette certitude, je le répète à dessein, et en d'autres termes, cette certitude nous coute & nous enlève l'agrément de prévoir & de présentir. Il ne nous laisse que la fade curiosité d'apprendre, par quels moyens la Payfanne est parvenue; par quels moyens le Payfan est parvenu. Liroit-on moins ces deux Romans, tant lûs & relûs, si l'un s'intituloit simplement *la Payfanne*; si l'autre simplement s'intituloit *le Payfan*?

L'unique bon Ouvrage de Scarron, c'est son Roman comique. Il nous paroîtroit bien plus comique, si l'Auteur

L'Auteur eût pris d'abord le ton sérieux de *Michel de Cervantes*. Sans l'avis de Scarron, on auroit déviné, que son Livret facétieux n'étoit qu'un Roman comique; & la chose en auroit été d'autant plus plaisante. C'étoit encore le jeu de Scarron, de donner à son *Virgile travesti*, le titre d'*Enéide en Vers françois*. \* *Furvière*, qui avoit tant d'esprit & de jugement, ne laissa pas de nommer son Roman, le *Roman bourgeois*. Il auroit pû trouver un meilleur titre.

L'Auteur du *Triomphe de la Vertu*, ou des *Avantures de la Comtesse de Bressol* n'est pas de ma connoissance. J'ose néanmoins l'assurer, qu'il auroit rendu plus interessants ses trois Volumes, en ne chantant point victoire sur les pages des titres. Le *Triomphe de la Vertu* en auroit été d'autant plus éclatant & merveilleux, par les raisons déjà déduites.

Du moins, si j'étois Romancier, je me garderois bien de mettre la queue à la tête de mon Roman. A coup seur, je ne le gaterois point, par un titre trop lumineux, & par consequent nuisible. \*\* Les Ouvrages d'esprit sont semblables à certains Tableaux, qui ne supportent point un excès de lumière, & qui doivent leur véritable éclat à la justesse de leurs ombres. C'est un principe généralement reçu. On vient pourtant de voir, que les plus beaux Génies sont sujets à le perdre de vue. Pour en donner encore une preuve sensible, je citerai une Héroïne, connuë de toute l'Europe, & qui a fait bien du bruit en Angleterre. C'est la celebre *Pamela, or Virtue rewarded*: Pamela, ou la Vertu récompensée. Cet Ouvrage de *Richardson*, a été si bien reçu du Public, qu'il s'en est fait, en moins de six mois,

D 3

quatre

\* *Despyéaux*, en publiant son *Lucrin*, l'intitula: *Poëme héroïque*. En 1701. il lui donna le titre de *Poëme héroï-comique*. Sans l'avis du Poëte, le Public se seroit aperçu de la nature du Poëme.

\*\* Je suivrois plus-tôt l'exemple du bon *Boursault*, qui fit la *Comédie sans titre*. Il a eu des imitateurs, j'ignore avec quel succès au Théâtre.

quatre Editions, & bientôt après, une Traduction françoise. Ce grand succès ne rendit point muets les Critiques à Londres. Ils publièrent contre Pamela, je ne sçai combien de brochures. Je n'entre point en leurs querelles: je declare que je suis *Pameliste*; & que, malgré certains petits écarts, ce bon Roman a toute mon approbation, & merite des éloges, quoiqu'il soit écrit en lettres familières.

Après cela, je prends la liberté de declarer tout de suite, que le Titre le plus babillard, (j'ai manqué de dire le plus bâvard) que je connoisse, c'est précisément celui, que le bon Richardson a imaginé, pour servir, ou de Passe-port, ou de Lettre de recommandation, à sa vertueuse Héroïne. Il faut rendre la chose plus touchante, & mettre devant les yeux des Lecteurs, qui n'ont pas en main l'Original anglois, le titre extraordinaire de ce Roman si renommé.

## PAMELA,

OR

## VIRTUE REWARDED.

In a Series of familiar Letters from a beautiful young Damsel to her Parents. Now first published in order to cultivate the Principles of Virtue and Religion in the Minds of the Youth of both Sexes. A Narrative which has its Foundation in Truth and Nature; and at the same time that it agreeably entertains, by a variety of curious and affecting incidents, is entirely divested of all those Images, which in too many Pieces calculated for amusement only, tend to inflame the Mind they should instruct. &c. &c. &c.

On conviendra, j'espère, que ce Titre n'est pas trop laconique. Le Traducteur françois a jugé sagement, qu'il



qu'il falloit faire main basse sur ce fatras, & ne charger point le titre. *Pamela, ou la Vertu recompensée*; voilà tout ce qu'il en a traduit.

Selon moi, le sage Traducteur auroit bien fait de supprimer encore cette *Vertu recompensée*. Elle prive le Roman de ce goût piquant d'en connoître la queue. L'Auteur a beau placer sa Pamela en des situations critiques & dangereuses; je n'en suis point ému. *La Vertu recompensée*, que mes yeux rencontrent au haut de chaque page, me deffend de trembler, pour l'honneur de la Belle, en péril par sa faute.

Je sens que je ne m'explique pas aussi clairement que je voudrois m'expliquer. Ainsi je dois conjurer les Auteurs futurs d'approfondir la chose. L'Histoire de Pamela est toute propre à l'éclaircir. Qu'ils ayent donc la bonté d'examiner, s'il n'est pas vrai, que le haut des pages, en cent endroits intéressants, tranquille le Lecteur, que l'Auteur cherche à inquieter, à mettre en allarmes? Il a beau m'effrayer, en conduisant Pamela sur le bord de quelque abîme: Je sçai, grace au titre babillard, que cette Pamela restera vertueuse, & que sa *Vertu* sera *recompensée*. C'est ce que je ne devois apprendre, qu'au bout du dernier Tome.

Qu'on ne me reproche point, que je suis tombé en des redites. C'est à dessein prémédité, que j'ai repeté les effets odieux des Titres babillards, parce que je voudrois en degoûter entièrement les jeunes Ecrivains. Ils auront de la peine à sacrifier un Préjugé, à l'autorité d'un Babioliste.



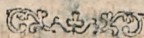


## PIECES

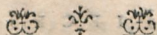
## FUGITIVES.

Suivant une Observation de l'Abbé *Des Fontaines*,  
 „c'est rendre un vrai service à la République des  
 „Lettres, que de lui donner des Recueils de *Pièces fu-*  
 „*gitives*. Ces petits Ecrits meritent quelquefois, à  
 „plus juste titre, de voir le jour, & d'être transmis à  
 „la Posterité, que les plus gros ouvrages. Cependant,  
 „publiés en particulier, leur petitesse les avilit & les  
 „laisse à peine appercevoir. Incapables d'occuper une  
 „place dans les Bibliothèques, ils se voyent presque  
 „toujours dédaignés des Bibliophiles; en sorte que la  
 „pluspart naissent & meurent en même tems. Mais  
 „lorsque ces petits Ecrits font, pour ainsi dire, une  
 „espèce d'association, & qu'ils se réunissent pour former  
 „un Corps un peu considerable, alors ils s'attirent  
 „l'attention du Public; ce n'est plus une Feuille vo-  
 „lante, ce n'est plus une Brochure; c'est un Livre, &  
 „souvent un Livre estimé & recherché.“ \*

Sur la foi de l'Abbé *Des Fontaines*, on prend le  
 parti d'offrir au Lecteur de petites pièces en vers, d'au-  
 tant plus fugitives, qu'elles ne furent jamais imprimées.  
 Elles auront toutes au moins le mérite de la nouveauté.  
 Comme nous sommes dans un tems, où quantité de  
 bonnes Villes ont lieu de craindre d'horribles sièges,  
 je commencerai par des Strophes Philosophiques, &  
 relatives aux horreurs de notre Siècle.



\* Tome XIII. des Observat. p. 234. ou l'Esprit de l'Abbé  
 Des Font. T. I. p. 386 & 387.



STROPHES  
PHILOSOPHIQUES  
D'UN  
FRANC - MAÇON.

**E**ntre l'Etude & la Paresse,  
Chers enfants de l'Oisiveté,  
Je veux jouir de ma mollesse,  
Au giron de la Liberté.  
Tandis que sans miséricorde,  
Sous mes yeux l'horrible Discorde  
Se baigne dans le sang humain:  
Malgré le Meurtre & la Rapine,  
J'embrasse une Muse badine,  
En Franc-Maçon républicain.  
Le jus, qui coule dans mes veines,  
Ne fera jamais repandu,  
Ni pour vous, Rois! ni pour vous, Reines!  
Non, tant d'honneur ne m'est pas dû.  
Pour l'Amitié solide & tendre,  
Ah! j'ai tout mon sang à répandre,  
Sans être Esclave foudroyé.  
A ma Morale trop fidelle,  
Je désire une Mort, plus belle  
Que celle d'un Serf foudroyé.  
Que l'équivoque Politique  
Enseigne aux Séjans de nos Cours,  
Dans un Dédale despotique,  
Sa fausse marche & ses détours:  
Ma plume abhorre un mot funeste,  
L'Art de forger un Manifeste,  
N'est point au rang de nos Beaux-Arts.

Voudrois-je, au Conseil des Ministres,  
 Enfanter des Ecrits sinistres,  
 Arrêts de Mort aux Champs de Mars?

Thémis remplit son Sanctuaire  
 De Daguefleaux, de Montequieux:  
 Il me suffit, que j'y revère  
 Ces Salomons, ces Demi-Dieux.  
 L'auguste Thémis me dispense  
 Du soin de tenir sa Balance,  
 J'en suis indigne, & je le sçai.  
 Thémis épargnant ma personne,  
 Il me suffit, qu'elle couronne  
 Ma Prose consacrée au Vrai.

L'Ardeur de bâtir des Systèmes,  
 Sur des Systèmes décevants;  
 L'Honneur d'apprendre aux Nicodèmes  
 La source & les chemins des vents;  
 La Gloire d'inviter tout Homme,  
 A s'ériger en Astronome,  
 N'ont rien qui pourroit m'émouvoir;  
 Plus savant que n'étoit Socrate,  
 J'ai le Sçavoir, qui seul me flatte,  
 Que j'ose me vanter d'avoir.

L'aimable Iris électrisée,  
 M'offre, en riant, un doux Baïser.  
 A ma honte, elle est refusée,  
 L'aimable Iris doit m'excuser.  
 La Nature incompréhensible,  
 Ressemble à cette Iris terrible,  
 Qui me repousse en m'attirant.  
 Je ne conçois point ce Prodige,  
 Je sens d'autant plus de Prestige,  
 Et je l'admire en soupirant.

L'Histoire est toujours consolante,  
 Quel fond pour un Etre isolé!  
 L'Histoire aujourd'huy m'épouvante,  
 Sur la foi du Siècle écoulé.  
 Quoi! subirons-nous, sur les traces  
 De nos Ancêtres, leurs disgraces,  
 Durant le cours de trente hyvers?  
 J'y consens. Si la Providence  
 Nous dicte cette pénitence,  
 Bénissons même nos revers.

Bellone aux Loix ferme la bouche,  
 Filles du Ciel! osez chanter.  
 On s'investit, on s'escarmouche:  
 Comus veut rire & banquerer.  
 Grand Prêtre de ce Dieu propice,  
 Puis-je manquer à mon Office?  
 Je brave le Dieu des Combats.  
 Je dine en paix, en paix je soupe,  
 Et consacre à l'Amour la Coupe,  
 Qui regne entre mes deux Répas.

Faut-il, malgré mon Sacerdoce,  
 Par le plomb ou le fer périr?  
 L'Insulte, qui seroit atroce,  
 Seroit le dernier à souffrir.  
 Annibal est devant nos Portes;  
 Je voi le feu de ses Cohortes;  
 Qu'Annibal entre triomphant.  
 A quelque coup que je succombe,  
 Ecrivez, Muse! sur ma Tombe:  
 CY GIT, BELLE' EGLE! VOTRE AMANT.

Les Editeurs sont en possession de prodiguer leurs  
 louanges, aux morceaux poétiques, dont ils regalent  
 le Public. C'est en quoi les Editeurs n'ont pas tant de  
 tort qu'on pense. Ils sont responsables des Pièces  
 d'au.

d'autrui, au moment qu'ils les publient. Or il est décidé, que le nombre des Connoisseurs n'approche point de celui des Poëtes. En magnifiques vers anglois, l'illustre *Pope* l'a démontré. Long tems avant lui, le savant *Huet* \*, en prose françoise, denonça au Public cette verité incontestable. Il est donc tout simple, tout naturel, d'imiter ces Marchands, qui nous expliquent au long les qualités & les beautés des Marchandises qu'ils nous débitent. Je serois par consequent en droit de prêter les plus belles couleurs à mes pièces fugitives. Je n'en ferai rien, par respect & par modestie. Pour faire le Charlatan, j'ai une opinion trop haute du discernement & du goût de mes Lecteurs. Je suppose avec raison, que quiconque peut s'amuser à lire mes Babiotes, doit nécessairement goûter les pièces travaillées, dont, selon moi, j'enrichis ces Babiotes.

En cette confiance raisonnée, j'offre à mes Lecteurs un autre morceau du même Auteur; mais dans un genre, dans un goût bien différent. Il n'a point le mérite de *l'opportunité*, par ce que notre Siècle n'a point d'Ingrats \*\*. Les Satiriques disent, que faute de Bienfaiteurs, les Ingrats sont absolument disparus. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne n'avouë d'être, ou d'avoir été ingrat, ou de vouloir le devenir.

Quoi qu'il en soit, je ne supprimerai point des Vers composés sur l'ingratitude, en faveur des Ingrats. Je me flatte, que même notre Siècle voudra bien rappeler l'ingratitude, en lui fournissant des moyens de se manifester. C'est, sur tout en cette vuë charitable, que je prie le Lecteur de lire, avec quelque attention, le morceau suivant :

SUR

\* *Huetiana* LXXIV. p. 173.

\*\* Les Ingrats commencent, déjà dans le Siècle passé, à devenir rares. „Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, par ce qu'il y a bien moins de généreux qu'on ne pense,“ *difoit St. Evremond*, qui connoissoit les Hommes.

SUR  
L'INGRATITUDE.

**N**e nous rébutons point à servir les Ingrats,  
Comblons les de bienfaits, malgré leur turpitude.  
C'est l'unique parti, que de l'Ingratitude  
Le Sage sçait tirer, & n'en est jamais las.

Laisser l'Ingrat sans assistance,  
C'est non pardonner, c'est punir.  
C'est une espèce de vengeance,  
Qu'on accorde à son souvenir.  
Rendre service à l'honnête homme,  
C'est placer, en bon Oeconome,  
Un capital, sans risquer rien.  
Aux Ingrats encore être utile,  
C'est faire, en Commerçant habile,  
Toujours travailler tout son Bien.

N'attendant que du mal de tous ceux que j'oblige,  
D'entre eux le plus hideux ne sçauroit me duper.  
Il se trompe, le fou, s'il pense me tromper,  
Ne m'étonnant jamais, jamais il ne m'afflige;  
Il m'oblige à son tour, il me met en état  
De servir en secret souvent le même Ingrat.

Heureux le Mortel charitable,  
Qui, toujours fidelle au Prochain,  
Mérite le Titre adorable  
De Protecteur du Genre humain.  
Qui, non trop juste, non sévère,  
Dans le coupable voit un Frère,  
Et lui tend aussitôt les bras;  
Qui seul se suffit à lui même,  
Et fait comme l'Être suprême,  
Chaque jour mille & mille Ingrats! \*

Pour

\* Si vous voulez imiter la Divinité, faites du bien aux ingrats. Le Soleil se lève aux méchants comme aux bons; & les

Pour l'intérêt de l'Homme, ainsi que pour sa gloire,  
On devoit ignorer notre cruelle Histoire.

Si l'Univers peut être un objet pour les Morts,  
Colomb! vois l'Amérique, & pleure sa misère.

Pourquoi découvrir - tu ce Monde & ses Trésors?  
Pour y faire abhorrer l'Europe mercénaire.

Quel fut le fruit heureux de ta sagacité?  
Quel fut le noble prix de ton rare courage?

La risible Immortalité

De ton Nom & de ton Voyage.

Chargé de fers honteux, \* tu révis cette Cour,  
Qui d'un Monde nouveau, graces à toi, Maîtreffe,

Pour être, sans rougir, ingrater, à ton retour,  
Prettoit aux Délateurs une oreille traitresse;

Ton Histoire m'apprend, infortuné Génois!

Qu'on a tort de servir l'avidité des Rois.

Pour donner, nous dit-on, à l'Ecosse nouvelle,  
Des limites, peut-être accablantes pour elle,

Des Noirs contre des Noirs, des Blancs contre des Blancs,

Combattent en Lions, pour le choix des Marchands;

Tandis que des Colombes, peut-être encore à Gènes,

De plus d'un Hôpital découvrent les Domaines.

Mieux baptisés qu'instruits, si pourtant des Chrétiens,

Sans toi, feroient encor barbares & payens,

Console toi, Colomb! quand la Terre, en demence,

Méconnoit nos travaux; le Ciel les récompense.

N'est-ce pas tout pour nous? Par ton Histoire enfin,

Histoire

„& les Mers sont ouvertes aux pirates comme à ceux qui  
„navigent pour le bien de la Société, dit Senéque.

\* Le Capitaine du Vaisseau, sur lequel Colomb fut embarqué, offrit de lui oter ses fers. Colomb, malgré son grand âge, n'y consentit point. Il revint en Espagne chargé de fers. Il porta ces fers partout où il alla: ils étoient toujours suspendus dans sa chambre; & il voulut qu'ils fussent enterrés avec lui. *An Account of the European settlements in America Lond. 1757 a Vol. in 8.*



Histoire à jamais instructive, \*  
 Je ferme la bouche plaintive  
 Au Mortel bienfaissant, trahi par son Prochain.

Envers son Créateur ingrate Créature,  
 L'Homme doit confesser, qu'un cœur reconnoissant  
 Est plutôt, de DIEU même, un rare, un beau présent,  
 Qu'un Don gratuit de la Nature.  
 Toujours en des besoins, toujours l'Homme emprunteur  
 Se plaint à recevoir le secours nécessaire:  
 Choque-t-il son orgueil? pour lui sçut-on trop faire?  
 Honteux de trop devoir, il hait son Bienfaiteur.

Il est, dans les Mœurs, un Sublime,  
 Au quel *Longin* n'a point pensé;  
 Qu'Auguste nous a bien tracé,  
 Auguste de Cinna recompençant le crime;  
 Portez, petits Mortels! portez vos fiers regards  
 Sur le Tyran Romain, le premier des Césars.

L'Ingratitude abominable,  
 D'un lâche orgueil enfant brutal,  
 Sera, devant Dieu, punissable,  
 Et non devant mon Tribunal.  
 Que l'Ingrat toujours me haïsse.  
 Pourvu que toujours je jouïsse  
 Du bonheur de le secourir.  
 Je tire un intérêt honnête  
 Des Biens, dont je charge sa tête,  
 Et ces Biens ne sçauroient périr.  
 Ne criez donc plus, Chrétiens! contre ce Monde,  
 Où s'offrent tant d'objets à votre Charité.  
 Annoblissez

\* Il faut ici avertir, que la vie de Colomb, écrite par son fils *Ferdinand*, Prêtre établi en Espagne, a été dictée par la Politique; & que dans tous les Dict. histor. l'Article de Colomb est plein de fautes d'omission impardonnables.

Annoblissez vos cœurs. La Générosité  
 Ne veut point, qu'en perdant, on se plaigne ou qu'on  
 gronde;  
 Voulez vous être grands, envers tous vos ingrats?  
 Augmentez en le nombre, & n'en vous vantez pas.

Encourager l'Honame à augmenter le nombre des  
 Ingrats, d'une façon si solide: ce n'est point prêcher  
 une mauvaise Morale. Plaise au Ciel, que ce ne soit  
 pas prêcher aux foux!

Ceux qui trouveront ces vers sur l'ingratitude trop  
 graves, pour figurer dans une Babiole, sont priés de  
 considérer, que la bigarure constitué l'essentiel, dans le  
 goût baroque d'un Recueil à la moderne. En confor-  
 mité de la règle, on ne manque point de fournir deux  
 morceaux poétiquement jumeaux, enfans d'un Philosophe  
 galant-homme, ou d'un galant-homme philosophe;

LES  
 BIENS DE LA VIE.

*Quis est tam compositæ felicitatis, ut non aliqua  
 ex parte cum status sui qualitate rixetur?*

*Boët. 2. Conf. pr. IV.*

La Santé, le Répos, l'Aïfance, l'Amitié,  
 Sont quatre Biens, qui font le bonheur de la vie.  
 L'homme sans eux, n'est plus, qu'un objet de pitié,  
 On se passe, avec eux, de la Philosophie.  
 Mais, lorsqu'on sçait se passer d'eux,  
 Et s'estimer encore heureux;  
 Lorsque, tranquille dans l'orage,  
 En bon Pilore, on sçait trouver  
 Toujours un port: c'est bien prouver  
 Les trente & deux quartiers du Sage.

Ai-je

Ai-je de la fanté? suis-je un jour en répos?  
 Suis-je bien à mon aise? ai-je un ami sincère?  
 Non, Dieu! vous le sçavez, j'ai le don de me taire,  
 Et de me croire heureux: je suis donc un héros.

Mon cœur fait ce beau Sillogisme,  
 Où mon Esprit rétif ne voit point d'héroïsme:  
 Taifez vous, Esprit raisonneur!  
 Pour penser juste, il faut penser comme mon cœur.

De ma Félicité suprême,  
 Deux beaux yeux, en pleurant, daignèrent m'assurer.  
 Beaux yeux! depuis vos pleurs, j'ai cessé de pleurer,  
 J'ai tous les Biens: Elvire m'aime.

SUR  
 LA SOLITUDE  
 A  
 LA CAMPAGNE.

*Beatus ille, qui procul negotiis,  
 Ut prisca gens mortalium,  
 Paterna rura bobus exercet suis.*

Horat.

Heureux, qui détaché du Monde,  
 Ainsi que nos premiers Mortels,  
 Cultive, d'une main féconde,  
 Lui même ses champs paternels:  
 Qui, non Hérmitte, ou fier sauvage,  
 Mais tel qu'Horace a peint le Sage,  
 Sçait vivre en Horace éclairé;

Tome III.

E

Qui

Qui, se rendant délicateuse,  
L'oisiveté laborieuse,  
Travaille en Savant découvrir!

Une totale solitude  
Doit avoir, tôt ou tard, quelque retour trop rude :  
L'Homme est né, quel qu'il soit, pour la Société,  
Le plus fier des *Timons* sent cette vérité.

Pour vivre heureux, j'exige une Eve, qui fidelle,  
Et solitaire par amour,  
Permet, que je lui dise, au moins deux fois par jour,  
Iris! n'est-il pas vrai, que la Campagne est belle?





SUR  
LA LANGUE LATINE.

*C'est par l'étude, que nous sommes  
Contemporains de tous les hommes,  
Et citoyens de tous les lieux.*

*Houd. de la Motte.*

Que ceux qui chérissent la Langue latine, ne lisent point cette Babiolo françoise. J'aime toutes les Langues, & je les posséderois toutes, si l'on pouvoit les apprendre, comme on acquiert leurs Dictionnaires. Un Anonyme anglois, dans une Dissertation \* savante, sur l'utilité de la littérature orientale, a fait voir, combien la connoissance de l'Hébreu, de l'Arabe, de l'Armenien, du Syriaque &c. est utile, même pour l'intelligence de nos Auteurs prophanes. Pignore ce qui en est; mais je seai, que le cher *Rollin* s'est noblement exprimé, sur l'intelligence des Langues. Le passage merite d'être transcrit, en faveur de ceux qui n'ont pas le bonheur de connoitre ce bon Ouvrage. \*\* „L'intelligence des „Langues sert comme d'introduction à toutes les sciences. Par elle nous parvenons, presque sans peine, à la „connoissance d'une infinité de belles choses, qui ont „coûté de longs travaux, à ceux qui les ont inventées. „Par elle tous les Siècles & tous les Païs nous sont „ouverts. Elle nous rend en quelque sorte contemporains de tous les ages & citoyens de tous les Royaumes, & elle nous met en état de nous entretenir, en-  
E 2  
„core

\* *An Essay on the Usefulness of oriental Learning. Lond. 1739.*

\*\* Manière d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres, L. 1. p. 1.

„core aujourd' huy, avec tout ce que l' Antiquité a pro-  
 „duit de plus savants hommes, qui semblent avoir vécu  
 „& travaillé pour nous. Nous trouvons en eux, com-  
 „me autant de Maîtres, qu' il nous est permis de consul-  
 „ter en tout tems; comme autant d' amis, qui sont de  
 „toutes les heures, & qui peuvent être de toutes nos  
 „parties, dont la conversation toujours utile & toujours  
 „agréable, nous enrichit l' esprit de mille connoissances  
 „curieuses, & nous apprend à profiter également des  
 „vertus & des vices du Genre humain. Sans le secours  
 „des Langues, tous ces Oracles sont muets pour nous,  
 „tous ces trésors nous sont fermés; & faute d' avoir  
 „la clé, qui seule peut nous en ouvrir l' entrée, nous  
 „demeurons pauvres, au milieu de tant de richesses, &  
 „ignorants au milieu de toutes les sciences.“

Que dire, après cela, de ces pères, qui n' engagent  
 point leurs enfans à apprendre les Langues? La belle  
 Langue des anciens Romains, n' est en nos jours que la  
 Langue des Savants. Néanmoins on la néglige en  
 bien des climats; tandis qu' on y enseigne un Latin bar-  
 bare, \* au grand detrimement de l' Europe; c' est le sujet  
 de cette Babilole, que les grands Politiques devoient  
 prendre à cœur, soit dit sans vanité.

Communément on accuse le Latin, d' être une Lan-  
 gue difficile. C' est de quoi il est très-permis de douter.  
 Ce n' est point la langue, c' est la Grammaire, qui em-  
 barasse les enfans. Les diverses Methodes de l' en-  
 seigner ne sont point également convenables. Chaque  
 Nation devoit avoir sa methode particuliere. M. *Plu-  
 che* se plaint beaucoup des Ecoles Latines (telles qu' el-  
 les sont aujourd' huy en Espagne, en Italie) dans *la Mé-  
 canique des Langues & l' Art de les enseigner*. Diroit-  
 on que les Langues ont une Mécanique? Je n' ai pas  
 l' honneur de la connoître: j' aurai celui d' avertir les  
 Pères

\* Que les Allemands appellent: *Latin de Cuisine*, tel qu' il  
 brille dans les *Epist. obscur. Viror.* Satyres magnifiques.

Pères de famille, qu'ils ont tort de faire étudier des enfants, qui abhorrent la Grammaire. Que peut-on se promettre du Génie d'un *Nigaudinet*, dès qu'il trouve les Declinaisons, les Conjugaisons & les Règles les plus communes de la Syntaxe, trop épineuses et trop herissées pour lui? Il est vrai, que des enfants, d'abord rebutés par des difficultés aussi légères, n'en deviendront pas moins de bons Savants, et même des Critiques très-estimables. Mais ces exemples, si rares, ne prouvent rien. Ils ne doivent point cajoler l'espoir d'un père, convaincu que son fils gémit, sous les ronces de la Grammaire Latine.

Remarquons en passant, & par parenthèse, qu'en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse & en bien des Climats du Nord, on a tort d'enseigner d'abord la Grammaire latine. Pourquoi ne commence-t-on point par la grecque? Elle est plus analogique au langage de ces Peuples; \* & elle engageroit un nombre infini de jeunes gens, à s'appliquer au Grec, langue qu'à grand tort on ne croit plus trop nécessaire. La nécessité réelle de savoir le Latin, soutiendrait toujours ce Latin; & la Grammaire grecque, \*\* toujours Grammaire, faciliteroit infiniment l'intelligence de la Latine & de toutes les autres Grammaires du Monde. Il s'agit principalement d'inculquer d'abord une idée juste d'une Grammaire quelconque. Pourvu qu'elle soit claire, non surchargée de Règles, & à la portée de la jeunesse; cette Grammaire sera une introduction heureuse en toutes les Grammaires imaginables; je le repete: on ne sçauroit trop le repeter.

E 3

Si

\* Les premiers mots que les enfants prononcent, ne sont-ce pas des mots grecs? Pappa & Mamma, ou Papa & Mama sont encore deux mots, entrés en bien des langues vivantes.

\*\* La Nouvelle Methode pour apprendre facilement la Langue grecque, de *Lancelot*, est si parfaite, à tous égards, que ceux qui s'en serviront, s'étonneront de leurs progrès rapides.

Si quelque Regent voudra bien essayer la chose, il sentira, que la Langue latine n'est point une langue fort difficile à être bien enseignée. Sur cet Article, on auroit tort de consulter uniquement les Pédants, prévenus & blanchis dans l'Ecole. Selon toutes les apparences, ces derniers seduisirent feu Mr. de *Maupertuis*. Mal satisfait de toutes les Ecoles, il auroit voulu les anéantir toutes, & bâtir des Villes Latines, où le petit peuple même, auroit parlé le Latin, des Polonois & des Hongrois s'entend. Un excès de zèle dicta ce Projet étrange à l'illustre Président. Il ne se rappella point les beaux vers latins, composés à l'âge de treize ans, par son ami & par son Collègue Mr. de *Fontenelle*. L'Anti-Lucrèce du Cardinal de *Polignac* prouve encore, qu'en France la bonne Latinité, quoique rare, n'est point renfermée dans les Collèges ou dans les Couvents. Mille & mille ouvrages, écrits dans le vrai goût en beau Latin, sont autant de témoins irréprochables, en faveur des Ecoles et de leurs laborieux Regents, contre le Préjugé, qui condamne la pluralité des Methodes modernes. Quel Siècle a jamais rendu pleinement justice aux Gens de bien, réduits à instruire la première Enfance? En son tems, *Lucien* déclara déjà, sur son ton caustique, que *ceux que Jupiter hait, il les fait Maîtres d'Ecole*. De cette reflexion, si satirique & par malheur si vraie, on a fait l'Adage latin:

*Quos Jupiter odit, Ludimagistros facit.*

De crainte de voir la Barbarie retourner sur ses pas honteux dans toute l'Europe, payons mieux, & honorons d'avantage, tous ceux qui se consacrent au pénible metier d'enseigner le Grec, & le Langage de l'ancienne Rome,

En revanche faisons main basse sur toutes ces tristes & misérables Ecoles, où l'on enseigne ce qu'on appelle très-improprement *le Latin*. Louons d'abord, et condamnons en suite, le zèle inconsidéré de ceux, qui pro-  
eurent



curent aux enfans des pauvres, les moyens d'apprendre le Latin en question. Tranchons enfin le mot, disons tout net: „*Qu'en certaines Régions, cette Langue latine est une peste perpetuelle, qui arrache à l'Etat un nombre innombrable de jeunes citoyens, morts pour cet Etat, & néanmoins toujours vivants, à la charge de cet Etat même.*“

Je ne toucherois pas cette corde, si, dans les païs Catholiques Romains, on n'imprimoit des Ouvrages raisonnés, pour convaincre les Souverains, que le nombre prodigieux & non limité des Religieux de toute espèce, enerve absolument l'Etat, & lui porte encore bien d'autres préjudices. Il est connu, qu'en Portugal, en Espagne, en France, & en d'autres païs, les Politiques cherchent des moyens d'amortir l'ardeur monastique, dont la jeunesse se laisse éblouir & entraîner.\* En cette vue, on a descendu à certains Ordres, de recevoir les vœux des Novices, au dessous de vingt & cinq ans. Tous les gens sensés approuvent cette sage Ordonnance. Je doute, qu'ils approuvent de même les conseils violents de quelques Financiers Déspotes. Ils voudroient que les Souverains eussent la charité de s'emparer de toutes les richesses monacales. Qu'aïors les Moines depouillés auroient de la peine à se recruter; & qu'à la fin de ce Siècle, leurs Couvents se trouveroient vuides, à la disposition de ces Souverains charitables. \*\*

L'expedient est sans replique. Cependant je ne le proposerois point à un Prince que j'estimerois, pour cause. Et quand tous les Moines riches seroient exterminés, comme les fameux Templiers, par politique:

E 4

l'Etat

\* Espèce de maladie, qui attaque la jeunesse, dit le bon Abbé de Saint Pierre; il l'appelloit la petite verole de l'Esprit.

\*\* Voyez, entre autres pièces, le Mémoire sur la Necessité de diminuer le Nombre & de changer le Système des Maisons religieuses. 1755. in 8.

L'Etat n'y gagneroit rien. Au lieu de vingt mille Moines riches, les Peuples auroient cent mille Moines mendians à nourrir. Dans les tems difficiles, les Princes ne trouveroient pas ces ressources, qu'ils trouvent aujourd'hui dans les riches Monastères.

Sans manquer à la Religion, & sans anéantir la Liberté publique, le Bon-Sens indique des remèdes justes & honorables, contre la *Monachomanie*, si funeste à la population.

A l'exemple des Médecins, commençons par l'examen de l'Origine du Mal. Ceux qui l'imputeroient, par bonté d'ame, à un excès de dévotion précoce, connoitroient peu, selon moi, les dispositions communes de la jeunesse la plus docile & la plus réglée. L'Origine du mal gît dans les Ecoles nombreuses, où l'on enseigne *gratis* le Latin, à tout Animal-Mâle, dès qu'il se présente pour l'apprendre. \* N'est-il pas vrai, que dans tous les païs Cathol. Rom. on voit de petits gueux, qui mendient, & fréquentent les Ecoles latines? Peut-on s'empêcher de donner l'aumône, à un joli drôle, lors que d'un air touchant, il vous dit: *sum pauper studiosus*. je suis un pauvre Etudiant? L'enfant se familiarise également avec la Bécace & avec la Grammaire. Voilà les deux sources *sacrées*, où le *pauper studiosus*, à l'âge de vingt ans, ne sachant où donner de la tête, puise enfin une vocation prétendue, & se jette dans le premier Ordre mendiant, où il s'offre un azyle contre l'opprobre & la misère. Ses amis & ses parents, ne voyant pour lui que cette ressource unique, appuient la résolution désespérée du Mendiant latin. Les Moines, de leur côté, n'oublient rien pour acquérir un nouveau Frère. Bref, tout le monde tombe d'accord, que

\* L'Ecrit, qu'on appelle le *Testament du Card. de Richelieu*, condamne, quoique par d'autres motifs, le nombre prodigieux des Ecoles Latines.

que Dieu appelle ce miserable sans secours, à l'Etat le plus saint de la vie.\*

Le fils du petit Bourgeois frequente également quelque Ecole latine. Il ne trouve pas de quoi continuer ses études. Cependant tout glorieux de son peu de Latin, il se garde bien de marcher sur les pas de son père. Proposez au jeune fou d'embrasser quelque profession, ou de se choisir quelque metier convenable: il prendra ce sage conseil pour un affront fait en face. Quoi! il n'auroit appris du Latin, que pour travailler de ses mains; pour devenir un Courtaud de Boutique; ou pour porter le moufquet, comme un garnement, qui n'est bon qu'à être tué à la guerre? Il se donneroit plutôt au Diable. Faute de charge, faute d'emploi, il se consacre à Dieu. Il endosse un habit monacal. Au bout de l'année, le Grivois, faisant vœu de pauvreté, abjure le travail & l'indigence. Les gens les plus respectables l'appellent *mon reverend Père!* Il mange à la table des Grands; & son exemple fait l'impression la plus seduifante, sur tous les jeunes gens de son espèce.\*\*

La Langue latine est donc absolument la plus nourissante de toutes les Langues du Monde. Quel calculateur pourroit jamais nous indiquer le nombre des bouches, utiles ou non utiles, qu'elle entretient si richement, quoiqu' on la range parmi les langues mortes? Par tous ses effets, elle est bien réellement vivante. Mais il faut aussi tout dire: c'est par-là même, qu'elle devient une peste secrete & continuëlle, qui annuelle-

E 5

\* Il me semble qu' on devoit dire à ce Miserable: *Mon Enfant! ne méne point une vie de mendiant; Il vaut mieux mourir que de mendier.* Ecclef. Ch. XL. v. 29.

\*\* Le celebre Abbé de Vertot, d'une famille noble & ancienne de Normandie, se fit ainsi Capucin à l'âge de 16 ans. Il passa ensuite dans l'Ordre de Prémontrés, & devint enfin Ecclesiastique Séculier, dès qu'il trouva le moyen de le devenir.

nuëllement enlève à l'Etat, comme on l'a dit, un nombre innombrable de jeunes citoyens, enterrés pour l'Etat, & à charge de l'Etat, vivants. La Langue latine; Nourrice de tant de bouches avides, est donc l'ennemie la plus insigne de la Nature, protectrice de toutes les propagations possibles. De tant de verités palpables, il résulte en bonne Logique, que les Souverains devoient diminuer considerablement le nombre des Ecoles latines. On devoit au moins les rendre inaccesibles aux enfants de la Populace; & encore aux enfants privés du moyen d'achever leurs études. S'il est vrai, que le salut du Peuple doit être la loi suprême: je ne propose rien, qui ne soit digne de l'attention publique; & j'ai, de mes Lecteurs, une opinion trop haute, pour m'expliquer plus amplement sur cette matiere.

Sans doute on m'objectera, qu'en diminuant le nombre des Ecoles, ou qu'en fermant les Ecoles aux enfants sans bien & sans secours, on priveroit indubitablement l'Europe d'un bon nombre de Savants estimables. On me dira que la charité ne permet point d'interdire aux fils du pauvre, une Ecole consacrée au Public. On me citera les exemples fameux des pauvres Etudiants, dont la Providence a scû faire des Savants du premier ordre.

A toutes ces objections plausibles, on pourroit répondre, sans chicaner en Sophiste politique. Du manque de quelques Savants possibles, l'Etat se consoleroit, en conservant au monde une multitude de citoyens utiles, qui repareroit les pertes, que les guerres causent au Genre humain. Nous vivons dans un Siècle, où les Savants sont moins nécessaires que les Agriculteurs; & les Pères Moines, moins nécessaires que les Pères de famille.

Malgré tout cela, consentons à la continuation de nos Ecoles. Qu'on y reçoive, sans la moindre difficulté, le Marmot qui se présente. Qu'il plaise aux

Sou-

Souverains de faire, à leurs depens, enseigner le Latin à tous les enfants mâles de leurs sujets. Qu'on bâtitte enfin des Villes Latines, à la place des Villes saccagées.

Mais de grace, qu'on ne prenne plus pour des Savants habiles, tous ceux qui devinent le Latin de *Thomas d'A Kempis*. Que le celebre *Simon*, \* si respectable dans la République des Lettres, soit au moins de quelque poids ici. Le docte Simon voyoit avec douleur, qu'on faisoit de la Prêtrise, une espèce de Metier mécanique. En ses Lettres critiques, il soutint hautement, que tout Prêtre & tout Religieux devoit être *Homo trilinguis*: c'est à dire, qu'outre sa langue maternelle, il devoit posséder l'Hebreu, le Grec & le Latin. Il prouva, que sans l'intelligence de ces Langues sacrées, on ne scauroit être bon Théologien, & qu'un Prêtre sans Théologie &c. &c. &c. \*\*

Supposons maintenant, qu'un Souverain, convaincu de cette verité, si facile à concevoir, deffendit en conséquence à tous les Ordres, de donner la Prêtrise à des gens, qui ne seroient pas déjà Théologiens: (*homines trilingues*) pourroit-on, avec justice, blâmer un Souverain, Protecteur si zélé de la sainte Théologie? Dans les Pais protestants, on fut autrefois très-sevére sur l'Article des trois Langues théologiques. Si, en certains endroits, les Princes dispensent là dessus; tant pis pour ces Princes. Les Princes Cath. Rom. ont bien d'autres raisons d'exiger la connoissance des Langues mortes. La Ste. Eglise Romaine ne scauroit désapprouver la vigilance du Souverain, qui en ses pais ne veut point, que des Mulets deviennent Prêtres, Moines ou Curés.

\* Prêtre de l'Oratoire; v. ses Lettr. critiq.

\*\* Il est singulier, autant qu'il est vrai, que sans des Langues mortes, les vivants ne scauroient devenir ni bons Théologiens, ni bons Medecins, ni bons Jurisconsultes, ni bons Historiens.

Curés. L'ignorance du Clergé rend le Clergé méprisable ou ridicule, & la honte en rejailit sur qui? Non sur le Clergé ignorant, qui veut vivre, mais sur celui qui devoit l'obliger à étudier, à acquérir des lumières à son état indispensables.

„Un Prêtre d'Allemagne a été si ignorant, qu'il „baptisa, *in nomine patris, filia & spiritua sancta.* „Ne croyez pas que ce soit un Conte, fait à plaisir; „cela est très-serieux, & on disputa long tems, si le „Baptême étoit valable. Le Pape Zacharie, qui étoit „alors sur le St. Siège, decida pour l'affirmative, ayant „égard à l'intention, qui étoit bonne.“

Voilà ce qu'on lit, dans un livre imprimé à Paris, \* avec privilège du Roi. Ce fut un Membre de l'Académie françoise, qui sauva de l'oubli cette Anecdote theologique, à l'honneur de l'Allemagne. Il seroit aisé d'ajouter des preuves plus recentes de la crasse ignorance du Clergé, si le Public avoit besoin de preuves pareilles.

Finissons cette Babiote, par une reflexion serieuse, que les Théologiens, les plus portés pour les Ordres religieux, ne trouveront ni hérétique ni condamnable.

N'est-il pas vrai, que ce qu'on appelle *le Noviciat*, n'a été inventé & introduit, que pour s'assurer de la réelle & constante volonté, de la solide disposition, & de la parfaite capacité, en un mot, de la vraie vocation de quiconque se presente, pour être reçu en quelque Ordre religieux?

N'est-il pas vrai, qu'en presque tous les Ordres, le Noviciat est extrêmement rude, quoiqu'il ne soit pas d'une longue durée?

N'est

\* *Carpentariana*, ou Remarques d'Hist. &c. de Mr. Charpentier, impr. à Paris en 1724. avec Privilège du Roi, daté du 7 d'Oct. 1723. Le Maître des Sentences rapporta ce fait L. 4. Sent. dist. 6.

N'est-il pas vrai, que bien de jeunes inconsiderés perdent dans le Noviciat l'envie de se faire Religieux, quittent le couvent, & rentrent dans le Monde?

N'est-il pas vrai enfin, que d'autres supportent les rigueurs du Noviciat, & font les vœux avec une édification admirable; mais au bout de quelques années, rompent ces mêmes vœux, & prouvent par là, qu'ils n'eurent jamais cette vocation, d'abord en eux si apparente?

A toutes ces questions, on ne sauroit répondre qu'affirmativement, je pense. L'Esprit de l'Eglise exige donc, que les Ordres religieux ne se pressent pas de recevoir les vœux de leurs Novices. Au lieu de les tourmenter & d'éprouver leur patience & leur obéissance, comme on fait communément, on devrait imposer à ces Candidats de Capuchons, la Loi generale de faire des preuves de sciences, & de savoir théologique. \* Pour entrer en certains Chapitres & en certains Ordres militaires, il faut faire des preuves de noblesse. Pourquoi dispenser les Novices de faire des preuves d'un savoir, sans lequel ils ne seront jamais Théologiens? Tout Prêtre cependant devrait être Théologien, & grand Théologien même.

Les bornes, que je me suis prescrites, m'imposent ici un silence judicieux. Toutefois j'exhorte très-respectueusement tous les Souverains du Monde, de faire en sorte, que *Monachus Est Homo trilinguis* devienne enfin un *Pleonasme décidé*, suivant l'expression du bon *Houdart de la Motte*.

Pour finir cette Babilole, à l'exemple de *Déspreaux*, par un trait de *Satire*, je rapporterai ici une Anecdote

\* Il suffit de savoir le Latin, pour devenir Moine ou Prêtre. Le Latin barbare régné le plus dans la Théologie, & parmi le Clergé. Le Père *Maffei* J. aimoit tellement la belle Latinité, que de peur de l'altérer, il demanda au Pape la permission de dire son Breviaire en grec.

dote ecclésiastique, qui regarde la France & l'Angleterre à la fois. „Entre les Evêques de Durham, il y „en a eu un nommé *Louis*, de la Race des Rois de „France & de Sicile, qui étoit d'une si profonde igno- „rance, que bien loin d'entendre le Latin, il ne sca- „voit ni le prononcer ni le lire. Lorsqu'il fut confa- „cré, & qu'il fallut prononcer le mot *Metropolitica*, „il ne pût jamais le faire: après s'être bien tourmenté, „il se tira de ce mauvais pas, par ces trois mots fran- „çois: *Soit pur dite*, c'est à dire: *tenez-le pour dit*. „Une autre fois, en donnant les Ordres, il se trouva „dans le même embarras, quand il fallut prononcer ces „deux mots, *in anigmata*, & n'en pouvant sortir, il „s'écria en colère: *Par seynt Louis, il ne fu pas „curteis, qui ceste parole ici escrit*. Par saint Louis, „celui qui écrivit ces paroles, n'étoit point civil.“

*Biblioth. univers. & histor. de l'année 1692,*

*Janv. T. 22. p. 93 & 94.*

Le Lecteur, friand d'Anecdotes pareilles, en trouvera dans le Livre, qui a pour titre: *Idée d'un bon Ecclésiastique &c.* par *Messire Adrian Bourdoise* d'heureuse mémoire, Prêtre de la Communauté du Chardonnet; Chap. des Prêtres.







DIATRIBE  
PHILOLOGIQUE,  
SUR  
LES MAITRES  
DES LANGUES.

**L'**intolérable indifférence qu'on affecte d'avoir, presque par tout, pour ces Savants, qu'on appelle *Maitres des Langues*, engage mon équité à publier, en leur faveur, cette Diatribe philologique. Dès mon enfance la plus tendre, je souffris, en voyant mépriser un Mortel, qu'on nommoit *Maitre de Langue*! Je confesse, que séduit par le Titre imposant, je m'imaginai, que le Maitre d'une Langue en étoit le maitre, comme un Prince Pest de sa Principauté. Qu'il pouvoit l'embellir ou l'enlaidir; l'enrichir ou l'appauvrir; l'étendre ou la retrécir, suivant son BON PLAISIR, c'est à dire selon ses caprices. Ce ne fut qu'à l'âge de douze ans, que j'appris comme quoi un Maitre de Langue n'est que l'esclave de cette Langue, qui le nourrit maigrement, aussi long tems qu'il trouve le moyen de l'enseigner, à un certain nombre de disciples.

On connoit le pouvoir de nos premieres impressions: Ainsi on excusera, j'espère, la foiblesse, que je nourris encore, pour ces Savants infortunés, que le Public neglige, parce qu'à bon marché, ils enseignent des Langues modernes. Pour m'opposer à cette injustice, avec quelque succès, je prie mes Lecteurs de considerer d'abord, que le Père du Genre humain, notre Père général, fut Maitre de Langue! Nous sommes tous, sans exception, Enfants & Descendants du premier Maitre de Langue; de l'unique vrai Maitre de Langue, autorisé à la créer, autorisé à l'enseigner, par le Créa-

teur

teur du Ciel & de la Terre, par l'Auteur de la Nature. Nous convient-il, après cela, à mépriser les Maîtres de Langues?

Je n'ignore point, que de grands Docteurs soutiennent, que Dieu lui même est l'unique & le véritable Maître de Langue. Que toutes les Langues mortes & vivantes, connues ou inconnues, doivent, comme nous, leur origine à l'Éternel. Ces Docteurs, dans un certain sens, ont raison sans doute. Mais ils me permettront, je pense, qu'à leurs conjectures, je préfère des faits rapportés par Moïse. En créant Adam homme, & homme sociable, Dieu, selon sa sagesse, lui donna la faculté de penser & d'exprimer ses pensées. Dieu ne devint pas pour cela le Maître d'École de sa Créature. Adam n'apprit point de Dieu la Langue Chaldaïque ou l'Hebreu, comme Caïn l'apprit & d'Adam & d'Eve. \* „L'Éternel Dieu avoit formé de la Terre toutes les bêtes des champs, & tous les oiseaux des Cieux; puis il les avoit fait venir vers Adam, afin qu'il vît, comment il les nommeroit, & afin que le nom qu'Adam donneroit à tout animal fut son nom: & Adam donna les noms à tout le bétail & aux oiseaux des Cieux & à toutes les bêtes des champs.“ Gen. II. v. 19 & 20.

Dieu ne mit donc pas tous les mots de la Langue primitive dans la bouche d'Adam. Ce fut Adam, qui doué de la faculté de parler, l'exerça, selon son jugement & suivant ses idées, en donnant des noms aux Créatures de l'Éternel.

Quel-

\* Les Savants n'ont point encore déterminé, si le Chaldaïque ou l'Hebreu, le Syriaque ou l'Arabe eut l'honneur d'être la Langue originale & primitive. *Erpenius*, Prof. en Langue Arabe, à Leide, laisse la chose indécise, *sub judice*; in *Orat. de Ling. Hebr.* Si j'étois savant, je decernerois cet honneur à l'Hebreu ancien, par des raisons, qu'ici je n'oserois déduire dans une Babiole.

Quelque opinion qu'on embrasse là dessus, le premier Maître de Langue sera toujours très-respectable. Du moins on conviendra, qu'Adam eut l'honneur d'enseigner à sa chere Eve, la Langue originale & primitive. Assurons nous, qu'étant sa femme, Eve ne manqua point de le reformer & de le corriger, sur la rudesse de sa Langue. A peine cette Langue a un seul mot de deux syllabes, qui ne soit évidemment composé de deux mots, qui avoient chacun séparément leur sens particulier. Il est donc très-vraisemblable, que l'oreille delicate de notre commune Mere, ne pouvant plus supporter le choc rebutant des Monosyllabes, dont la Langue étoit originaiement remplie: Eve s'avisa fagement d'inventer les Polysyllabes. Il faut croire, que les filles d'Eve rencherirent à l'envi sur l'invention maternelle. Peut-on en douter un moment, quand on considère, que ces filles, peu à peu, commencerent à s'habiller?

A moins qu'on ne prenne ici le parti affreux de mettre l'Histoire de Moïse au rang des Fables anciennes, il est évident, que les fils d'Adam furent Maîtres de Langue, & les filles Maitresses de Langue, & tout cela au pié de la lettre.

Les Partisans des *Idées innées* ont la bonté d'avancer, qu'Adam avoit des *Idées innées*, avec un *Langage inné*, pour communiquer ces *Idées innées*. Je doute beaucoup que j'aye une seule *Idée innée*. Je suis convaincu, que je n'ai aucun *Langage inné*. A coup seur, je l'aurois pourtant, si Père Adam Peût eu, selon la doctrine des Philosophes *Anti-Lockes*. Le Pêché originel . . . pardon, je m'égare; retournons à nos Moutons, c'est à dire à nos Maîtres de Langue.

Le Bon-Sens refuse tout net ce titre arrogant & déspotique à tout Etre vivant, de quelque rang qu'il soit en ce Monde caustique & bizarre. L'Empereur *Sigismond*, se voyant le Maître du St. Empire Romain, voulut s'ériger aussi en Maître de Langue. Le Monarque

Tome III.

F

que

que fut la dupe de cette ambition scholaſtique. Jamais les Pédants ne voulurent lui accorder le plaifir de regner en Souverain ſur *le Schiſme*, & de le forcer à changer de ſexe. \* Selon moi, ce n'eſt que *le Tems*, qui, vainqueur de l'Uſage, pourroit s'arroger le Titre de Maitre des Langues vivantes. J'inonderois d'un Déluge de preuves, quiconque auroit le front de me contredire ſur cet article. Par reſpect pour mes Lecteurs, je ne citerai qu'un petit paſſage, tiré de la *Requête des Diſtionnaires*; le voici:

Ils veulent, malgré la raiſon,  
 Qu'on diſe aujourd'huy *la poiſon*,  
*Une Epitaphe, une Epigramme,*  
*Une Navire, une Anagramme,*  
*Une reproche, une Duché,*  
*Une menſonge, une Evêché.*

Cette Requête de la fabrique du docte *Menage*, contre les Puriſtes, fût imprimée en 1649. *Menage* ne ſ'y plaint, ni des Monarques de la France ni de ſes Maitres de Langue. Le *Tems* ne ſe fert jamais d'eux. Au contraire, il ſe mocqueroit d'eux, ſ'ils ſ'aviſoient de vouloir altérer le Langage établi. Le *Tems* y employe tantôt le Beau Monde, & tantôt la Populace la plus vile. „Par exemple, aſſez peu de gens ſeavent „pourquoi on ne dit plus en François *ſeptante, huitante, nonante*, & les Etrangers ſ'étonnent de „l'étrange Periphràſe que l'on employe, pour exprimer ces nombres. En voici l'origine, c'eſt que „les porte-faix, les coupeurs de bois, les laquais, „les ſervantes, & autres gens de cette forte, ne ſavent „compter que juſqu'à ſoixante. Ils reconnoiffent là  
 à com-

\* L'Empereur, malgré toute ſa Majeſté imperiale, ſe trouva dans l'impuiffance de *ſeminifer le Schiſme*, ſi digne d'être *ſeminifé!*

„à compter *un, deux, trois, &c.* jusqu'à vingt, &  
 „disent *quatre-vingt, cent, six-vingt*, après quoi  
 „ils recommencent de nouveau par *un*. Les enfants  
 „des meilleures maisons, qui apprennent à parler avec  
 „les laquais & les servantes, & qui n'étudient jamais  
 „leur langue, au moins pour la pluspart, ont peu à peu  
 „introduit ce Langage ridicule en soi même, mais si au-  
 „torisé par l'usage, qu'on ne peut parler autrement.  
 „S'il y avoit parmi nous des Ecoles, où l'on apprît à  
 „parler François, cela ne seroit jamais arrivé.“

C'est au celebre *J. le Clerc*, \* que je dois cette re-  
 marque. On desse l'Academie françoise d'opérer quel-  
 que Miracle, approchant de celui des porte-faix, des  
 coupeurs de bois, des laquais & des servantes.  
 L'Academie françoise, cette Academie de *Mots*, natu-  
 rellement devoit être *Maitresse de la Langue Fran-*  
*çoise*. C'est cependant à quoi elle n'aspire point. Elle  
 se contente d'en être la Conservatrice & la Surveillante,  
 contre l'intention du Cardinal de Richelieu.

Dans le Monde entier, il n'est plus de Maitre de  
 Langue, & il n'en viendra plus. Partout, le petit  
 peuple, les gens de metier, & les Artistes d'un coté,  
 les Dames & les Cavaliers d'un autre, sont les arbitres  
 suprêmes des Langues. Les personnages, qui les  
 enseignent, doivent imiter la modestie des Savants, qui  
 enseignent les Langues Orientales, & se contentent mo-  
 destement d'être *Professeurs* en Langues orientales. Ils  
 se croiroient insultés, si quelqu'un les appelloit *Maitres*  
 de Langues.

On me dira que le mot de *Maitre* répond parfaite-  
 ment au *Magister* des Romains. A leur exemple, en  
 effet, nous abusons très-comiquement de ce terme.  
 Consultez quelque ample Dictionnaire Latin, & tout de  
 suite quelque ample Dictionnaire François: vous trou-

F 2 verrez

\* v. Biblioth. univers. & histor. de l'année 1689. T. XV.  
 P. 363.

verez les deux articles fort divertissans: chose qui n'est pas fort ordinaire à ces Livres de secours.

Mais, de grace, si *Maitre* répond si exactement à *Magister*: d'où vient que ce mot latin s'est fourré dans la Langue françoise? N'appelle-t-on point en France *Magister*, l'homme de bien, qui, dans quelque village tient une Ecole publique? Dans les Pais protestants, quelques Théologiens, avides de titres imposans au vulgaire, prennent aux Universités le grade de *Magister*, declinant celui de Docteur, par pure modestie. Plusieurs Ordres religieux, & nommément les R. R. P. P. Jésuites, ont des *Magistres*, qui, *gratis* enseignent le Grec & le Latin, & par cette raison précisément se décorent de ce titre. Ils l'abandonnent, aussi tôt qu'ils cessent d'instruire les écoliers. C'est alors qu'ordinairement ils s'adonnent le plus à l'étude des langues, sans se dire *Maitres de langues*. Ils n'aspirent qu'à se rendre *maitres en langues*; cette difference est notable.

En écrivant cette Diatribe, j'ai devant les yeux les deux livres de *Suétone*, sur les *illustres Grammairiens*. \* Selon l'idée que je m'en fais, c'étoient d'habiles Critiques. Ils possédoient les langues, & les enseignoient; mais il n'en étoient pas les *Maitres, non linguarum Domini*. Si dans les premiers tems belliqueux de Rome, ils ne furent point dans une haute consideration; ils seurent y parvenir ensuite. Je ne connois point de *Suétone moderne*, dont nous eussions quelque livre sur nos *illustres Maitres de Langues*. *Verrius Flaccus*, fils d'un Affranchi, devint célèbre, par sa méthode d'enseigner, *docendi genere*, dit *Suétone*. *Verrius* jouit d'une belle pension annuelle; & on lui érigea une Statuë à *Préneste*. Je voudrois avoir la

\* Les Amateurs, dans ce goût, trouveront là dessus une Babelle dans l'Hist. de l'Acad. des Inscrip. T. IV. p. 311. Ed. d'Amst.

la Statuë de ce Grammairien, pour la faire baisser à nos Maitres de Langues. Au bon *Veneroni*, je dois une grande partie du peu d'Italien que je sçai. Je voudrois, non lui ériger une Statuë, mais trouver un Article honorable à ses Manes, en quelque Dictionnaire historique. J'ai cherché: peine perduë. Je trouve dans l'Histoire les noms des Rhéteurs & des Orateurs, qui enseignèrent le *Latin*, aux anciens Empereurs *Romains*, quoique le *Latin* fût leur langue maternelle: On ignore le nom du Rhéteur, qui enseigna le François à Charles XII. Roi de Suede, de querelleuse memoire, qui ne vouloit jamais parler François.

Les Ecrivains françois ne manquent guere l'occasion de remarquer, que leur langue est déjà la Langue universelle de l'Europe; & que même elle y supplante la langue-Latine. „Les Allemands, dit un *Bel-Esprit* \* „*Chanoine*, les Allemands ont voulu avoir en leur langue beaucoup d'ouvrages des bons Poëtes François, „quoique ces traductions leur fussent moins nécessaires „qu'à d'autres, d'autant qu'ils font l'honneur à notre „langue de la parler très-communément. Il est „même très-commun, qu'ils s'écrivent entre-eux en „François, & plusieurs Princes se servent de cette langue, „pour entretenir la correspondance avec leurs Ministres, „bien que les uns & les autres soient nés Allemands. „En Hollande toutes les personnes, qui ont quelque éducation, sçavent parler François dès leur jeunesse. *L'Etat se sert de cette Langue* en plusieurs occasions, & il „applique même son grand Sceau à des Actes redigés „en François. “

„La Langue Françoisse, dit \* *l'illustre M. de Voltaire*, est de toutes les langues, celle qui exprime avec le plus

F 3

\* M. l'Abbé du Bos en ses Reflexions critiq. sur la Poëf. & sur la Peint. T. II. p. 235. Edit. d'Utrecht. 1732.

\*\* Essai sur l'Hist. Gener. Ch. 205. Ajoutons que cette langue a cela de commode, qu'elle dispense certaines Nations d'employer

„le plus de facilité, de netteté & de délicatesse tous les  
„objets de la conversation des honnêtes gens; & par-  
„là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus  
„grands agréments de la vie.“

Ce sont là des vérités, dont tout le monde tombe d'accord. Les Gens de Lettres souhaiteroient fort, que la Langue angloise fit le même progrès; & les Gens du Monde seroient charmés, que la Langue italienne eût la même destinée.

Les François & les Anglois rendent aujourd'hui presque justice au mérite de la Langue allemande. Il paroît enfin, que l'Amour national commence à s'humaniser, *par rapport aux Langues*, & sans aucun préjudice aux haines nationales & mutuelles; en dépit de la vilaine Discorde, le goût des lettres & du sçavoir opère des Miracles. On lit & on traduit des livres françois à Londres. On lit & on traduit des livres anglois en France; tandis que ces deux Nations cherchent à s'entre-déraciner en Allemagne & en Amérique. Pour faire des Alliances, des Traités, des chicanes & des guerres; pour remettre en paix des Nations diverses; il faut absolument des Négociateurs, qui entendent parfaitement, & pour le moins, deux ou trois langues usitées. Que deviendroit le Commerce, le soutien de l'Europe, sans la connoissance des langues? Je battrais, comme on dit, la campagne, si je perdois encore un mot, à prouver que le Monde a besoin d'une multitude de gens experts, qui possèdent des langues, & connoissent la force de leurs expressions différentes. Ajoutons que certaines Cours ne sçauroient se passer de Tru-  
ments

ployer de longues Periphrases. Par cette raison les Allemands, p. e. même sur des lettres écrites en Allemand, mettent des adresses françoises. En Bohême & en Hongrie, j'ai vû arriver & partir des lettres & des paquets, sous des adresses françoises. La même chose se pratique à Constantinople. En son Fauxbourg, *Pera*, on parle le François, comme au Fauxbourg de St. Germain.



ments ou d'Interprètes. Pour rendre la chose encore plus sensible, disons que la République des sept Provinces unies seroit bientôt abîmée, si quelque Démon en sca-voit bannir la connoissance de la Langue françoise.

Mais peut-on faire l'éloge de la pluralité des langues, sans insinuer la nécessité absolue de gens capables d'enseigner les langues? Cette nécessité doit sauter aux yeux; & par conséquent devenir un objet, pour la saine Politique.

Les Politiques se moqueront de moi. Ils diront, que, sans qu'il en coûte un liard à l'Etat, toutes les bonnes villes ont des Maîtres de langue, & quelquefois même en abondance.

Discours d'avare Financier, & non de bon Politique. Il importe à la bonne Police, non seulement de fixer le nombre de ceux qui enseignent, mais encore d'examiner leurs mœurs, leurs talents & leurs connoissances. C'est de quoi on ne s'embarasse guere. Communément on livre la Jeunesse à la discretion de quelques Etrangers inconnus, qui, faute d'autre moyen de vivre, s'érigent en Maîtres de langues. Souvent ce ne sont que des Maîtres fripons. Ils volent à leurs Ecoliers leur argent; ce n'est rien: ils volent à ces Enfants un tems précieux & irréparable. Voilà le grand Mal, auquel la Police doit remédier. Ce n'est pas tout: un méchant Maître de langue est sujet à ruiner pour jamais la Fortune d'un jeune homme, auquel il donne un méchant accent, auquel il imprime de mauvaises constructions & de façons basses de parler, pour n'en pas dire d'avantage. La chose est très-serieuse, puisqu'on peut aisément gater un enfant, au point de le rendre incapable de parler jamais bien Langue quelconque.

Le François étant aujourd'hui le langage universel, qu'il ne faut plus ignorer, & qu'on doit posséder, même assez parfaitement, dès qu'on songe à monter sur le Théâtre du grande Monde: il ne s'agira ici, que de ceux qui enseignent le François, hors de la France. Je

le repete, ils doivent être examinés, par des Juges competans, ensuite établis par quelque Autorité publique, sur le pié de Professeurs en Langue Françoisé. \* Qu' on laisse, sur eux tous, le rang aux Professeurs en Langues Orientales: pourvû qu' on rende de quelque façon respectables, ceux qui doivent instruire la Jeunesse en des Langues Européennes. Impunément on ose mal parler toutes les langues vivantes, excepté la Langue maternelle & la Langue Françoisé. Au fond du Nord, j' ai vû des Norvégeois, qui, malgré leurs rangs élevés, se faisoient moquer d' eux, en estropiant le François; ils auroient dû, *disoit-on*, mieux l' apprendre. A Londres, on ne rit point d' un Etranger qui écorche l' Anglois: c' est lorsqu' il écorche le François, qu' on se rit de lui sans miséricorde. La même chose arrive en Allemagne & en Italie. Tranchons le mot, en faveur de la Jeunesse; on ne fait plus fortune en nos jours, à moins qu' on ne sçache le François. On suppose mal élevé, quiconque ignore cette Langue. On conçoit une mauvaise opinion de son sçavoir & de sa capacité, quoique rien ne soit plus injuste, rien ne soit plus criant. Pour comble de malheur, on se rend ou méprisable ou ridicule, lorsque dans quelque bon Poste, on s' énonce mal, on prononce mal, on cherche dans sa memoire les mots ou les termes d' une Langue si universelle. Je ne conseilerois point à un Prince d' envoyer, par exemple, à la Haye, un Ministre ignorant le François. Il serviroit peu sa Cour, & joueroit une rôle bien insipide, parmi les autres Ministres ses Collègues.

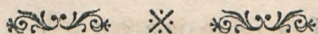
Le Beau Sexe contribue infiniment au triomphe de la Langue Françoisé. Veut-on frequenter les Belles? Il faut sçavoir les Jeux & les Langues de commerce. Jouez vous mal? on vous le pardonne; pourvû que vous y perdiez tout seul. Parlez vous mal? on doutera

\* Le sage Monarque des Danois vient d' en donner, dit-on, un judicieux Exemple.

tera que vous foyez un homme de quelque chose. On trouvera votre conversation fatigante. On vous évitera peut-être, de crainte que vous ne lachiez quelque platitude. Une Demoiselle, nullement riche, refusa la main d'un Seigneur riche & très-aimable, uniquement parce qu'il ne sçavoit pas le François. „Je ne veux point de lui, dit la Belle indignée; Si ce beau Monsieur ne sçavoit pas sa langue maternelle, il seroit „obligé de m'aboyer, ainsi qu'un Dogue.“ Le mépris est encore supportable, quand on a la consolation de le rendre. Le Ridicule, que les femmes jettent sur nous, est, de tous les cotés, abominable. Il faut désertter de la Ville, où les femmes nous régalent de quelque Sobriquet. Les jeunes gens s'y exposent, dans le beau Monde, quand il n'en sçavent point le langage. Prouvons le fait, par un Conte plaissant, digne de finir cette Diatribe philologique. Un Seigneur Polonois, d'une maison illustre & d'un mérite distingué, dina à Londres chez Milord \*\*\*. Au dessert, Milady fit l'éloge du Roi, & en rapporta quelques actions très-glorieuses à ce Monarque. Le Seigneur Polonois en fut vivement pénétré. Il se versa une rasade, & porta, à Milady, la santé de Sa Majesté *Britannique*. Milady tint bonne contenance; fit raison; &, à son tour, elle porta au Polonois la santé de Sa Majesté *Polonnoise*. Le bon Piston reçut le Sobriquet de *Majesté Polonnoise*, & ce Sobriquet le fit bientôt décamper de l'Angleterre.

## S C R I P S I.





# Q U E S T I O N

A

F A I R E

A U X

R. R. P. P. J E S U I T E S.

Oseroit-on demander à la Compagnie de Jesus, à cette société, si feconde en rares Savants, & en Gens de Belles-Lettres, d'où vient que le Public ne connoit point un seul Jesuite, bon Poète en sa Langue maternelle ?

En tous ses Colléges, la Société fait enseigner la Poétique. Il n'est point de Père Jesuite, qui ne soit en état de faire au moins quelques bons Vers latins: cependant sur le Parnasse, on ne connoit point de Loyolite, qui se soit distingué, en qualité de Poète, dans quelque langue vivante que ce soit. N'est ce point beaucoup dire ? \*

La Remarque merite quelque attention, & la chose est d'autant plus surprenante, que le Fondateur, Instituteur & premier Général de la Société, a été réellement Poète en sa langue.

*Dom Inigo de Loyola*, quoique Militaire de profession, avoit fait, en Langue Castillane, un Poème en l'honneur de l'Apôtre St. Pierre. Sans ce Poème merueilleux, Dom Inigo seroit mort de ses blessures, & n'auroit

\* En son Temple du Goût, M. de *Voltaire* assura pourtant, que les *Jesuites* ont toujours réussi dans l'Eloquence & dans la Poésie. Compliment poétique, fait à la Société par politesse; ce Compliment a été supprimé dans la 2<sup>e</sup> Edit. du Temple.

roit jamais institué son Ordre. Les Jesuites n'existeroient point, sans ce Poëme ! Mortellement blessé, dans la Citadelle de Pampelune, \* où il eut la jambe droite cassée, par un coup de canon, Inigo pensa périr, malgré les soins de ses Chirurgiens, qui déclarèrent, que sans un Miracle, le malade ne passeroit pas la nuit. C'étoit la veille des bienheureux Apôtres St. Pierre & St. Paul. Qu'arriva-t-il ? Le malade s'endormit, en pensant à St. Pierre. Le malade rêva, que St. Pierre, pour le récompenser des louanges qu'il lui avoit données, le guérissoit de sa main. Ce songe fit une impression si admirable sur le malade, qu'à son reveil, on le trouva hors de danger. Ses douleurs cessèrent, & ses forces revinrent tout à coup.

L'Histoire apprend, qu'Inigo, encore obligé de garder le lit, s'ennuioit mortellement de son inaction ; que demandant quelque Livre, on lui apporta, faute d'autres, la *Fleur des Saints*, en Langue Castillane ; que ce Livre lui inspira le projet de changer de vie ; et qu'enfin il devint le Fondateur de son Ordre, si savant & si respectable.

L'Histoire ne nous dit pas, si depuis cette guérison miraculeuse, Inigo fit d'autres Poëmes. Mais l'Histoire littéraire nous laisse deviner, que le Poëme sur St. Pierre, même en Espagne, n'est guère plus connu ; & s'il a jamais été traduit, soit en vers, soit en prose, cette Traduction, du moins au Public, s'est toujours soigneusement cachée.

La dessus il est à croire, que le Poëme de St. Ignace ne doit pas avoir été un Chef d'œuvre en son espèce. N'importe ; il devrait toujours engager la Société à cherir la Poësie. Néanmoins il est constant, je le repete, que dans l'Europe entière, les Jesuites enseignent la Poëtique ; & n'ont point encore un seul Jesuite à nommer, qui ait été bon Poëte, en sa propre langue.

Qu'on

\* Pampelune, Capitale de la Navarre, assiégée par les François en 1521.

Qu'on n'objecte point, que ces Péres, épris des langues mortes, méprisent la chétive gloire d'être Poëtes en langues vulgaires. \* Ils ne se mêlent que trop du metier, en depit de Minerve. On n'exige point d'eux, qu'ils fournissent à l'Europe d'excellents Poëtes, en langues vivantes. Mais on ose les avertir, que les Poësies qu'ils publient de tems en tems, ne font point honneur à la Societé. Par estime pour elle, on se dispense de prouver les choses papier sur table.

Il ne s'agira donc ici, que de quelques Jesuites françois, qui, d'ailleurs gens très-estimables, tenterent en vain de briller sur leur Parnasse.

Le P. Pétau, en marchant, ou en se promenant, traduisoit en vers, mais en vers grécs, les Pseaumes de David, Traduction dont le celebre *Hugo Grotius* étoit enchanté, dit-on. Cependant le P. Pétau refusa de traduire en vers françois je ne sçai plus quel Pseaume, que la Reine Christine lui demanda. Sans un bon nombre de grands Poëtes latins, comme p. e. *Vallius Sidronius Sarbiévius*, le P. *Rapin*, le P. *Vavasseur*, le P. *la Sante*, *Commire*, *la Ruë*, *Vaniere*, *Porée*, &c. on diroit, qu'Apollon auroit juré par le Styx, de ne jamais favoriser les Enfants de St. Ignace.

*Pierre le Moine*, né en 1602. & décédé en 1671. fut le premier Jesuite, qui s'acquit quelque reputation, par des Poësies françoises. \* Le plus considerable de tous ses Poëmes fut sa *Louissiade*, son *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquise sur les Infidèles*. Le sujet étoit riche pour un François, Jesuite. Mais l'Anteur, doué d'une imagination prodigieuse, ne réussit que mal; n'ayant

\* Le savant P. Pétau étoit dans le cas peut-être. Ses Muses grécques & latines l'empêchoient d'être Poëte françois. Auroit-il pû se flatter d'être également fort, en trois langues si différentes?

\* V. le Diction. hist. & portat. de M. Ladvocat, Art. le Moine, Edit. de la Haye.

n'ayant ni goût, ni connoissance du Génie de sa Langue. Envain à Paris on imprima en 1671. d'abord après le décès de ce Père, toutes ses Poësies *in folio*: *Le Public obstiné* trompa l'espoir de l'Editeur & du Libraire *in folio*.

Le P. *Rapin* \* prétendit néanmoins, que le Poëme de son Confreire le Moine surpassoit, en belle Poësie, tous les Poëmes de la France. *Despréaux* ne fut pas trop de cet avis. Interrogé, pour quoi, dans son Art Poëtique ou ailleurs, il n'avoit jamais dit le moindre mot du P. le Moine? *Despréaux* repondit en galant-homme, (& sur le ton de *Pierre Corneille*, au sujet du Cardinal de Richelieu:)

*Il s'est trop élevé, pour en dire du mal:*

*Il s'est trop égaré, pour en dire du bien.\**

Le Père *Cossart*, mort à Paris en 1674. sacrifia, dit-on, aux Muses françoises, avec moins de succès encore. Le P. de la *Ruë* eut beau publier en 1675. le Recueil des Oraisons & des Vers du P. *Cossart*: en 1723. on eut beau réimprimer à Paris ce même Recueil: *Le Public obstiné* lui refusa toujours son suffrage.

Cette obstination du Public en France, envers des Membres de la Société, appuyés & approuvés par des Matadors, protecteurs de la Société, donne un poids considérable à la Thèse. Aumoins, selon toutes les règles de la Jurisprudence, c'est maintenant à cette Société, à nommer de grands Poëtes de son Ordre, si cet Ordre prétend d'avoir eu en son sein de grands Poëtes.

*Jean Antoine du Cerceau* naquit à Paris en 1670. avec une demangeaison de rimer inexprimable. Elle ne l'empêcha point de se faire Jesuite. Il ne pouvoit ignorer,

\* Le P. *Mambrun*, autre Jesuite, écrivit un Traité du Poëme Epique, contre le Poëme de St. Louis. V. *Carpentariana*, p. 178.

\* V. le Recueil des plus belles Pic. des Poët. Franç. depuis *Villon* jusqu'à *Benferade*.

ignorer, qu'en cet Ordre, on ne faisoit pas fortune au Parnasse natal. Apparemment il se flatta de rompre le Charme. Imitateur affecté de *Marot*, il publia un gros Recueil de minces Poësies, qui trouverent des admirateurs. Même le Secretaire perpetuel d'une Academie Royale, on ne sçait comment, a recommandé l'acquisition de ce Trésor poëtique, à quiconque voudroit se former une petite Bibliothèque choisie. Toutefois, malgré son *Messager du Mans*; malgré ses *Pincettes*; malgré ses *petits Patés*, honnêtement saupoudrés de Sel antique, selon l'expression d'un *Louangeur*; Le Père du Cerceau, quoique estimé de tous les gens de bien, n'eut pas le bonheur de paroître Poëte. On le rangea dans la classe ignoble des Rimeurs subalternes. Son *Enfant prodigue* parût sur tout detestablement maussade, lorsque l'Enfant prodigue de M. de *Voltaire* monta sur le Théatre, quoique imprimé, d'abord, sans nom d'auteur.

Ensuite le Public fut étrangement surpris de voir imprimé, à Paris même, un Livre intitulé: „*Reflexions sur la Poësie, où l'on fait voir, en quoi consiste la beauté des Vers, & où l'on donne des Règles sûres pour recueillir à les bien faire, &c. &c. &c. par le R. P. du Cerceau.*“ L'Editeur de cet Ouvrage posthume assure, en stile d'Editeur, que l'Auteur passe *jans credit*, pour un des meilleurs Poëtes (Jesuites auroit-on dû ajouter,) & dont les ouvrages dans ce genre, feront toujours le plaisir & l'amusement des gens de bon goût.

Les Gens de bon goût ne sont pas trop crédules. Ils conviennent, que dans le Livre mentionné, on trouve des Reflexions, qui ne sont ni mauvaises ni nouvelles. Mais on ne conçoit point, comment un homme d'esprit, tel que le P. du Cerceau, né à Paris en 1670. élevé en cette Capitale; devenu Jesuite, & mort Jesuite à soixante ans, en 1730. a pû mourir dans le Préjugé puéril,



puéril, que les Transpositions ou Inversions font la beauté de la Poësie françoise!

Ce n'est qu'à regret qu'on remuë ici les cendres du R. P. *Brumoy*. Qu'on lise son *Théâtre des Grecs*: on sera convaincu, que ce brave Savant entendoit parfaitement le Théâtre. Qu'on lise ses Tragédies & ses Comédies: \* on sera convaincu, qu'il n'entendoit rien moins que notre Théâtre. En son *Isaac*, Tragédie en cinq Actes, il se montre disciple obéissant de l'illustre Racine. Tout comme l'Auteur d'*Athalie*, dès la première Scène, il ne manque point d'avoir à son service, un *songe odieux & de triste présage*. On prétend cependant, que, dans le fond du cœur, ce Père n'étoit point *Raciniste*. Mais dans le besoin, n'emprunteroit-on pas d'un ennemi même? Au secours de ce songe préparatif, le P. Brumoy, pour avoir des situations critiques, employe des Monologues d'Abraham, des Monologues fort bien écoutés, & très-mal expliqués, qui forment l'intrigue & le nœud de la pièce. On n'y compte que cinq Monologues & bien de petits à-parté extrêmement commodes pour le Poëte. On y croit, au moyen d'un *qui pro quo*, qu'Abraham le Patriarche, par une haine paternelle, songe à massacrer son fils Isaac, qu'il veut bien immoler à la rage de la vieille Sara!

Abraham, qui dès qu'il se croit seul, se dit tout à lui même, (on ne sçait pas trop pourquoi) fait un profond mystère du Sacrifice prochain d'Isaac. On diroit presque, qu'il est honteux d'avoir reçu un ordre pareil de Dieu même. Aussi le bon Isaac, instruit à la fin de cet ordre, reproche vivement, à son père mystérieux, un silence

\* On en trouvera cinq Pièces dans le Tome XII. du Nouv. Theat. franç. imprimé en Hollande. On trouvera dans le premier Tome un Oedipe du P. Follard, J. On ignore si ce Père a fait d'autres ouvrages. Son Oedipe n'a pas fait fortune; c'est un fait très-connu.

silence pour le fils peu honorable. Il lui dit entre quatre yeux :

*Ce silence obstiné, dont la longueur me blesse,*  
A paru m'accuser d'une indigne foiblesse.

Que ne me disiez - vous : Isaac ! il faut mourir !

Pensiez - vous qu'à la mort je n'osasse m'offrir ?

Je révère trop la mémoire du P. Brunoy, pour continuer ma Critique. J'ai tant étudié son Théâtre des Grées, que je m'imagine d'avoir eu le bonheur d'étudier sous l'Auteur même. Mais Apollon ne veut point, que je range le P. Brunoy parmi les Poètes françois. Admirens les vains efforts de ce savant homme, qui ne cessa point d'aspirer à ce rang, à force de rimer, sans pouvoir obtenir cette gloire si chetive ! Il est pourtant vrai, qu'il surpassa le P. du Cerceau, en vers ainsi qu'en prose.

On diroit en vérité, qu'il est écrit au Livre du Destin, que la Société ne fournira point de Poète en langue maternelle. Il faut espérer, que ce préjugé superstitieux sera bientôt détruit par l'apparition réelle de quelque Poème Epique, ou Historique, ou Didactique, en un mot par quelque Poème. Comme une Hironnelle ne fait pas le Poète. J'ai quelque petite raison de me prémunir de cette reflexion triviale. *L'Empereur des Muses*, le Compilateur délicat des *Pensées ingénieuses* d'autrui, le Père *Bouhours*, naturellement doit avoir dit, de tems en tems, deux mots à l'oreille à Calliope. Au Public il n'en *conse* rien légalement. Le P. Bouhours cependant, auroit dû être excellent Poète françois, si un Jésuite pouvoit l'être. J'appuyerois tout cela d'un Syllogisme en forme, si les Syllogismes n'étoient pas bannis de notre nouvelle façon de raisonner. Mais cherchons plutôt des preuves, dans le giron de la Société même.

*Ribadenaira*, Jésuite Espagnol, en 1608. publia à Anvers une Bibliothèque des Ecrivains Jésuites. A  
Lyon

Lyon, en 1609. elle fut augmentée de plusieurs Auteurs françois. En 1613. elle fut enrichie de divers Articles sur des Pères Italiens. En 1643. en 1657. nouvelles Editions augmentées. En 1659. le P. *Labbé* donna encore un *Tableau de Jesuites illustres dans la Republique des Lettres*. En 1662. il accoucha d'une Bibliographie des Ouvrages de la Societé en François, dans le courant de l'année 1661. & au commencement de l'année suivante. \*

Le P. *Sotwel* publia à Rome en 1676. in folio une suite bien étoffée de la *Bibliothèque des Ecrivains de la Societé*. Le P. *Alegambe*, le P. *Bonanni*, le P. *Tournemine*, le P. *Kervillars de Vannes*, le P. *Hognan*, enfin le P. *Oudin* \*\* marcherent successivement sur les traces du R. Père *Pierre Ribadenaira*.

Ne verra-t-on jamais le moindre petit *Catalogue de Jesuites, Poëtes celebres en langues modernes* ?

On auroit tort de me citer *Pierre de Villiers*, Auteur de quelques Poësies françoises, & même de l'Art de prêcher, Poëme, qui n'est point absolument mauvais, quoique absolument on le néglige. Villiers se fit Jesuite en 1666; & en 1689. il quitta l'Ordre, pour entrer dans celui de *Cluni* non réformé. La Societé ne citera donc point un Ex-Jesuite. Les Continuateurs du

\* On avertit le Lecteur, qu'il ne trouvera point tout ce qu'il vient de lire, touchant ces deux Pères, dans les Dict. historiques: tant il est vrai, que ces Livres de secours ne sont pas toujours d'un grand secours, dans la Littérature moderne.

\*\* Ce savant Jesuite, mort à Dijon, a composé, dit-on, une excellente Histoire des Ecrivains de sa Societé. On assure qu'elle est bien écrite et remplie d'érudition. V. Dict. portat. de M. Ladvocat. Cet Ouvrage paroitra dit-il, incessamment. Il en est tems, je pense, si l'Auteur est mort en 1652. Ne seroit-ce pas une faute d'impression assez comique? le P. Tournemine étant mort en 1739.

du Moréri, dans le supplément, l'ont pourvû d'un article honorable; mais ils n'ont pas sçû, qu'il avoit été Jésuite, pendant 23. ans. \*

L'Abbé *Desfontaines*, marqua quelque talent pour la Poësie françoise, quoique Jésuite, sous le nom de Pere *Guyot*, son nom de Famille. Il quitta & l'Ordre & la Poësie, pour se jeter, à corps perdu, dans la Critique, en qualité de Censeur-Général de la République des Lettres.

L'aimable *Gresset*, naquit Poëte françois, sous une constellation si heureuse, que je ne ferois point aujourd'hui la question, que je fais aux R. R. P. P. Jésuites, s'ils eussent eu le bonheur de conserver en leur Société ce Sujet si estimable. *Gresset* les quitta, non sans des regrets sincères, apparemment, pour se vouer avec plus de liberté aux Muses françoises. Il suivit l'exemple fameux du bon *Houdart de la Motte*, qui sortit de la Trappe, afin de travailler pour le Théâtre. Sur cela, ne diroit-on point, que les Muses, amies de la Liberté, abhorrent les Ordres religieux, leurs Collèges & leurs Monastères?

Néanmoins le P. *Vaillant*, Jésuite, a produit un Poëme en XII. Chants intitulé: *L'Accord de la Grâce & de la Liberté!* L'Abbé *Desfontaines*, ce Critique si rude & d'une composition si difficile, en a fait l'Eloge; \*\* c'est tout dire, me dira-t-on.

En ce cas, je répondrai, que cet Eloge, donné à un ancien confrère, seroit déjà extrêmement suspect, quand même le Public ignoreroit encore, que le caustique Abbé-Observateur, ne caressoit & ne mordoit les Ecrivains vains,

\* On vante quelques Poësies de *Louis Campistron*, Jésuite, mort en 1737. & du Pere *Cleric J.* mort en 1740. cependant leurs ouvrages ne sont connus que de ceux qui cultivent l'Histoire Littéraire. Ce ne sont que ces derniers, qui connoissent les œuvr. poët. du P. *le Breton J.* à Rennes.

\*\* Tome XXV. des Observat: sur les Ecrits mod. p. III.

vains, que sous Benefice d'Inventaire. Il faut bien que je vive, *disoit-il*, à quiconque lui reprochoit ses iniquités ou ses flatteries. Je n'ai point eu encore la satisfaction de voir le Poëme du R. P. Vaillant. L'Accord de la Grace & de la Liberté est naturellement un sujet assez scabreux, surtout pour un Poëte. S'il s'est bien tiré d'affaire, je l'en felicite, & j'en fais mes compliments à toute la respectable Compagnie. Mais j'ai lieu d'en douter beaucoup; & voici les raisonnemens, sur lesquels je fonde ce doute, peut-être temeraire.

Le Poëme en question, composé par un Loyolite, sur un sujet si intéressant, en France surtout, n'est guere connu, en France même. On ne le connoit ni en Angleterre, ni en Hollande, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Italie. Il seroit pourtant entre les mains de tout le Monde, & même traduit en plus d'une langue, s'il meritoit cet honneur, au pié de la lettre. On ne veut point ici trop se prévaloir de l'Authorité d'un beau Génie, \* qui a dit à l'Academie française en face, qu'il n'y a de veritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les Nations étrangères, qu'on y apprend & qu'on y traduit. Cette Règle est susceptible d'un grand nombre d'exceptions solides. Les ouvrages, les mieux faits, ont souvent, ainsi que les hommes, les destinées les plus tristes & les plus injustes. Malgré cette réflexion sentée, je suppose, pour l'honneur du Public, que le Poëme du P. Vaillant ne doit pas être un grand œuvre, vû son obscurité & notre curiosité naturelle.

A Bologne, un Père *Roberti* a publié un petit Poëme Italien, intitulé: *Le Pole, Poëmetto*, qu'on loué assez, sans déclarer pour cela le P. Roberti grand Poëte.

A Rome, on a imprimé: *Le Georgiche di P. Virgilio Marone tradotta in Verso* &c. 1758.

G 2 *L'Eneïde*

\* M. de Voltaire en son Discours à l'Academie française.

*L'Enéide di P. Virgilio Marone, tradotta in verso dal Antonio Ambrogi, della Compagnia di Gesù Esc. 1759.* C'est ce qu'on lit dans les Nouvelles Littéraires des Mémoires de Trevoux, Août 1760. On y voit, qu'on n'a encore que les quatre premiers Livres de l'Enéide. Que le Texte latin, conforme à l'Édition du P. de la Ruë (sauf quelques Variantes prises du MS. de Florence) est vis à vis des Vers Italiens, & que l'Auteur ajoute aussi des Notes, pour l'intelligence du Texte & (notez de la Traduction. Il reste donc encore à sçavoir, si le Padre Antonio Ambrogi est réellement Poëte en sa Langue, & digne Traducteur en Vers des Géorgiques & de l'Enéide. *Questo si può più desirare che sperare.*

Les Espagnols possèdent un *Horace Espagnol*. Le P. Urbano de Campos, Jésuite, fit, il y a quelques années une Traduction d'Horace, & la dedia . . . qu'on devine à qui? A la Compagnie de Jésus? Point du tout. Le P. Urbano de Campos dedia son Horace Espagnol à la très-sainte Trinité. Il lui dit, dans l'Épître dédicatoire, que son ouvrage consiste en trois choses comme Elle, qui sont la Traduction, les Epitomes & les Notes. Je demande, si je puis concevoir une haute opinion du beau Génie de P. Urbano de Campos?

Des Nouvelles Littéraires de Paris 1759. parlèrent d'un jeune Jésuite, qui se nomme *Capel* & qui marquoit une heureuse disposition pour la Poësie françoise. Ayant eu l'imprudenc de faire imprimer une Épître en Vers, contre un Personnage à ménager; le jeune Poëte fut envoyé à la Flèche, dans une espèce d'Exil honorable. Il faut espérer, que la Société aura sçu oublier enfin ce coup de jeunesse, & que les Muses auront sçu consoler le jeune Exilé à la Flèche.

Finissons

Finissons la Babiole en protestant, que c'est dans la meilleure intention imaginable, que je fais la question aux R. R. P. P. de la Societé. Je voudrois pouvoir inspirer, à leurs jeunes Sujets, l'ambition de cultiver mieux la Poësie, en Langue maternelle.

Au reste, si j'ai tort de refuser le titre de Poëte au P. Brumoi, au P. du Cerceau, au P. Vaillant & à quelques autres: j'en demande très humblement pardon à toute la Societé. Corrigeons, en tout cas, la question mal formée: Demandons, *d'où vient que le Public connoit si peu de Jesuites, excellents Poëtes, en Langues modernes?*





S U I T E  
S U R  
L' A P O L O G U E. \*

**P**ère & la Fontaine placent indifféremment la moralité (de leurs Fables) tantôt avant, tantôt après le récit, selon que le goût l'exige ou le permet. L'avantage est à peu près égal pour l'esprit du Lecteur, qui n'est pas moins exercé, soit qu'on la place (la moralité) auparavant ou après. Dans le premier cas, on a le plaisir de combiner chaque trait du récit avec la vérité. Dans le second cas, on a le plaisir de la suspension: on devine ce qu'on veut nous apprendre, & on a la satisfaction de se rencontrer avec l'auteur, ou le mérite de lui céder, si on n'a point réussi. "

C'est une Remarque de Mr. l'Abbé *Batteux*, \*\* que je trouve très-juste. Je persiste cependant à goûter la Fable morale, dont le récit n'a point de moralité, ni à sa tête ni à sa queue. Il me semble toujours que l'Auteur d'une telle Fable me fait l'honneur de me supposer trop de discernement, pour que j'aye besoin d'apprendre de lui, ce que je puis apprendre du seul récit de son Conte. Il flatte ma vanité, en supprimant sa leçon. Qu'on examine l'Apologue, suivant:

*La jeune Sirene.*

Dans les Roseaux du Nil, une jeune Sirene,  
Entendit une Voix humaine,

Tant

\* La première Babiote sur l'Apologue, se trouve dans le T. II. p. 59.

\*\* Cours de Bell. Lett. Artic. Apologue. T. I. Edit. de Leide.



Tant pleurer, tant gémir, que la Belle à l'instant,  
 Contre le Naturel de toutes les Sirènes,  
 Eut soin d'en avertir les Nayades prochaines,  
 En chantant sur un Air touchant:

N'entend-je point sur cette Rive,  
 Où l'Amour paroît enchainé,  
 N'entend-je point la voix plaintive

De quelque Amant infortuné?  
 Quittez votre humide demeure,

Nayades! venez rasseurer

Un Amant désolé, qui pleure,  
 Et semble se plaisir à pleurer.

Quel fut le beau Pleureur? un affreux Crocodile.  
 Il sortit des roseaux, & d'une voix debile,

A la Chanteuse il dit: ma Sœur! unissons nous,  
 Du même metier que nous sommes:

Je pleure, pour manger des hommes,

Vous chantez, pour les rendre foux.

N'est-il pas vrai, que le denouement de la Fable suffit,  
 pour comprendre le Fabuliste? J'avoué que la morale  
 ne saute pas d'abord aux yeux: mais cela même m'en  
 plaît, & exerce mon esprit. Les deux verités, dans la  
 guéule du Crocodile, me font plus agréables, que ne  
 seroient les plus belles réflexions du Poëte, commenta-  
 teur de sa propre fable.

On m'objectera peutêtre, que je ne suis pas sûr  
 d'avoir deviné juste. Eh! bien, quand je ne me ren-  
 contrerois point avec l'auteur, je ne laisserois pas de  
 tirer une bonne leçon de la pièce. Cette leçon me  
 paroîtroit la véritable & la plus naturelle. Je scau-  
 rois, en tout cas, bon gré à l'Auteur, de m'avoir laissé  
 le choix des leçons différentes, dont sa fable se trouve  
 susceptible. Si, comme M. le Bâteux l'asséure, *la*  
*suspension* procure du plaisir: nos Phédros ont tort, de

fixer si précisément leurs moralités. Il est pourtant des cas, où l'Apologue ne doit présenter absolument qu'un sens unique. Un grand homme, digne d'occuper à la Cour le poste le plus éminent, fut indignement placé dans une petite Province. Des Courtisans, ennemis du grand homme, ne manquèrent point à l'usage établi d'insulter le disgracié, par des railleries piquantes. On fit là dessus l'Apologue suivant.

*La Statue d'Hercule.*

Dans un Jardin riant, fertile en belles fleurs,  
Un moderne Midas fit planter la Statue  
D'Hercule armé de sa massue,  
Spectacle, qui beaucoup divertit les moqueurs,  
Du Fils de Jupiter & de la chaste Alcmène,  
Dit un jours certain Liberrin,  
Pour prix de ses travaux, Junon, constante en haine,  
Fit elle un vil Priape, un Dieu de ce jardin?  
Tais toi, lâche Mortel! lui répondit l'Hercule,  
Quand par les mains d'un insensé,  
Ici je fus si mal placé,

En devins-je un Dieu ridicule?

Cet Apologue seroit ridicule, s'il contenoit une moralité. Le Fabuliste m'auroit paru un bavard, s'il s'étoit avisé de m'apprendre, qu'il ne faut pas se moquer d'un Etre mal placé, en depit de lui: qu'il ne faut se moquer que du *Midas*, qui plante mal une belle Statue.

Qu'on ne s' imagine point pour cela, que je désapprouve les Fables, pourvuës au commencement, ou à la fin, d'une saine morale, en peu de vers, s'entend. Je pense seulement, que cette morale nous devoit être insinuée, plus tôt par quelque interlocuteur, que par le compositeur de l'Apologue; plus tôt par des animaux, que par des hommes. Le Bon-Sens de ces derniers n'a rien d'étonnant, n'a rien de piquant, en comparaison du Bon-Sens qu'on prette à la bête.

Le

*Le François & les Grénouilles.*

Dans un fossé de Westphalie,  
 Un François découvrit des Grénouilles. Bon Dieu!  
 S'écria le Gaulois, quoi! je trouve en ce lieu,  
 O Reines des Etangs! \* votre race établie!

On vous méprise en ce País,  
 Venez, venez en France, & sur tout à Paris.

En votre France! A Dieu ne plaise!  
 Répondit une au nom de ces Reines d'Etangs,  
 Qu'on nous méprise ici! Nous sommes à notre aise;  
 En France, on nous dévore, à la table des Grands.

On prétend, que cette Fable fut faite, en faveur d'une belle Françoisé réfugiée, & sollicitée à retourner en France. Quoi qu'il en soit, à propos des *Reines des Etangs*, autre Fable, à leur honneur & gloire:

*Le Barbet & les Grénouilles.*

Dans une verte Grénouillère,  
 Un Barbet se jeta. Pourquoi? pour s'y baigner.  
 Soudain la République entière  
 S'écria: quel Tyran vient ici pour régner!

Charmé de la noble Harmonie,

Le Barbet sortit de l'Etang.

Je ne suis pas, dit-il, d'un sang,

A fonder une Tyrannie;

O que ce Peuple, si peureux,

Est noble, alerte & généreux!

Je connois bien des Climats, où cette Fable n'a point été faite; mais je ne sçai pas, pour cela, en quel país,

G 5

on

\* C'est l'immortel La Fontaine, qui éleva les Grénouilles au rang des Reines. Voudrois-je les dégrader, moi qui les mange?

on la vit naître. Qu'importe? Fournissons au Lecteur un morceau, qui sans être dans le même goût, s'en approche, & pourroit bien être conçu en Suisse.

*Le Quaker & le Souriceau.*

Un Quaker, vrai Trembleur, rêvant en son fauteuil,  
S'écria: juste Ciel! pourquoi, dans ta colère,  
Nous donnes tu des Rois, dont le funeste Orgueil,  
L'ardente Ambition, & la Fureur guerrière,

Désolent l'Univers, où pourtant les Humains  
Devroient vivre en Amis & bons Républicains?

Un Souriceau, qui de sa Mère  
Pleuroit le douloureux trépas,  
S'écria; juste Ciel! pourquoi, dans ta colère,  
Nous donnes-tu des Chats?

En cet Apologue, sans Dialogue, la reflexion du Souriceau, faite à parté, d'après la reflexion du Trembleur, n'offre-t-elle point une moralité bien claire, sans que le Poëte y paroisse pour quelque chose? La Fable suivante est de la même nature:

*Le Léopard & la Tortuë.*

Heureux qui vit tout seul toujours en sa maison!  
Dit un Léopard fringant, voyant une Tortuë,  
Et bien logée & bien vetuë,

Serpenter gravement sur le tendre gazon.

La Tortuë, à l'aspect du Léopard polisson,  
Si pétulant, si vif, dit, non sans être émuë;

O Créature heureuse, & gaye & libre & nuë,  
N'ayant point de Palais, tu n'as point de prison!

Sans doute on me dira, que ces Fables, si nuës, ne sont point à la portée des Enfants, & c'est ce que pourtant elles devroient être.

Je réponds que ces Fables, si *nuës*, sont précisément celles, qu'il faudroit présenter aux enfans, & les engager à en deviner la morale. Si votre enfant devine bien: il sera charmé de sa découverte, & sa petite vanité flattée le portera à la recherche salutaire de bien d'autres vérités. Vous serez enchanté de la sagacité de votre aimable enfant, & vous sentirez alors, que le Fabuliste n'eut pas tort, de laisser au Lecteur le soin de développer le bât de ses petits Contes.

Si votre enfant devine mal, ou ne devine rien: expliquez lui le sens de l'Apologue. Votre enfant sera toujours ravi d'apprendre de vous le mot de l'Enigme. Il apprendra de vous, imperceptiblement, l'art de déchiffrer les sens obscurs. Piqué secrètement de son incapacité, il fera des efforts, pour comprendre, sans votre secours, tous les mystères cachés dans les Aventures des Animaux, dont il connoit les caractères, au moins en grande partie. J'ose assurer, sur la foi de l'expérience, que cet exercice amusant, préparera peu à peu, votre écolier (auquel je suppose pourtant quelque grain d'intelligence & de curiosité) à saisir le vrai goût d'étudier l'histoire. Je manquerois au titre de mes Brochures, si je m'avisois ici de prouver mon étrange assertion. Je me contenterai ainsi de supposer tout humblement, que tout enfant, qui s'intéresse dans les desmélés des Bêtes, s'intéressera, à vingt ans, dans les desmélés des Rois & des Peuples, avec connoissance de cause; c'est beaucoup dire.

J'ai dit, \* que les Fables ont cela de commun avec les Folies, que les plus courtes sont les meilleures. Je ne m'en dedirai point. Il est constant, que l'Apologue doit avoir sa juste étendue. Il est certain, qu'il est susceptible d'ornemens, & par conséquent mérite des ornemens, pourvu qu'ils ne soient ni déplacés, ni inutiles. En un mot, je suis le premier à inviter la jeunesse

\* Tome second. p. 68.

nessé d'imiter l'inimitable *la Fontaine*, *omissis omitendis*. Tout cela ne m'empêche point de trouver fatigantes les fables les plus belles, dès qu'elles sont diffusées, & pourroient être brièves. Tout ce que *Boursault* a fait de mieux, c'est son *Esopé* à la Cour, c'est son *Esopé* en ville. Néanmoins le Spectateur bâille, & non à tort, au récit des Fables \* belles & bonnes, que *Boursault* mit dans la bouche d'*Esopé*. De cette observation, faite par le Public même, il résulte une vérité, non encore observée, par certains *Phédres* modernes.

L'homme accoutumé à lire, lit, sans ennui, une bonne Fable, quoiqu'elle soit assez longue. Mais cet homme s'ennuyera à la mort, au récit de la Fable excellente, mais longue. L'oreille, la plus patiente, abhorre toutes les longueurs. Quiconque en doute, n'aura qu'à reciter, en bonne compagnie, la Fable la plus ingénieuse: il ennuyera la Compagnie dès que la Fable sera tant soit peu prolixie. Ayons donc des Fables de Conversation. *Patru* cet habile avocat, \*\* ne se servit que de l'Apologue le plus laconique, pour empêcher l'Académie françoise de faire une énorme sottise. Que cet Exemple frappant nous instruisse & nous anime. Si trente & huit Beaux-Esprits, Académiciens françois, au beau milieu de Paris, par le charme d'un *petit Apologue*, se laisserent gouverner, jusqu'à refuser un Prince: confessons que les *petits Apologues* peuvent frapper de grands coups. Si je n'étois pas d'une timidité outrée, je desirois M. *Battoux* même, de convaincre le Public, que la Fable de *Patru*, allongée & bien ornée, auroit été d'un succès encore plus merveilleux. Dans l'Artillerie, les *Couleurines* ont leur mérite: méprise-t-on pour cela les *Amusettes*, de nouvelle invention? Voici une *Amusette Esopique*:

Le  
\* C'est de quoi sans doute, *Fasétier* s'est aperçu. En son *Monnus Fabuliste*, les fables ne sont pas longues. Elles devroient être encore plus courtes.

\*\* v. Tom. II. p. 59.

*Le Crapaud & l' Ecrevice.*

Un Crapaud, devant lui voyant une Ecrevice,  
Péniblement retrograder,

Lui dit: ma bonne Soeur! pourquoi t'incommoder,  
Avance hardiment: l'orgueil n'est pas mon vice.

Si quelque Journaliste daigne m'apprendre, que cette Amusette est trop obscure: je ne manquerai pas de la pourvoir d'un Commentaire. Alors on lira (en mechants Vers) qu'un Sor illustre fit naître ce quatrain. Le Sor, (c'est mon crapaud) curieux de voir une fameuse Chapelle, où l'on disoit la Messe, y'entra au moment, que tout le monde se mettoit à genoux. Le Sor, pour faire le bon Prince, par des gestes tout gracieux, déclina cette genuflexion générale. Voyant tout près de lui une aimable Brunette (c'est mon Ecrevice) il la releva, & la remit sur son banc, avec prière de ne point s'incommoder.

Si j'avois le don d'être à propos indiscret ou impudent (c'est un don en nos jours) je proposerois à l'Académie françoise de mettre en quatrains les Fables d'Esopé, & de les faire succéder aux fameux quatrains de *Pybrac*. Cette idée n'est pas si ridicule que celle de *Benjerade*, qui mit en Rondeaux les *Metamorphoses* d'*Ovide*. La raison, qui porta *Pybrac* à renfermer en quatre vers chaque Leçon de sagesse; le succès étoumant de ces Bijoux moraux; \* notre goût décidé pour la brièveté de tous les Contes; la facilité avec laquelle on apprend par cœur quatre vers, bien tournés en rimes riches, qui se conservent dans la mémoire: tout cela me confirme dans la persuasion, que, par rapport à l'utilité, les fables les plus courtes sont les meilleures.

On

\* Ils ont été traduits, non seulement en presque toutes les bonnes Langues de l'Europe; mais encore en Arabe, en Turc, en Persan.

On peut se servir de ces dernières en mille occasions, où les Fables prolixes seroient mal requës. A table, par exemple, il est permis d'égayer la conversation, en amenant à propos un joli Apologue en quatre vers; prouvons cela par deux petits Contes.

Un vieux *Rodrigue* à table, s'oublia si vilainement, qu'il blasphemoit en toutes les formes. Une Femme d'esprit, respectable & par son rang & par ses qualités, là dessus recita la Fable suivante:

### *Le Loup & l'Elephant.*

Un Loup parla des Dieux, en vrai Loup-Scelerat;

Il ne vanta que son mérite.

Un Eléphant lui dit: si tu n'étois qu'un Chat,  
Tu louërois les Dieux; mais en vil Hypocrite.

Le Rodrigue se rût, & la conversation devint gaye & brillante. Si l'Apologue eût été plus long, il auroit été moins perçante. Peutêtre même, que le Rodrigue, donnant au Loup toute son attention, pour le brave Elephant, se seroit trouvé sans oreilles.

Dans un repas, où la Joye auroit dû régner sans interruption, l'Esprit de parti fit naître des Dialogues maussades. Une Dame, (en possession de manifester impunément ses faillies ingénieuses) se saisit d'un moment de silence, pour parler à son Voisin. Elle lui apprit tout haut, qu'elle scavoit par cœur un Conte, ou une Fable ancienne & galante, traduite du Grec. On pria la Dame d'en régaler la Compagnie, qui sur le champ reçut

### *Démôsthène à Table.*

Contre Philippe, Démôsthène,

A table, declamant un jour,

Une Belle lui dit: suspendez votre haine,

A table parlez moi, Seigneur! de votre Amour.

L'Esprit



L'Esprit de parti, ce Démon Trouble-Fête, soudain fut exorcisé par l'Apologue, si reprimandant en quatre lignes rimées. J'ose donc recommander ce *Démofthène à Table*, dans les bonnes Maisons, où les *Bisbilles* politiques désolent si souvent le Dieu de la bonne Chère.

C'est surtout, lorsqu'on s'adresse à divers personnages, qu'il faut se rappeler le précepte d'Horace: *Quicquid præcipies, esto brevis.* „Voulez vous instruire? Soyez court, afin que l'Esprit puisse retenir, plus facilement vos préceptes.“ Osez vous égayer ces préceptes? Ne manquez jamais de les égayer. Plus ils seront courts & rians, plus ils seront efficaces. \*

Les petites Fables entrent encore, avec beaucoup de grace, en nos Epitres, en nos Lettres familières, & même en certains Ecrits de conséquence. C'est une vérité si connue, que je serois un impertinent, si je m'avisois de la prouver. On sçait que dans les Païs Orientaux, jadis tous les Moralistes habillerent en Fables, leurs grandes Maximes, leurs Principes, leurs Conseils & leurs Avis importants. Je sçai de très-bonne main, qu'en Perse & en Turquie, les Sages se plaisent encore à debiter des Apologues, au lieu de prononcer des Oracles. Un vieux Persan hermite, \*\* au pied de je ne sçai quel Mont, accorde ses bons Conseils à tous ceux qui se fient à ses grandes lumières. Mais comme le Vieillard est d'une prudence insigne, il ne donne aux Consultants que des Fables par écrit. J'ose supposer, que mes Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici deux échantillons de la Fabrique morale de ce vieux Persan.

Une Belle Circassienne, sur le bruit de ses charmes, reçut ordre de la Cour d'y comparoitre, seulement pour convaincre le Souverain, qu'en effet elle possédoit tous les

\* *Non nulla relinquenda auditori, quæ suo Marte colligat. Qui omnia exponit auditori, ut nulla mente prædito, similes ei est, qui auditorem improbat atque contemnit. Demet. Phal. de Elocut.*

\*\* On écrit ceci, sans sçavoir, si cet Hermite vit encore.

les charmes, que la Renommée lui prêtoit. La Circassienne glorieuse & curieuse, mais en même tems & peureuse & vertueuse, fit consulter l'Hermitte, sur le parti sensé qu'elle auroit à prendre. Elle reçut, en réponse, un Billet \* cacheté, où elle lût :

*Phébus & la Taupe.*

Phébus pour être sûr, que la Taupe a des yeux,  
Fit citer une Taupe; & la Taupe citée  
S'excusa d'obéir: elle s'étoit gâtée  
La vuë, à contempler l'Astre brillant des Cieux.

Je sens très-bien, qu'on trouvera en France, comme en bien d'autres Climats, cette Fable du dernier ridicule. Mais c'est de quoi je ne m'embarasse point. Il me suffit de prouver, qu'en Perse on fait des Fables, qu'on peut traduire, sans crime d'omission, en quatre vers françois.

L'Hermitte, peu de tems après, fut consulté, dit-on, par un Sage solitaire, qui, pour avoir philosophé en sa solitude, devoit philosopher à la Cour d'un Sultan. Le philosophe y fut invité; & pour ne pas faire un faux pas, il consulta aussi l'Oracle Persan. Le solitaire en reçut aussi un Billet cacheté, où il lût :

*Phébus & le Hibou.*

Phébus fit à sa Cour inviter un Hibou:  
Qui dit: Phébus est sage, & je ne suis pas fou.

Voilà un Apologue en deux vers, digne de l'ancienne Lacédémone.

Finis.

\* J'ignore si ce Billet fut écrit en vers Persans. Il est fidèlement traduit, au Phébus près: le Persan dit toujours:  
*Le Soleil.*

Finissons la Babiote, par une Fable en quatre vers.  
Sans être *Docteur Chrysofôme Mathanase*, on en de-  
veloppera la moralité, je pense.

*L' Aigle & le Paon.*

L'Oiseau de Jupiter vit l'Oiseau de Junon,  
Qui, dans un grand soleil, faisoit grande parade.  
L'Aigle se mit à rire, & lui dit: Camerade!  
A ton bel éventail ajoute un bon jupon.





SUR

## L'EUPHEMISME.

**L'**Euphémisme est une Figure très-usitée, mais dont le nom grec, *Εὐφημισμός*, \* n'est connu que des Savants en Rhétorique. Il ne sera donc pas mal à propos de faire mieux connoître à mes Lecteurs, une Belle, dont envain ils chercheroient le nom, en bien de bons Dictionnaires.

L'Euphémisme est une Figure, par laquelle on disguise des Idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces Idées: ils leur servent comme de voiles, & ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes ou de plus honnêtes, selon le besoin. Par exemple, ce seroit reprocher à un *ouvrier* ou à un *valet* la bassesse de son état, que de l'appeller *ouvrier* ou *valet*. On leur donne d'autres noms plus honnêtes, qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le Bourreau est appelé par honneur, le Maître des hautes œuvres. \*\*

Cette définition me paroît extrêmement claire, & à la portée de tout le monde. Je me flatte que des gens du Beau Monde, en secret, seront charmés d'apprendre ici, comme quoi ils se sont toujours servis de l'Euphémisme, sans le sçavoir; ainsi que Monsieur de *Fourdain* s'étoit servi long tems de la Prose, sans jamais s'en douter.

En

\* *Boni ominis captatio*: discours de bon augure. εὖ, bien, heureusement, & *Φημί*, je dis. L'*Euphonie* sort de la même source.

\*\* Voyez l'ouvrage intitulé: *Des Tropes &c.* par Mr. du *Marlais*; Edit. de Paris en grand 8. 1757. pag. 173. l'Auteur, très-estimable, se sert d'une orthographe nouvelle, à laquelle on ne veut point se plier ici.

En effet, j'ose assurer, que, dans le Beau Monde, de ma vie, je n'ai entendu prononcer le mot d'*Euphémisme*. Je ne vouldois pas le lâcher en belle Compagnie, de peur d'y passer pour Pédant. Le Trope,\* dont il s'agit, est partout employé, & à l'excès même. La critique exige que j'en avertisse la Jeunesse, puisqu'on peut être aisément la dupe & même la victime de ce Trope.

Il seroit à souhaiter, que dans la fureur heureuse où nous sommes, de fournir au Public des Dictionnaires portatifs, quelque compilateur laborieux nous pourvût d'un Dictionnaire portatif d'Euphémismes en vogue.

En attendant tâchons de développer tant soit peu le bût de cette Babiolo, en espérant que le Lecteur devinera sans peine, ce qu'on ne lui dit point par prudence. Le bon-sens deffend aux Auteurs de tout dire, aujourd'huy que le Lecteur se plaît à digérer ses Lectures.

Observons d'abord, que l'Euphémisme est sans contredit un Enfant de la Charité même. De nos saintes Ecritures,\*\* je tirerois un nombre prodigieux d'Euphémismes admirables, pour bien prouver mon assertion. J'en tirerois un nombre, encore plus étonnant, de nos Anciens prophanes, si j'étois d'humeur à compiler des preuves superflues. L'attention de *déguiser des Idées désagréables, odieuses ou tristes*, (selon la définition) ne sauroit partir que d'un bon Esprit. L'Humanité nous inspire un soin si généreux; par conséquent, il

H 2 fera

\* *Du Marquis* (l'Auteur cité dans la note précédente) peu de tems après que son Livre parut, pour la première fois, rencontra un homme riche, qui sortoit d'une maison, pour entrer dans son Carosse. „Je viens, dit-il à l'auteur, en passant, d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. L'homme riche crût que les Tropes étoient un Peuple,

\*\* Le Sauveur lui même appella le Demon, le *Prince de ce Monde*. Il est, selon St. Paul, le *Prince de la Puissance de l'Air*, le *Dieu de ce Siecle*. Soit remarqué sans manquer de respect.

fera permis de dire, que l'Euphémisme est le Trope ou la Figure, qui fait le plus d'honneur à la Rhétorique, & généralement au Langage simple de tout le Genre humain.

Mais de quoi n'abuse-t-on point à la longue? Soit par ignorance ou par malice, par orgueil ou par bassesse, il se trouve que l'Euphémisme est le Trope ou la Figure, dont on abuse le plus, à la honte du Genre humain.

Commençons par rapporter quelques Euphémismes, dictés par l'Humanité même, & qu'on ne lit point encore, en des Ouvrages imprimés, où l'on devoit les lire, en *Lettres italiennes*.

En Hongrie, des *Mécontents* murmurèrent si hautement, qu'ils firent de l'ombrage à la Cour de Vienne. Un Ministre aussi tôt les déclara: *Rebelles dignes de mort*. L'Empereur, Roi de ces Hongrois, interrompit, en souriant, l'Orateur du Cabinet. Tous ces *Mécontents*, dit-il, sont mes *Enfants malades*; qu'on les caresse; ils cesseront de pleurer.

L'Empereur *Charles VI.* de gl. mem. qui se servit de ce Trope, peut-être n'en connût point le nom; tant il est vrai, que cette noble Figure de la Rhétorique est toute naturelle à tout Monarque, qui a de grands sentimens, & la faculté de les exprimer.

Dans une audience publique, un Prêtre Polonois, aux pieds du Pape, en mauvais Latin, s'emporta tellement contre certains Schismatiques qu'il les traita d'*Apôtres de Satan*. Le saint Père (c'étoit Benoît XIV. ce digne Chef de l'Eglise) interrompit, en beau Latin, le Harangueur atrabilaire. Les Gens, dont vous parlez, dit le Pontife, sont vos *Frères égarés*; leurs erreurs sont involontaires.

Oñan II. favorisoit beaucoup tous les Chrétiens. Il en avoit une haute idée. On s'avisa néanmoins de les blâmer en sa présence. On lui soutint en face, que les Chrétiens étoient les *Ennemis naturels de la Porte*.

Les

Les Chrétiens, reprit Osman, font nos *Voisins non circoncis*; des Ennemis naturels, dès qu'avec eux nous sommes en guerre;

Remarquons maintenant, que l'Euphémisme, mal manié, dégénère aisément en platitude, en sottise, en injure même.

Un Prédicateur de Cour, ayant ouï dire, qu'en chaire on ne prononçoit plus l'effroyable mot *Enfer*, en parla comme du *mauvais Lieu, où il ne faut point aller.*

Un autre Orateur sacré, pour éviter, en Chaire de Cour, le mot *Adultère*, en parla comme d'une *Translation du plaisir conjugal.*

Ainsi que chez les Romains, la severe Némésis aujourd'hui se sert encore de l'Euphémisme, pour adoucir des forfaits trop odieux. Le vol des Deniers publics: c'est toujours *Peculat*. L'honnêteté ne permet pas de rapporter ici les noms trop honnêtes, qu'on donne aux crimes les plus énormes, par un abus du noble Euphémisme.

En revanche on dira un mot de l'excessive Politesse de notre chère Thémis. Chez elle les *Duëls*, les plus formels, ne sont plus que des *Rencontres*, par exemple. Les *Rapts* ne sont que des *Enlèvements*; & quant aux *Plagiaires*: il ne s'en trouve plus, que dans la République des Lettres. Nous n'appellons qu'*Enrôleurs*, ceux qui de force nous enlèvent nos enfants.

La Politique moderne, toute seule, fourniroit de quoi compiler un Dictionnaire d'Euphémisme, en douze Tomes in folio. J'en avertis les bonnes plumes, qui, pour travailler, ne demandent que de riches matières, & fe trouvent bien en de certains Païs.

Pour me contenir en mes bornes, je n'entretiendrai le Lecteur, avec sa permission, que de Figures innocentes, & quelquefois comiques.

Voyons auparavant, comment la Malice fait finement se servir du Trope.

A Paris, l'immortelle *Christine*, Reine de Suede, dans une conversation interessante pour son sexe, parla contre les *Prudes*, en Reine veritablement *Anti-Prude*. La celebre & non moins immortelle *Ninon de l'Enclos* eut la générosité de prendre le parti des *Prudes*. Les *Prudes*, dit *Ninon*, sont des *Jansenistes en Amour*.

Dans une Compagnie, où l'on n'encensoit pas trop la Societé des Jesuites, on blama ces Pères d'avoir dans le Paraguay des Peuplades d'Indiens, appellées *Doctrines*. Que ces Indiens, mal endoctrinés dans la Religion, sçavoient parfaitement tous les metiers necessaires à la vie: qu'ils étoient absolument les meilleurs Soldats du nouveau Monde, leurs Officiers étant tous des Jesuites, très-experimentés au fait de la Guerre. Les *Jesuites*, s'écria un Espiègle, *ah! ce sont les Janssaires de l'Eglise*. \*

La Malice a seu faire de certains *Maris*, des *Parents de Moïse*, par un Euphémisme aussi mal imaginé qu'il est abominable.

Les *Anti-Pénélopes*, & les *Anti-Lucrèces* meritent d'être bien reçues dans le beau Langage. Elles y peuvent figurer avec les *Chevaliers d'industrie*.

Il faut convenir, à l'honneur d'*Arlequin*, qu'il est très-heureux à manier le Trope. Ses *Courtiers de Cythère*; ses *Chevaliers du Cordon gris*; son Père *homme d'épée*, (*Fourbisseur*), qui *mourut*

\* *Guy Patin* a dit le premier, que les Jesuites étoient les *Janssaires* du Pape.



rut mécontent à la fin d'un Salvé, en font autant de témoins. Augmentons en le nombre. Rappelons nous les *Archers de l'Écôulle*, le Corps le plus vieux en France; les *Apprentifs Sous-Fermiers*, dans le *Noviciat de la Fortune*; la *Noblesse du Petit-Pont*; \* le *Petit-Collet réformé*; les *Pigeons d'outre-mer*, &c. &c. Grand amateur de tous les bons Euphémismes, j'aime à retrouver dans le Théâtre Italien, les *Solécismes en Coquetterie*; les *Defaillances de Sagesse*; les *Indigestions amoureuses*; les *Fractures de la Raison*; les *Dislocations de l'Esprit*; les *Entorses du Bon Sens*; le *Veuillage anticipé*; la *Viduité prématurée* &c. &c.

Ici je me repens bien de m'être interdit le plaisir malin de compiler des Euphémismes Politiques. La Prudence, qui gâte tant d'Historiens, même en des Païs libres, fait faire mille sottises d'omission aux Ecrivains de mon calibre. Le Public se passeroit volontiers de cette Prudence, si fatale aux Histoires futures, qui exigeroient du courage: Le Lecteur équitable excuse l'Ecrivain poltron.

Par bonheur, il me tombe dans l'esprit d'indiquer, & de recommander même, à mes Lecteurs, la Lecture de nos Annales hebdomadaires. Ces Archives publiques, tragiques, comiques, caustiques, & satiriques, qu'on appelle *Gazettes*, fourmillent souvent d'Euphémismes de consequence. Dans les Calamités accablantes, on ordonne aux *Gazettiers* de consoler (pour ne pas dire de tromper) le Public. Par Euphémisme, la *Peste* la plus devorante, se change en *Fievre* épidémique; la *Famine* en simple *Difette*, en *Cherté* des *Vivres*; le *Manque* total & d'or & d'argent, en *Ra-*

H 4

reté

\* Les Garçons de boutique:

reté de bonnes Espèces. C'est sur tout en tems de guerre, que ce Trope rend des services essentiels. Il fait d'une Bataille infortunée & presque décisive, une Affaire, un Choc, une Escarmouche. D'une Ville pillée, ruinée & incendiée, il fait une Ville surprise, & dans les premiers instans, un peu mal traitée. Lors qu'en certains Climats l'Hyperbole fait tomber les Actions: l'Euphémisme les relève, & les fait remonter comme le Soleil agit & fait remonter le Mercure tombé dans les Thermomètres & Baromètres.

Dans le Commerce, dans le Négoce, l'Euphémisme ne fait-il point continuellement des prodiges salutaires? La Verité publique, par exemple, que dans une horrible tempête, *Jourdain* a perdu quatre vaisseaux. Cette Nouvelle effrayante allarme toute la Bourse, & menace le credit de *Jourdain*. Que dit *Jourdain*? En sous-riant, il semble nier la perte réelle de ces Bâtimens. Le *Sous-rire* de *Jourdain* vaut un Euphémisme, ingénieusement employé. Il déclare tacitement, que les quatre Navires, dispersés par la tempête, au premier vent favorable, aborderont, où ils doivent aborder, selon ses Ordres. La Renommée a beau publier ensuite le naufrage des Vaisseaux de *Jourdain*. *Jourdain*, à force d'Euphémismes, rend sa perte si peu considérable, que la Bourse n'y songe plus. A la Bourse, comme dans les Cours & comme dans les Armées, l'Euphémisme se convertit souvent en *Antiphrase*. Cette Figure, ou ce Trope, chante quelquefois le *Te Deum*, lorsqu'on devoit humblement, & à haute voix, chanter tous les Pseaumes pénitenciaux.

Nos Médecins n'ignorent point, que les Euphémismes sont des Remedes palliatifs (comme la plupart des remedes) dont il faut se servir, pour peu que les Malades ayent de la sensibilité. Ainsi, même dans la bouche de nos Hippocrates, le Mal que *Tracastror* a scû si bien

bien chanter en son Poëme *Siphylis*, \* qu'est ce ? un Rhume ecclésiastique.

L' *Epilepsie* n'est plus qu'un mouvement convulsif des Nervis trop comprimés.

Le *Délire* d'un Grand, quoique fou enragé: ce n'est qu'une légère *Paraphrosyne*. *Hippocrate* en a parlé, & *Galien* de même; mais *Galien* n'est point de l'avis d'*Hippocrate*. Avec le tems, l'Euphémisme parviendra à l'honneur de disculper tous les Malades, dignes d'être malades, s'ils sont en état de payer leurs Médecins. Il faut remarquer ici, que l'Euphonie de la Langue grecque est si admirable & si touchante, que ceux qui n'entendent point le Grec, prennent aisément pour des Euphémismes, les simples noms grecs des maux & des maladies, des défauts & des vices. Effectivement, en nos jours, c'est plus tôt par politesse, que par nécessité, que les François enrichissent leur langue d'une quantité de mots grecs. Depuis que la *manie* a l'honneur d'être Manie françoise, elle ne cesse point d'être Mère féconde, & de produire de petites Manies, qui nous paroissent peu offensantes. *Bibliomanie* & *Metromanie* n'ont, par exemple, rien d'insultant pour des oreilles françoises. Je ne me facherois point, contre ceux qui me traiteroient de *Bibliomane* ou de *Metromane*. Je me garderai bien de traiter un galant homme de même, en quelque autre langue de l'Europe.

S'il est donc vrai, que l'Euphonie de la langue grecque produit l'heureux effet des Euphémismes: tout comme on a reçu *Polyédre*, *Polygamie*, *Polyglotte*, *Polygonie*, *Polygraphie*, *Polype* &c. on devoit poliment recevoir:

*Polyphagie*, au lieu de Gourmandise.

*Polyposie*, au lieu d'Intempérance dans le boire.

*Polyfarcie*, au lieu de grosse Corpulence.

*Polytrophie*, au lieu d'Excès de Nourriture.

H 5

Il sem.

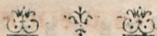
\* Παρά τὸ σίαν τὰ φῶλα.

Il semble que la Politesse françoise devroit bien s'accommoder de cette petite augmentation de mots nouveaux, dont la douceur préoccupe si favorablement l'oreille. Je me flatte, que si cette Babiolo pénètre jusqu'en France, ses Médecins polis ne manqueront point d'adopter les quatre mots, que je présente pour être francisés.

Qu'on me permette, en revanche, de prononcer un Anathème contre l'introducteur de la *Polyandriomanie*. J'ai, sans vanité, l'oreille trop délicate, pour supporter une Manie, si surchargée de Syllabes choquantes. Je consens à la réception de la *Misoponie*.



SUIITE



S U I T E  
D E  
P I E C E S F U G I T I V E S .

**T**oujours sur la foi de l'Abbé Désfontaines, comme sur la foi de l'Epigraphe, qu'on voit à la tête de mes Babiloes, voici une suite de Pièces fugitives. Je doute qu'elles ayent le bonheur de plaire; mais je me flatte, qu'elles n'ennuyeron point, par leur longueur excessive. J'avertis qu'elles n'ont pas été faites par un Poëte Parisien, à Paris; elles sont nées à *Vienne*, Capitale de l'Autriche, & non à *Vienne*, \* Capitale du Viennois, dans le Bas-Dauphiné en France. N'importe. La Verité doit au moins protéger les trois premières Pièces.

S U R  
L A V I L L E D E V I E N N E .

*Quod nolis, alibi quæras, hic quære quod optas;  
Aut hic aut nusquam, vincere vota potes.*

*J. Scaliger.*

**Q**ue le Chef d'œuvre de Neptune,  
Vénise, brille au sein de la froide Thétis!  
Que la Tyr du Batave ose à ses Pilotis  
Confier encor sa Fortune!

Qu'at.

\* Certains Auteurs françois se plaisent trop à bien marquer cette difference. Remarquons ici, que la Capitale du Viennois brille dans le Dictionn. Géograph. portatif de M. Vosgien. Cette *Vienne* est mal bâtie, et encore plus mal placée. Elle est fort sale. „Aussi l'ai-je souvent entendu nommer le Cloaque de la France, dit M. le Comte de Guiche, en son *Tacite*, Part. VII. p. 263. note N.

Qu'assise sur sept Monts, Rome aux Jumeaux de Mars  
Fasse honneur de son existence!  
Vienne, au giron de l'Abondance,  
Réposant sur ses Vins, sert de Trône aux Césars!

Il vout sçavoir, pour comprendre ce dernier vers, que la ville de Vienne est toute bâtie sur de larges Souterrains, sur d'excellentes Caves, toujours remplies de Vins blancs & rouges, vins du païs, qui, bien élevés & devenus presque majeurs, font honneur au Dieu de la Vigne. La ville de Vienne n'est pas grande. Cependant on y trouve nombre de beaux Palais & dans les Fauxbourgs de même. Un Voyageur François, homme d'esprit & de jugement, a fait la Remarque suivante: „Il est de la beauté de Vienne, dit il, \* „comme de celle des hommes armés de toutes pièces, „les armes leur ôtent l'agrément des habits, & ne laissent entrevoir la beauté, que dans ce qui est précisément du corps. De même la Ville de Vienne, environnée de murailles, de bastions, de fossés, de contrescarpes, n'a pas l'agrément de ces Villes, dont les avenues charment par la variété des Jardins, des Maisons de plaisance, & des autres ornements extérieurs, qui sont les fruits de l'entière sécurité, que porte la Paix avec soi.“

Cette Remarque, très-juste en 1704. ne l'est plus tant aujourd'hui.\*\* Je laisse aux Voyageurs le soin de peindre les beautés extérieures de cette Capitale. Des Architectes, de France & d'Italie, ont eu la gloire d'y élever des Bâtimens & des Edifices, dignes d'être admira-

\* Remarq. histor. & critiq. faites dans un voyage d'Italie en Hollande en 1704. &c. &c. T. I. p. 91. L'Auteur auroit dû comparer Vienne à la guerrière Pallas, toute couverte d'armes défensives.

\* On écrit ceci en 1754.

admirés par tous les *Vitruves* de l'Europe: Mais bagatelle que tout cela, au prix du Spectacle, dont je vais parler. Je n'en parlerois point, sur mon goût particulier, si des Marquis italiens, des Lords anglois, des Comtes françois & allemands, qui venoient de faire le grand tour du Monde, n'eussent été les premiers à décider, que ce n'étoit qu'à Vienne, qu'on voyoit le Spectacle le plus superbe de l'Univers. En voici un Esquisse.

LE SPECTACLE  
LE PLUS BEAU DE LA TERRE,  
A  
VIENNE

Tu vis, ô Cynéas! un beau Spectacle à Rome:

Tu vis tout un Sénat de Rois,

Et tu rendis, en vaillant homme,

Justice à ces Héros, Défenseurs de leurs Droits.

Un Spectacle, plus doux & plus superbe encore,

Frappe ici nos yeux enchantés:

Un Monde de Divinités,

Qu'on ne voit point, qu'on ne l'adore.

Cynéas! tes Romains, Maîtres de l'Univers,

Ici, que feroient-ils? Esclaves dans les fers.

Je proteste, sur tout ce que l'homme d'honneur à de plus sacré sur la terre, que l'auteur de ces vers, spectateur triennal de l'auguste Spectacle en question, n'est pas tombé dans l'Hyperbole. Le nombre des Belles, à la Cour, dans la Ville & autour de la Ville de Vienne, est si prodigieux, que cela passé l'imagination des Poètes mêmes. Quand on n'aimeroit point le Théâtre: à Vienne on ne sçauroit s'empêcher de le frequen-  
ter,

ter. Partout ailleurs les Coquines des Comédiennes effacent les Spectatrices. A Vienne, c'est tout le contraire. Les Dames du premier rang, *assises dans le Parterre*, ou placées en des Loges, (sans aucun secours de l'art, souvent dans un certain *Négligé* même) s'attirent tous les regards. Elles rendent les Actrices frisées, poudrées, fardées, macquignonnées, (malgré les Présiges du Théâtre bien illuminé) presque laides & degoutantes. A Vienne, les Princesses théatrales, sur cet article, sont réellement à plaindre. Les Danseuses, ont du bonheur, & ne manquent point de s'attirer les regards du Public. Le Port, les Gestes, les Bras, les Jambes & les Pieds, l'emportent naturellement sur les Charmes des Femmes, tranquillement assises. On pardonne à une excellente Danseuse le malheur de n'avoir point un beau visage. Quel vieux *Misogyns* ne perdrait pas son aversion criminelle, en voyant une *Herodiade* ou *Herodias*, aussi belle qu'admirable danseuse; mais qui loin de demander la tête de quelque homme de bien, pour prix de sa Danse, ne demande qu'une juste approbation? Un Vicillard équitable, voyant au Théâtre françois de Vienne, danser une *Herodiade* pareille, Femme d'esprit & de mérite, Femme d'une conduite toujours irréprochable, lui rendit justice, dans le suivant morceau:

L A F U I T E  
D E  
T E R P S I C H O R E.

Quoique Fille du Ciel, Terpsichore étoit lasse  
D'être fille, bornée à danser au Parnasse,  
Sans embrasser les Sœurs, cette Muse rapide  
S'ésquiva du sacré Vallon,  
En Nonain, qui s'enfuit d'un Cloître trop rigide.  
Apollon



Apollon fut au désespoir  
 De cette perte douloureuse,  
 Qu' Apollon auroit dû prévoir,  
 La Belle étant fille & Danseuse;  
 Son Talent l'invitoit à goûter la douceur  
 De faire un *Pas de deux*, avec un bon Danseur.

Dieu des Beaux-Arts & des Etudes!  
 Si la Danse osa t' échapper:  
 Avec ses Sœurs, avec huit Prudes,  
 Il reste de quoi t' occuper.  
 Souffre que la Fuyarde enchante  
 La plus auguste de nos Cours:  
 Nous voyons, en voyant cette Muse brillante,  
 Les Graces & les Jeux, les Ris & les Amours.  
 Sous le nom de *Joffroi*, \* Terpsichore au Théâtre,  
 A les piés de Camille & l'air de Cléopatre;  
 Et joignant à son Art le Goût & la Vigueur,  
 Son Corps parle à nos yeux le Langage du cœur.  
 Pour ne le point sentir, pour ne point y répondre,  
 C'est peu d'être Hippolyte, il faut être hypocondre;  
 Il faudroit être un Saint, & pour ne point mentir,  
 Loin d'être un Saint vivant, je ne suis qu'un Martir!

Le même Vieillard, Chantre de Terpsichore, pour  
 assister à un Bal masqué à la Cour, se masqua en Magi-  
 cien. Ce Masque lui valut l'approche d'une aimable  
 Egyptienne, qui lui dit la bonne Avanture, à condition,  
 qu'à son tour le Magicien lui dévoileroit l'avenir.  
 L'Egyptienne joua divinement son rôle encore, lors-  
 qu'un Sultan vint l'enlever, pour danser des Contre-  
 danses. Le Magicien, n'étant rien moins que Sorcier  
 de profession, ne decouvrit qu'au bout de quelques  
 jours, quelle Egyptienne l'avoit honoré de la bonne  
 Avanture. Elle trouva le lendemain sur sa toilette:

PREDIC-

\* *Louise Joffroi*, native des Pais-bas, & mariée à un excellent  
 Danseur, nommé *Bodin*.

## PREDICTIONS

A

## LA BELLE EGYPTIENNE.

Ce n'est point l'aveugle Fortune,  
 C'est encor moins l'aveugle Amour :  
 C'est l'aveugle Thémis, dont la voix importune  
 M'appelle à cette auguste Cour,  
 J'y dois, quoiqu' animal myope,  
 D'un Frère, aveugle & misantrope  
 Eclaircir les droits obscurs :  
 Dites moi, divine Egyptienne !  
 Si je porte en mes mains quelques signes précis  
 D'un Plaideur triomphant à Vienne ?

Sans être Astrologue ou Dévin,  
 Je vous prédis par tout des Victoires complètes ;  
 Et vous ferez tant de Conquêtes,  
 Que vous serez conquise enfin.  
 L'Amour, qui de cent cœurs vous rend la Souveraine,  
 Bien sûr de triompher de vous,  
 Au Temple de l'Hymen, vous prépare une chaîne,  
 Vous aurez un Vainqueur, sous le titre d'Epoux.

Oui, Belle ! à la fleur de votre âge,  
 Vous perdrez votre Nom & votre Liberté ;  
 Vous perdrez même davantage,  
 Mais rien ne sera regretté.  
 Pour vous, cette bonne Avanture  
 Est toute simple, & non obscure,  
 Chacun la lit en vos beaux yeux.  
 Cependant . . . c'est le Sort des Humains déplorables :  
 Pour rendre un seul Mortel heureux,  
 Vous rendez ses Rivaux à jamais misérables ;

Je

Je prédis ce grand jour, en Philosophe altier,  
Et j'imite, en secret, le Chien du Jardinier.\*

Pour changer de matière ou de discours, on dit entre amis communément: *Parlons de boire.* Je crois, là dessus, qu'un Babioliste en ose dire autant à ses Lecteurs. Parlons ainsi d'une Satyre innocente & bien fondée, faite en Hongrie, contre toutes les grandes Villes, où les Voyageurs ne trouvent, dans les Auberges, que des Vins frêlatés. Sans autre préambule, voici la

## S A T Y R E.

— — — *Scelus est jugulare Falernum,  
Et dare Campano toxica sœva mero.*  
Mart.

La Raison m'invite à médire,  
A lâcher même une Satyre,  
Au sujet des Vins frêlatés.  
C'est un devoir; & je m'assûre,  
Que dans l'Olimpe, au fin Mercure,  
Bachus dit bien ses verités.

Il est vrai, le Dieu de la Guerre  
Depeuple trop souvent la Terre,  
Mais enfin il lui rend la Paix.  
Du Frêlateur, Démon avare,  
Envers les deux Sexes barbare,  
La Guerre ne finit jamais.

Quoique les Vents & l'Infortune,  
Dans les Domaines de Neptune,  
Pavent les fonds de corps humains:  
Les ondes sont moins dévorantes,  
Que tant de liqueurs atterrantes,  
Qui portent les noms de nos Vins.

\* Voyez de ces Babiotes la p. 54. du T. II.

Tout Prince est fier de sa Justice,  
 Tout Prince est fier de sa Police,  
 Ils aiment tous leurs bons Sujets.  
 Parcourez cependant l'Europe,  
 Et vous deviendrez misantrope,  
 En bûvant dans les Cabarets.

Chez les Pisons, chez les Luculles,  
 Si dans leurs Fêtes ridicules,  
 Les Vins exquis sont prophanés:  
 Les Etrangers, en leurs voyages,  
 Réduits à boire des breuvages,  
 Sont des Socrates condamnés.

La Cigüe emporta Socrate:  
 Le Vin, qu'un Imposteur frélate,  
 Est un poison secret & lent.

Au poids de l'Or, encor j'achette,  
 De mon bourreau, la mort honnête,  
 Qu'il me vend en fourbe insolent.

Heureux Hongrois! à votre gloire,  
 Sous votre Ciel, faites moi boire,  
 Le premier jus de vos raisins.

Ainsi que votre Souveraine,  
 Des Reines mêmes est la Reine,  
 Votre Vin est le Roi des Vins.

Il faut dire ici une vérité, à l'honneur de la Nation Hongroise: elle ne frélate point ses Vins. On les achette même à grand marché. Mais ce n'est pas dans la petite Ville de *Tockai*, que l'Etranger, pour ses bons Ducats, trouve du vieux vin de *Tockai* à boire. Ce Nectar ne vieillit point dans les caves des Marchands ou des Aubergistes.

Qu'on me pardonne cette observation, échappée à mon *ὀνομαστικὴ*, indisposition anaeréontique. Elle m'arrache

m'arrache souvent la prière éjaculatoire de *Martial*:  
*sit mihi sana sitis!*

En revanche je présenterai une Pièce si galante,  
qu'elle donnera du relief naturellement à cette Babiole.

## MEDITATION

SUR

LES AMOURS DE NINON DE L'ENCLOS

ET

DE L'ABBE GEDOYN.

*Me. la Marquise de \*\*\**

Quand Ninon de l'Enclos fit, à quatre vingt ans,  
Le bonheur de Gedoy, le plus fier des Amants,  
Avec tous les Amours, Venus chanta Victoire.  
En effet quel Honneur, Sexe aimable, pour toi!  
Et pour les Hommes, quelle Gloire!  
Je n'en demande, Amour! que la moitié pour moi.

Pour rendre la chose plus touchante, remarquons  
que l'Auteur du *Sizain*, sans faire semblant de rien,  
présenta sa *Méditation* à la Marquise, le jour de sa nais-  
sance, précisément le jour que la Dame avoit quarante  
ans accomplis. Elle s'aperçut de la malice, & s'en  
seroit fâchée, si elle eût pû s'empêcher d'en rire.

Mon portefeuille me fournit maintenant un Mor-  
ceau, si caustique à mon sens, que je le supprimerois  
sans miséricorde, si je n'étois l'ennemi juré & irrécon-  
ciliable de l'exécrable Infomnie. Il faut enfin que je  
me venge de cette quatrième Furie, en publiant contre  
elle une Satyre, dont la fin fait l'Eloge d'un Sommeil  
trompeur, mais gracieux.

## LE

## TRIOMPHE DU SOMMEIL.

**L'**Amant de Bethséba, le Vainqueur d'un Géant,  
 Ce Roi - Berger, Guerrier-Prophète,  
 Ce grand Jouëur de Harpe & sublime Poëte,  
 Ce Père infortuné de plus d'un lâche Enfant;  
 David, enfin David, ce beau, ce grand Génie,  
 Qui fut sans doute Franc - Maçon, \*  
 En son Serrail choisi, maudissoit l'Insomnie,  
 Cet Etre destructeur de la foible Raïson.  
 Faut-il donc, qu'en Poïsson stoïque,  
 Muët, battu par mille flots,  
 Sans crier, je renonce au bras soporifique  
 Du Distillateur des pavots?  
 Quand mille Midas insipides,  
 Quand mille Buffes gros & gras,  
 Seroient autant d'Epiménides,  
 Si l'on ne les éveilloit pas:  
 Pourquoi, sans fermer les paupières,  
 Dois-je baïller des nuits entières,  
 En prise au plus cruel ennui?  
 Parle Insomnie! est ce ta haine,  
 Qui me fait veiller en Meeéne,  
 Sans autre rapport avec lui?  
 Montstre, jadis Hérmaphrodite!  
 L'usage fixe envain ton sexe parmi nous,  
 Ne crois pas que j'épargne, en mon juste courroux,  
 Une Femelle assez maudite,  
 Pour me causer le Mal que je dois définir:  
 Une Impuissance de dormir.  
 Malgré l'authorité d'Homère,  
 Le Sommeil de la Mort ne fut jamais le Frère;  
 Homère,  
 \* C'est ce que des Francs-Maçons soutiennent, sur ce que  
 David s'est marié par trois fois trois fois.

Homère, qui souvent s'endormoit, avoit tort.  
 Le Sommeil est plus tôt le Père de la Vie,  
 Tandis qu'une longue Insomnie  
 Doit enfin devenir la Mère de la Mort.  
 Pour mériter le Ciel, à force de souffrance,  
 Des Saints, non trop sentés, s'interdisoient jadis  
 La douceur de dormir, dans l'étrange créance,  
 Qu'un Vainqueur du Sommeil va droit en Paradis.  
 Veillez, ô Saints futurs! si jamais on public  
 Vos Sermons, quel secours contre mon Insomnie!

Ce n'est point toutefois que je veuille égaler  
 La Léthargie ou la Paresse  
 D'un Epoux assoupi, qui ne fait que ronfler,  
 En animal couvert de graisse.  
 Je suis maigre & je suis dispos;  
 Je ne désire le repos,  
 Qu'en Mortel amoureux de son Devoir suprême.  
 Ce n'est pas le Dormir que j'aime,  
 J'aime en lui le Restaurateur  
 Des forces, qui font mon Bonheur.  
 Prodigue quelquefois, quelquefois économe,  
 Selon l'objet, le tems & la commodité,  
 Je voudrois dépenser, en digne, en galant homme,  
 Les revenus de ma Santé.

Mais que sens-je? ô Sommeil! tu chasses l'Insomnie,  
 Etendez-vous mes bras, & fermez-vous mes yeux!  
 Morphée est mon Mercure! il m'amène Sylvie!  
 Sylvie!... Ah!... Ciel!... quoi!... vous!... enfin!...  
 Soyons heureux!

J'ai fait des Recherches inutiles, pour découvrir  
 l'habile Auteur d'un Ouvrage de conséquence intitulé:  
*l'Art de se rendre heureux en Songes*: Mais les  
 Guerres éternelles, qui désolent l'Europe, & ont tant  
 d'influence sur la République des Lettres, n'ont pas voulu  
 m'accorder la consolation de découvrir cet Ecrivain.

Sans quoi je n'aurois pas manqué de le consulter sur les derniers vers de ce Triomphe. Je me borne donc à souhaiter, qu'il n'endorme point ses Lecteurs.

Je finirai ce Volume, par un Dizain impromptu, dans une partie de plaisir, éelos à l'honneur de la Ville fortunée, où, dans le sein de l'abondance, les Habitants jouissent de toutes les douceurs de la Paix & de la Liberté. Les Vers, qu'on va lire, nâquirent à un Souper délicieux, dans une Barque bien illuminée, & flottante sur ce Bassin superbe, que l'*Alstre* forme, dans les murs de la Tyr Germanique.

A

## L'ALSTRE.

Que la superbe Thamise

Étale un Monde à nos yeux:

Que le Golphe de Vénise

Offre un Chef d'oeuvre des Dieux:

Qu'à son tour l'aimable Seine,

Des Cités montrant la Reine,

Vante ses Jeux & ses Ris:

Sur tes bords, *Alstre* chérie!

Je vois, suis-je avec Silvie,

Londres, Vénise & Paris.



TABLE



T A B L E  
 D E S  
 B A B I O L E S.

---

Ali.	P. 3.
Equivoques Françaises.	12.
Traductions rares.	23.
L'Amour Platonique.	35.
Titres babillards	45.
Pièces fugitives.	56.
Langue Latine	67.
Diatribe philologique.	79.
Question aux Jésuites.	90.
Suite de l'Apologue.	102.
Euphémisme.	114.
Suite de Pièces fugitives.	123.



FAUTES

FAUTES A CORRIGER

DANS

LE SECOND TOME.

---

---

- Page 7. ligne 4. effacez *Alterent*, mettez *Atterrent*.  
P. 7. l. 5. au lieu de *Songer*, mettez *Songea*.  
P. 7. l. 8. à la place *des*, simplement *de*.  
P. 58. l. 19. au lieu de *disent*, mettez *dissent*.  
P. 60. l. 31. au mot *terme* ajoutez *favori*.  
P. 80. l. 2. effacez le *de*.  
P. 80. l. 11. après *je ne fais*, ajoutez *pas*.  
P. 102. l. 4. otez à *P'Epitaphe* la Lettre penultieme.  
P. 105. l. 15. au lieu de *Poitu* mettez *Poitou*.  
P. 114. l. 19. au lieu de *controuvés*, mettez *controuvées*.  
P. 146. l. 6. au lieu de *le* mettez *les*.







DL 1456

(113)

ULB Halle

3

007 409 001



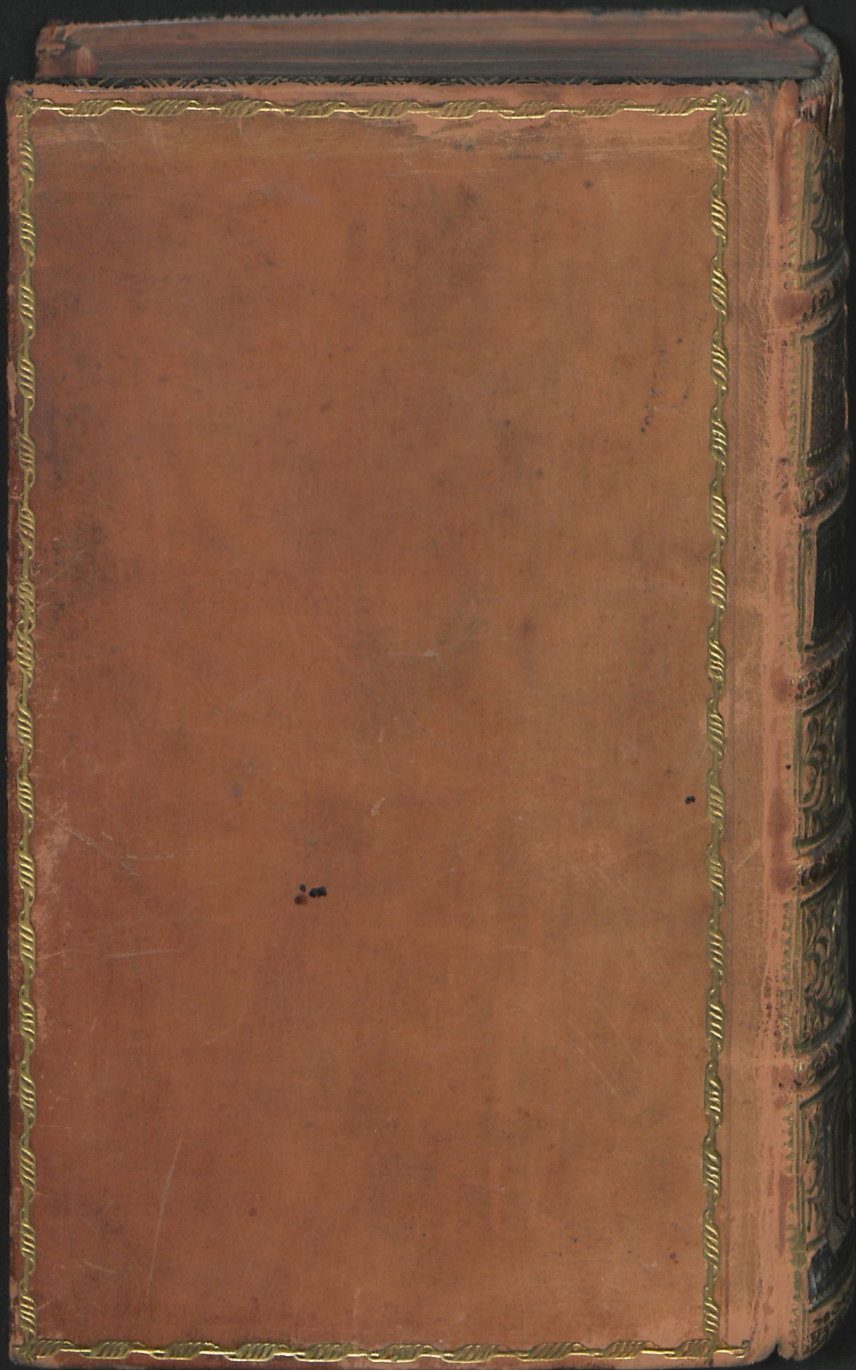
TA → DL

VD 78

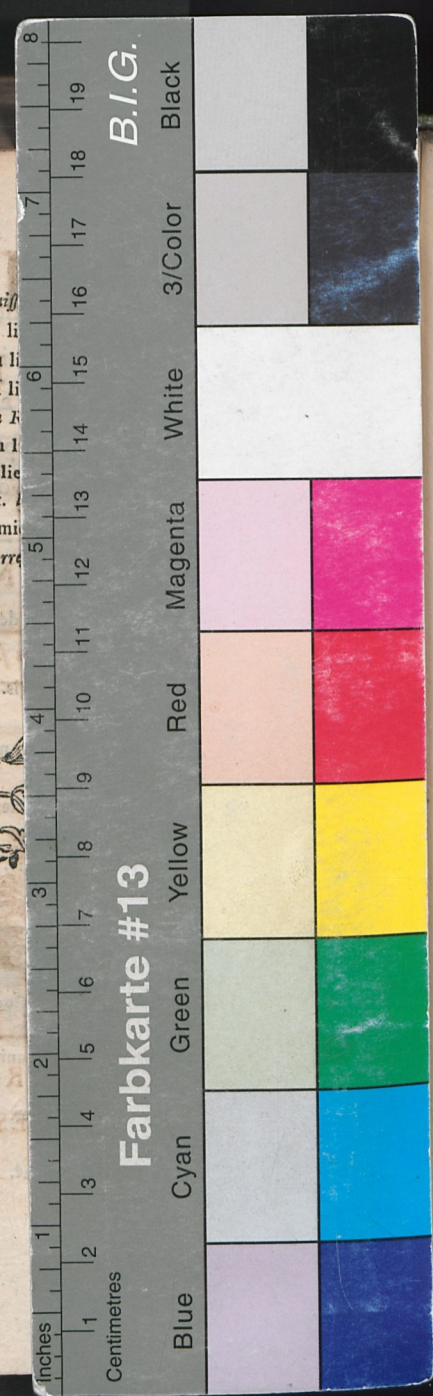
MC











# BABIOLES

LITTERAIRES

ET

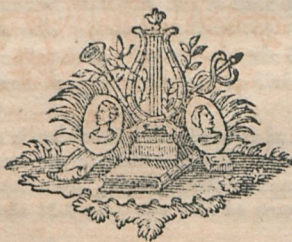
CRITIQUES,  
EN PROSE ET EN VERS

---

*Et parvis quoque rebus inest sua saepe voluptas.*

---

TOME III.



---

à HAMBOURG

CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1 7 6 3.